

OUVRAGE COLLECTIF

J'AI RÊVÉ L'ALGÉRIE

Témoignages, fictions et récits

[barzakh]

J'AI RÊVÉ
L'ALGÉRIE

Projet initié et financé par
la Fondation Friedrich Ebert Algérie.



© Éditions barzakh, Alger, 2020.
Isbn : 978-9931-04-079-8.
Dépôt légal : décembre 2020.

OUVRAGE COLLECTIF

J'AI RÊVÉ
L'ALGÉRIE

Témoignages, fictions et récits

[barzakh]

AVANT-PROPOS

*« Résister, c'est rêver qu'un autre monde est possible.
Et contribuer à le bâtir. »*

Ignacio Ramonet

J'avoue que j'ai rêvé !

J'ai rêvé éveillée : assise, debout, en marchant, en m'endormant... Mon rêve était palpable, il frôlait le réel, il se matérialisait !

J'ai rêvé pour moi, pour que mes sœurs ne soient plus jamais violentées, nos libertés plus jamais confisquées ; j'ai rêvé que la presse ne serait plus muselée, le champ politique barricadé, notre patrimoine délaissé, saccagé...

Puis, je me suis interrogée sur nos responsabilités, notre démission, notre rôle dans ce marché conclu à huis clos, mais au vu et au su de tous et de toutes, sur nos futurs accomplissements, et sur l'idée que les rêves personnels devraient s'emboîter dans les rêves collectifs pour avoir une chance de devenir réalité.

C'est la somme de tous ces rêves, de toutes ces interrogations, de toutes ces aspirations laissés en suspens faute d'espaces dédiés au vrai

débat de fond, qui ont suscité en moi le désir d'accompagner la réalisation de cet ouvrage collectif. Celui-ci ne changera peut-être rien à notre réalité, mais trouvera, sans nul doute, écho auprès de celles et ceux qui s'acharnent encore à vouloir être libres de penser, de rêver et de bâtir ensemble.

Au départ, alors que le Hirak battait son plein et que les rêves semblaient accessibles, l'idée première consistait à amener des jeunes à rêver l'Algérie par le biais de l'écrit dans le cadre des cycles d'ateliers d'écriture organisés par le bureau de la Fondation Friedrich Ebert en Algérie, depuis 2005. Dans un contexte de crise sanitaire peu propice aux rencontres physiques, nous avons vite dû y renoncer.

C'est alors que nous avons fait cette belle rencontre avec Barzakh. Ensemble, nous avons remodelé le projet, enthousiastes à l'idée de relever un pari aussi risqué car, comment déjouer les stéréotypes et les poncifs, comment se donner les moyens d'un ouvrage original, iconoclaste mais d'abord utile, autour d'une Algérie rêvée ? Aussi avons-nous décidé d'inviter des personnes, militantes ou non, journalistes, écrivain.e.s, architectes, psychologues, étudiant.e.s, médecins, citoyens et citoyennes ayant un rapport amateur ou confirmé à l'écriture, à partager leur rêve, chacun et chacune à partir de sa place, de sa subjectivité, de son domaine d'intervention.

La question semble élémentaire : « De quelle Algérie rêvez-vous, et pourquoi ? ». Elle n'est simple qu'en apparence. Si on la sonde vraiment, elle accule, elle oblige, elle nous enjoint de dépasser généralités et banalités expéditives. Si le rêve est une activité cérébrale incontrôlée (en tout cas, le rêve nocturne), il demeure, en Algérie, lorsqu'il est éveillé et volontariste, un exercice pour le moins complexe. Dans un contexte qui verrouille les perspectives, il n'est pas simple de se projeter et de galvaniser son énergie pour construire l'avenir.

Or, comment penser et bâtir une Algérie meilleure si l'on ne sait pas la rêver ? Interrogation en écho aux vers de Habiba Djahnine dans son texte « Terre inconnue »¹ : « *Comment rêver le futur sans le présent ? / Comment vivre le présent sans rêver à demain ?* ».

Loin des sentiers battus, des débats politiques, des propositions de programmes et feuilles de route, cet ouvrage se veut l'expression subjective d'une projection de l'Algérie que l'on aimerait voir se réaliser.

Des voix singulières nous entraînent dans des combinaisons infinies : fictions, autofictions, récits d'anticipation, témoignages, réflexions. Une seule ambition, un seul mot d'ordre : proposer une projection intime, réaliste ou non, d'une Algérie meilleure. Quatorze textes, quatorze subjectivités, à travers lesquels miroite la

1. Cf. p. 52.

possibilité de construire une société de libertés, de progrès et de vivre-ensemble.

Cet ouvrage, plein d'espoirs, mais aussi de mises au point franches et sans concession, de vérités crues et courageuses – dites avec humour souvent –, nous raconte qu'une autre Algérie est possible.

Amina Izarouken

Chargée des programmes
Fondation Friedrich Ebert Algérie

FICTIONS

LA DERNIÈRE DANSE

WIAMÉ AWRES

Les yeux fermés d'Assia bougent de droite à gauche, de bas en haut. Je me demande ce qu'elle voit dans son rêve. Ses paupières palpitent, ses cils tressaillent. Mais ça n'a pas l'air d'être un mauvais rêve. Une charrette, une flèche, une pomme, un arbre, une aubergine, une ville, un ami, sa grand-mère, c'est ce dont elle a rêvé cette semaine.

Je ne me souviens pas toujours de mes rêves, je fais quelquefois des cauchemars, et je fais en sorte d'en garder une trace écrite. Je le fais, car c'est elle qui me l'a demandé, et puis, les rêves sont tellement importants à notre époque. Chaque jour, beaucoup d'entre nous demandent à leurs proches non pas le banal « Ça va ? », mais « T'as rêvé de quoi, si ce n'est pas indiscret ? ». De l'indiscrétion, il y en a parfois, mais la personne se rend vite compte de sa transgression et parle d'autre chose.

Assia est une amie de longue date et vient souvent chez moi. Ces derniers temps, elle rêve

fréquemment de sa grand-mère, morte il y a un mois. Elle revoit le jour de l'enterrement, c'était un jour grandiose, il y avait un monde fou au cimetière. Femmes et hommes étaient venus l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure. Une longue file s'était formée et le cercueil était porté par Assia et des proches de sa grand-mère, d'autres personnes venaient se relayer, une tante, un oncle, des amis... Et dans le rêve, à un moment, elle la revoyait en vie. Le réveil était alors difficile, mais la brume finissait par se dissiper.

La grand-mère d'Assia a transmis à sa petite-fille un héritage intellectuel assez conséquent. Nous héritons toutes et tous un peu de la psyché de nos aïeux. Pour Assia, c'était la cure à travers le rêve, autrement dit, en une formule rapide : « Raconte-moi-ce-dont-tu-rêves-je-te-dirai-comment-tu-vas-et-comment-arranger-ça ». Pour résumer, Assia est une « *mnamologue* ». C'est son métier, elle est devenue psychanalyste suite à des études de psychologie à la faculté d'Alger, située au centre-ville ; elle travaille désormais au département des rêves et de leur(s) interprétation(s), et à la Clinique... le nom de la clinique m'échappe... j'ai un problème avec certains noms : soit je les oublie, soit je ne les entends pas, non pas que mon ouïe soit défaillante, mais il y a des noms qui butent sur des obstacles avant de franchir mes oreilles.

Aujourd'hui, j'ai passé la journée au labo. Je travaille au laboratoire de botanique d'Alger ; je suis « *hchichologue* », comme disent certains.

Parmi les différents travaux réalisés récemment, il y a eu la numérisation des espèces végétales d'Afrique du Nord : nous avons composé un herbier de plus de six mille espèces inventoriées, de régions et de climats différents de cette zone. Actuellement, dans l'équipe, nous comptons un historien qui mène des recherches sur les scientifiques qui ont fait avancer la botanique en Algérie. Il collabore avec deux étymologistes qui travaillent sur les noms de plantes en *derdja* et en tamazight, tout en étant, par ailleurs, associés au centre de recherche anthropologique, avec une équipe spécialisée dans les mythologies locales, afin d'approfondir nos connaissances quant à l'influence de nos cultures sur la dénomination des plantes, et leur utilisation. C'est un travail passionnant !

Il est une heure du matin, et voilà deux heures que je divague d'une pensée à une autre, d'un rêve à un autre. Je sais que je vais mettre du temps avant de pouvoir m'endormir, alors je quitte le lit doucement pour ne pas réveiller Assia, et je sors.

J'habite dans un quartier en U, en face d'un autre quartier en U. Ce sont de vieilles bâtisses bien solides encore, aux carrelages aussi innombrables que divers : des arabesques en tout genre, aux multiples formes géométriques et motifs floraux.

Il fait chaud cette nuit, je le ressens à la sortie de l'immeuble. Il n'y a pas de brise fraîche, c'est

la suite du *essahd*, de la forte chaleur de cette journée. Les arbres l'amortissent un peu mais, en quelques rares endroits, on dirait un four. Depuis qu'il existe une loi interdisant de couper les arbres sans l'avis d'experts de l'environnement, et depuis que chaque quartier accueille des arbres tout le long des trottoirs et dans chaque recoin, toute la ville ressemble au Jardin d'Essais. Certains lieux sont constitués majoritairement d'herbacées de la région. Il y a aussi cette coutume de planter un arbre à la naissance de chaque nouveau-né : un marronnier, un frêne, un chêne, un olivier, un caroubier, un mûrier blanc, un eucalyptus, un ficus, ou un pin... ça dépend des quartiers et de l'écologie des lieux. L'enfant tisse un lien personnel, pour ainsi dire, avec l'arbre et apprend que toute vie est sacrée.

Je passe d'ailleurs près d'un figuier de la baie de Moreton, planté à l'occasion de la naissance de la petite Asma, choyée par son père. Enfin... elle n'est plus aussi petite maintenant. Ils habitent au-dessus de chez nous. Quand elle était bébé, je croisais quelquefois son père avec elle : elle faisait de petits pas, ses genoux fléchissaient, il la soutenait et la redressait avec la main. Aujourd'hui, elle a dix-sept ans et va intégrer le Département d'archéologie de l'université. Je l'ai croisée hier, à l'entrée de l'immeuble, quand elle m'a annoncé la bonne nouvelle. Elle revenait du magasin où elle avait acheté de la margarine et d'autres ingrédients : sa sœur lui préparait des gâteaux pour fêter sa réussite au bac. Elle était toute contente

et m'a transmis sa joie. C'est une femme désormais, et le figuier de la baie de Moreton a bien poussé aussi, avec ses racines aériennes, ramifiées, impressionnantes. Je lève la tête pour regarder ses branches majestueuses, puis la tourne vers l'appartement d'Asma. Les lumières sont éteintes. Dehors, il fait sombre, il n'y a que la lune qui éclaire les rues, et les étoiles, comme seuls lampadaires. Nous avons même des grillons et autres insectes, comme musiciens. Tant qu'ils restent loin, tout va bien. Non pas que je veuille leur faire du tort, c'est très mal vu de tuer les insectes. S'il s'agit de nuisibles, on le peut, pour des raisons évidentes, et encore... il faut que ce soit en accord avec le respect de l'environnement. C'est juste que les insectes provoquent un réflexe de recul, apparemment c'est une peur archaïque transmise de génération en génération. De nos jours, nous avons plus ou moins dompté nos réflexes : quand on a peur, on essaie de comprendre, on ne torture pas et on ne tue pas.

Je continue à marcher et j'aperçois une silhouette qui bouge lentement, qui danse comme au ralenti. Il n'y a que la lumière lunaire qui l'éclaire un peu, lui donnant un air surnaturel. Je la reconnâtrai entre mille, Hassina, c'est ainsi que je l'appelle car, à chaque fois qu'elle me dit son prénom, il m'échappe : elle baisse la voix, je n'entends plus qu'une sorte de murmure, les sons sont emportés par le vent et ne parviennent pas jusqu'à mon oreille, qui ne capte rien en dépit de mes efforts. Je m'approche et je

la vois tournoyer, un sourire au coin des lèvres, la tête penchée sur le côté, les yeux mi-clos, la musique émanant d'elle à travers ses mouvements. Ses bras, qu'elle lève comme des ailes, qu'elle balance doucement d'avant en arrière, lui donnent légèreté et grâce. Elle sait que je suis là, et ne s'est pas arrêtée. Hassina a huit enfants, qu'elle prend en charge avec l'aide de l'État. Elle a quitté son homme quand il a commencé à la violenter et habite, depuis, dans notre quartier. C'est une chose inacceptable désormais que de lever la main sur quelqu'un, et le coupable est puni immédiatement. Il voulait aussi l'empêcher de sortir et de danser durant les fêtes. Alors, elle a donné l'alerte et a reçu le secours dont elle avait besoin. Ce n'était pas facile, mais il y a toujours du soutien dans ces situations. Depuis, elle sort librement danser la nuit et met du baume au cœur des passants.

— Viens danser avec moi, me dit-elle.

— Tu sais que je ne sais pas danser.

— Tout le monde sait danser ; il suffit de te laisser aller, de ne plus t'inquiéter de savoir si ton corps fait ce qu'il faut, car il n'y a aucune règle pour danser sa joie.

— Tu es joyeuse ?

— J'avais envie de prendre un peu l'air. J'adore mes enfants mais, parfois, j'ai besoin de me retrouver avec moi-même ; alors, je sors marcher, cette musique me visite et m'emmène au loin, et ça me rend joyeuse de danser. Bouge avec moi.

— Je n'entends pas de musique.

— Dommage pour toi.

— *Wahdek Hassina.*

— *Manich wahdi rani m'ak, ya Dalila.*

— Je ne m'appelle pas Dalila.

— Je ne m'appelle pas Hassina, non plus, je m'appelle...

Et comme d'habitude, son prénom ne parvient pas à mes oreilles, il vole et s'échappe au loin.

— *Moqbil djazet Warda chat'het m'aya.*

— *Oh, wesh rahi ?*

— *Labess.* Depuis qu'elle a quitté son ex, tout va pour le mieux. Elle s'est installée avec un homme qu'elle a rencontré, et m'a dit qu'ils étaient heureux, elle et ses quatre enfants, et qu'elle n'allait plus retourner à Guelma, où elle a vécu pendant quarante ans. Du moins, pas avant un moment.

— Tant qu'elle est bien ici, c'est le plus important.

— Oui, je l'attends, elle m'a dit qu'elle allait revenir, alors entre-temps, je danse.

Mais Hassina ne dansait plus, à quel moment s'était-elle arrêtée ? Je n'y avais pas prêté attention. Nous sommes restées ainsi debout, en silence, pendant quelques secondes, puis elle s'est remise à faire des mouvements lents, cette fois en chantonnant doucement *Hassina zahwaniya*. J'ai éclaté de rire, je l'ai saluée et j'ai poursuivi mon chemin.

Je note au passage de nombreuses espèces de plantes, des pissenlits, des pourpiers, des œillets, des lauriers, et, ça et là, dans des pots d'herbes aromatiques, de la menthe, de la sauge, du romarin, du thym et autres petites merveilles. J'arrive enfin aux sources *Telt a'youn* qui alimentent une fontaine du même nom. Il doit être deux heures du matin, ou plus, tant j'ai traîné en marchant. J'aperçois, au bord de la fontaine, Amira. Les sonorités de son prénom à elle ont pu atteindre mes oreilles, et je ne les oublierai plus. Vous voyez, il suffit que je réussisse à les entendre et à les associer, et les voilà inscrites en moi à jamais. Je la vois assise, la main droite attrapant des mèches de ses cheveux noirs lâchés sur ses épaules. Je la vois regarder l'eau, pensive. Quand elle m'entend approcher, elle me salue avec chaleur. Nous bavardons un peu, et elle me dit qu'elle aime la proximité de l'eau, qu'elle aime ce lieu, qu'elle aime cette ville ; mais qu'elle n'aime pas le feu, car des mains malveillantes l'ont utilisé pour faire du tort à certaines personnes. Je réponds que ça ne se fait plus aujourd'hui.

— Mais ça n'a été que trop fait par le passé.

Et elle continue à parler, mais les mots qui s'échappent de sa bouche ne parviennent plus jusqu'à moi ; j'ai beau tendre l'oreille, mettre mes mains en cornet derrière mon oreille gauche, puis mon oreille droite, rien n'y fait, les sons se dérobent. Prise de panique, je m'excuse de ne pouvoir l'entendre, le clair de lune effleure

directement son visage, elle est immobile, la main droite posée sur ses cheveux. Son image commence à se dissiper, comme une apparition fantomatique qui s'éclipse, je me lève d'un bond du bord de la fontaine et j'essaie de l'attraper, mais elle s'estompe et s'éloigne, puis disparaît.

Affolée, je rentre vite auprès d'Assia. Je la trouve encore endormie, ses yeux sont calmes, et ses traits apaisés... J'attendrai qu'elle se réveille pour tout lui raconter, car c'est avec elle que j'arrive parfois à pouvoir entendre.

Les personnages et les situations de ce récit sont le fruit d'une fiction qui pourrait un jour devenir réalité ; toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes, ou ayant existé, est bien réelle et n'a rien de fortuit. Ce monde verra peut-être le jour où des femmes comme Asma, Hassina, Warda et Amira seraient aujourd'hui en vie et pourraient vivre comme elles le voudraient. Hélas, dans notre monde, elles ont été assassinées. Les noms et les visages de certaines d'entre elles nous sont parvenus, mais, pour beaucoup d'autres, leurs noms et histoires nous échappent encore. Nous ne les oublions pas. Pour elles, et avec leurs souvenirs, nous continuerons à rêver et à construire ce monde où chacune de nous n'aura plus peur ni de sortir, ni d'aimer, et pourra réaliser ses rêves en toute liberté.

SMART-COUNTRY

HAJAR BALI

Abdou observe l'homme allongé près de la piscine. Autour, un jardin, désordonné, joyeux. Pas de pelouse, mais des herbes et des fleurs qui semblent avoir poussé spontanément. Des couleurs : rouge, jaune, bleu tendre. Un couple d'amoureux batifole à l'abri, croient-ils, des regards. Ou peut-être qu'ils s'en fichent. Abdou se dit, c'est ça le paradis. Puis, tout de suite après, il pense à la guerre. Allez savoir pourquoi. Comme ça, un flash : explosions, poussière, misère, meurtres. On ne jouit jamais totalement du bonheur. Il y a cette voix intérieure qui s'y oppose. La guerre, c'est loin derrière nous, se dit-il enfin, rassuré. Notre renoncement à l'armement est définitif. Inscrit en lettres d'or dans le préambule de la Constitution. Inamovible. Quoique...

L'homme est recroquevillé, à-demi caché sous un drap de plage. Une légère brise soulève une longue mèche blanche qui couvre son front. Le

visage a été beau. Le front est volontaire et la bouche, généreuse. Il ouvre un œil puis l'autre, sourit au ciel.

— Je ne vous ai pas entendu arriver. Qui vous a ouvert la porte ?

— Personne. Monsieur le président, je suis...

— Je sais qui vous êtes. Vous pouvez m'appeler Joe. C'est comme ça qu'on m'appelle, non ? Je ne suis plus président depuis longtemps. Alors, pas de manières avec moi. J'espère que vous avez gardé votre sens de l'humour. C'est la seule chose qui m'impressionne encore aujourd'hui. Ah, ce sacré Desproges ! Il en faudrait des millions dans le monde.

Abdou constate que l'homme n'a pas oublié. Ce fameux débat, il y a bien quatre ou cinq ans... Il participait à un panel de journalistes, où chacun y allait de son ronronnement habituel, lorsque Joe, débarquant par surprise dans la salle, jovial et affectueux, avait rompu l'ennui qui commençait à gagner les présents engourdis, silencieux. Le correspondant de « La Voix du Maghreb », dépêché par les camarades de Volubilis pour faire le point sur les acquis patrimoniaux antiques, homme sincère, certes, instruit et compétent, martelait à qui voulait l'entendre : « Je suis déçu », dressé sur son siège dans une attitude de défi, comme si sa vie en dépendait, alors que le débat était on ne peut plus ensommeillé. « Nos avis divergent », avait-il ajouté. Alors, du tac au tac, Joe avait lancé « C'est énorme ! ». Comme dans le sketch, de

Desproges justement. Abdou, ayant instantanément reconnu la célèbre réplique, était parti d'un éclat de rire qu'il n'avait pu contenir, auquel seul le regard amusé de Joe avait répondu, les autres affichant des mines incrédules. C'était la dernière rencontre avec Joe à laquelle Abdou avait participé, il n'avait pas assisté à la conférence de presse, un mois plus tard, annonçant le bilan du gouvernement. Et la démission du président, comme le stipule la Constitution.

Donc, oui, c'était en 2029. Quatre ans avaient passé.

Abdou attend, debout. Il ne dit rien. Il aimerait bien s'asseoir sur le fauteuil, qui a l'air confortable. Ou, tiens, s'allonger auprès de Joe. Bien qu'il se soit introduit dans la villa sans même avoir demandé audience, il a le sentiment qu'il ne pourrait pas pousser le culot jusqu'à s'asseoir sans y être invité.

— Comme vous le voyez, Monsieur Labidi, poursuit Joe, je suis seul. Plus de femme, elle est partie. Plus d'enfants, ils sont partis. Personne. La vieille bonne, Atiqa, vient quand elle veut. Vous ne l'avez pas croisée, par hasard ?

— Non.

— Elle était là ce matin. Je n'arrive pas à la convaincre de verrouiller la porte. Elle est comme ça. Si elle partait elle aussi, je crèverais de faim. Une chose, jeune homme, tant que vous en avez la force : apprenez à cuisiner. C'est important quand on a des rêves d'indépendance.

Et puis, il faut être outillé, avoir tout ce qu'il faut. Autrement, vous seriez, par exemple, obligé d'apprendre encore à laver votre linge, à repasser. Il y a la poussière. Trop de poussière. Bref, Atiqa est indispensable à ma vie.

Abdou se décide brutalement à s'asseoir. Après tout, c'est son droit. Et puis, il vient l'interroger. Et prendre des notes. Recueillir ses aveux. Non. Plutôt son récit, ses explications, pense-t-il. C'est pourquoi il se présente aujourd'hui, veille de la date annoncée de l'arrestation. Lorsque les curieux et les autres journalistes se pointeront, il aura fini son article. Ça, c'était son idée. Le rédacteur en chef a haussé les épaules : « Fais attention à toi, quand même. On dit qu'il est devenu fou. Il est probablement armé ».

— Vous voulez bien nous faire un café ? J'imagine que vous avez déjà inspecté les lieux. Et qu'on vous a conseillé de me confisquer mon arme. Non ? Vous me décevez, Monsieur Labidi. C'est quoi votre petit nom ?

— Abdou. J'ignore si vous avez une arme, ça ne m'intéresse pas. Je ne suis pas venu en ennemi. Je...

— Dans le placard à balais. En entrant dans la cuisine, sur votre gauche. Allez, je vais vous accompagner. Vous ne voulez plus me quitter des yeux, je vous comprends. Tenez, mon téléphone. Il est vide. Ils savent tout de moi, mais je voulais quand même leur compliquer la tâche.

— Allons-y, Monsieur Lahcène...

— Joe. Cessez vos manières. Vous êtes entré chez moi comme dans un moulin, vous vous êtes assis sans attendre que je vous y invite. J'aime bien ça. Mais vos « Monsieur le président » par-ci, « Monsieur Lahcène » par-là, ça cloche avec le reste, vous ne trouvez pas ? Alors, détendez-vous, Abdou. Profitons de ce moment pour parler sans feinte. Je suis comme un condamné à mort, je n'ai plus rien à cacher.

En se levant, Joe laisse tomber le drap de bain. Il est nu. Bien que ridé et amaigri, il semble encore vaillant. Il prend tout son temps pour se couvrir les épaules, et se dirige pieds nus vers la cuisine.

Tout est impeccablement rangé. Un plateau est posé sur la table, recouvert d'un large torchon. Abdou le soulève, examine le repas. Salade verte, poivrons frits, et deux parts de lasagnes. Il a faim. Joe l'observe. On n'a pas appris au petit les règles de la bienséance.

— Voulez-vous que je réchauffe le plat ? On ne vous nourrit pas bien, dans votre canard ?

— Non... Je veux dire, non merci. Pourquoi avez-vous une arme ?

— On a commencé ? Si vous y tenez, je pourrais m'habiller pour la photo. Ou alors, attendez, j'ai un plaid pour vous. Débarrassez-vous de votre jean, plus on est nu, et plus on se dénude.

Joe a toujours été brillant, drôle surtout. C'est important. Brillant, oui, c'est le mot. Abdou se souvient du discours d'investiture : « Nos rêves se réalisent enfin. Nous en avons fini avec l'injustice, la destruction. La guerre. Nous sommes fatigués mais déterminés. Avec vous, avec votre soutien, je ferai en sorte que ce rêve d'une Afrique du Nord libre, où il fait bon vivre, se réalise... » À l'époque, personne ne voulait entendre les relents de « zaïmisme » qui se détectaient pourtant aisément sous les tremolos et les jeux de manche. On avait accepté son projet parce qu'il était innovant. De même que cette idée, son cheval de bataille : bannir le cumul de propriété, annuler toute prétention à l'héritage. Pour tout le monde. C'était tout simple, et ça allait sauver des populations de la précarité. Il fallut, bien sûr, bâillonner certaines bouches. Il le fallait. On était d'accord.

— Quel était votre rêve ? Je me souviens de papiers dithyrambiques sur ma personne. Pensez-vous que je mérite ce qui m'arrive ?

— Plus de prisons.

— Quoi ?

— Je rêvais qu'il n'y ait plus de prisons.

— Ha, ha ! C'est vrai que vous étiez encore plus jeune, il y a huit ans. Et maintenant ? On a quand même réussi notre révolution, vous ne trouvez pas ?

— On n'en a pas. Chaque région choisit démocratiquement. Ici, dans le Grand Alger, nous avons voté. Plus de prisons.

— Alors, ils vont me mettre où ?

— Je voulais dire : plus de nouvelles prisons. D'ailleurs, vous ne serez pas emprisonné. Vous serez jugé et vous reviendrez ici, chez vous.

— J'espère que vous me laisserez Atiqua. Je n'ai besoin que d'elle. Elle m'est dévouée.

Abdou se tourne vers la baie. Ils appuient tous les deux leurs coudes sur le petit rebord en marbre.

— Regardez cet olivier. N'est-ce pas qu'il est exceptionnel ?

L'olivier, immense, se déploie au bout de la piscine. Les feuilles argentées frissonnent, scintillent. Comme une sentinelle, l'arbre se tient droit protégeant une petite allée de pierres qui mène vers ce qui semble être une forêt. Des pins parasol, côte à côte avec d'énormes eucalyptus qui, voulant certainement rivaliser de beauté avec les pins, ont renouvelé leurs écorces, se débarrassant quasiment de toutes les feuilles, ne conservant que les coiffes. Une multitude d'acacias aux fleurs bleues, jaunes, rouges, comme des flamboyants, rejoints en hauteur par des fougères au vert profond. Enfin, un parterre dont il ne distingue, de loin, que des taches multicolores se mouvant, certainement sous l'action du vent, ou au passage des rats, lièvres, chats, chiens, belettes, bref, d'une faune sauvage que l'on devine aisément pour peu que l'on tende l'oreille.

— Il a été planté par mon grand-père. Il est à moi. Tout le reste, tout ce qui est derrière, je

l'ai cédé. C'est juste, équitable. La forêt, là, que vous voyez derrière, est classée zone non habitable. La piscine est encore à moi, elle est rattachée à la villa, même si *Smart* recommande que les écoliers y soient accueillis. Si tu veux, tu pourras venir avec tes amis. (Joe se sent de plus en plus familier avec ce jeune homme brutal et mal dégrossi.) Ça me fera un peu de compagnie. Une fois que je serai mort, *Smart* en fera don à quelqu'un d'autre. Mais en attendant, tu peux venir te baigner. Si tu veux.

Abdou se tourne vers son interlocuteur. Ils se font face, à présent, toujours appuyés sur le petit rebord. Il veut capter son regard, mais ses yeux se posent malgré lui sur les parties génitales pendantes de Joe.

— On est d'accord, tu viendras avec ta bande ?... Allez, tope-là.

— Ne me touchez pas ! En plus, vous venez de...

— ... Me gratter les couilles. On le fait tous, non ? Tu es entré chez moi par effraction. Je suis à ta merci. Moi, au moins, j'ai le droit de prendre mes aises chez moi. Et puis, regarde, je suis propre. Je m'épile, parfois même je me parfume.

En théorie, rien de ce qui arrive là ne devrait offusquer Abdou. Il s'est toujours prétendu libre de corps et d'esprit. Ce vieillard nu qui lui fait face, il le sait, n'a rien de méprisable. Alors pourquoi

cette envie de vomir ? Pourquoi ce dégoût pour la nature, lorsque celle-ci s'impose aux sens de tout son poids indigeste et cru ? Pourquoi se sent-il ainsi agressé jusqu'à la nausée ?

Lorsque Sofia est partie, Abdou en a été soulagé. Pourtant, elle lui manque. Mais voilà, il ne supportait plus l'odeur de son cuir chevelu qui flottait dans la salle de bains et sur son oreiller. Elle avait décidé qu'elle ne se laverait les cheveux que deux fois par mois, pour, disait-elle, ne pas abîmer son brushing. Elle les talquait parfois, elle appelait ça un shampoing sec. Il n'a jamais osé le lui reprocher, mais ce « détail », comme il le pensait alors, a définitivement pourri leur relation. Tu ne m'aimes plus ? Pourquoi tu ne me caresses plus ? Et lui : mais bien sûr que je t'aime. Ne t'attache pas à ces détails. Jusqu'au jour où elle s'est mise, brusquement, à laver et brosser longuement ses cheveux, mais c'était trop tard, c'était pour un autre. Un autre qui lui aura certainement parlé plus franchement.

— Notre subjectivité prend toujours le dessus. C'est souvent elle qui freine l'ouverture de l'esprit. Si tu juges les autres sur ce que ta subjectivité te dicte, alors tu ne vaux rien. Tu as l'air propre sur toi, mais tu es engoncé dans ton jean étroit. Ça doit suer sérieusement là-dedans. Je ne vois pas d'inconvénient à ce que tu prennes tes aises. Votre future tâche est et restera de subvertir la morale.

— Le logiciel ne se programme que lorsqu'une idée est acceptée par une importante majorité, lorsqu'elle a conquis l'émotion de tous. *Smart-Country* cherche d'abord le désir émotionnel chez les individus représentatifs, ensuite...

— Lorsque je l'ai conçu, il se contentait de proposer des solutions techniques au problème de survie et au désir d'équité. Très bien, alors. On avance. Dis-moi, t'arrive-t-il encore de rêver ?

Abdou n'a plus rien noté dans son carnet de rêves depuis au moins un an. Le dernier, c'était quoi, déjà ? Ah, oui ! Il traversait toute la Tamezgha à vélo. Partout, des terres fertiles jusqu'au fin fond du Sahara. Il ne voyait que des maisons basses avec leurs jardins potagers. Des jeunes filles se baignaient, nues, dans les rivières.

Joe observe le jeune homme, il devine le sourire derrière sa bouche boudeuse.

— Et ?

Son rêve lui apparaît soudain dans toute sa clarté. Nudité, certes, mais selon ses critères à lui. Pour le servir. Beautés offertes à sa seule consommation. Joe, lui, a eu des rêves plus grands, plus nobles.

Abdou revoit, ressent fortement l'état dans lequel l'avait mis ce rêve, qu'en réalité il poursuit toujours. Désir infini, jamais assouvi. Le rêve n'est-il finalement que l'expression du plus total désir d'accaparement ?

— Quoi ?

— Tu peux le faire ? Tu peux le réaliser, ton rêve ? Souviens-toi, j'ai osé, moi. Quand j'y pense. Il y a huit ans, on rêvait tous d'avoir un logement décent. J'ai fait abolir l'héritage et le cumul d'avoirs immobiliers et de terres. *Smart-Country* a été conçu pour ça. Implacable, hein ? Et puis se sont imposées à nous d'autres lois. Toutes votées à la majorité écrasante, je te le rappelle. La loi sur la limitation des naissances, ça a été d'un compliqué, t'en as pas idée. Eh ben, on est bien contents que personne ne souffre plus de malnutrition. Le nombre d'enfants se calcule chaque année selon nos besoins. Logique. On en est où ? Un million de nouveau-nés, cette année, je crois. Ça n'a pas été facile de convaincre. Mais, maintenant, tout le monde a un toit, tout le monde choisit son lieu de vie et son travail. On a appelé ça : le droit de jouissance. C'est beau, non ? On a osé, et ça marche.

— Apparemment, ça a trop bien marché pour vous.

Joe se tait longuement. Tout d'un coup, il semble avoir pris dix ans. Ses épaules s'affaissent. Abdou en est peiné pour lui.

— Pourquoi avoir fait ça ? Vous savez bien que le logiciel détecte tout.

— J'ai compté sur la confiance de mes concitoyens. Après tout, j'ai donné pour ce pays. Mon cas est... particulier.

— En quoi, Monsieur le président ? (Abdou est surpris de lui servir, comme ça, tout d'un

coup, du « Monsieur le président ». Mais ce n'est pas fortuit, n'est-ce pas ? Cette technique, vieille comme le monde, qui consiste à intimider votre interlocuteur en lui rappelant, au moment opportun, sa charge de responsabilité.)

— Personne n'est raisonnable, pas même toi, et c'est tant mieux. Je connais la fragilité des personnes que j'aime. Ce point, la fragilité des êtres, il faudrait le faire prendre en considération par *Smart*.

— *Smart* le prend en compte. Les handicapés, les...

— Non. Je parle d'autre chose. Difficile à formuler. Tu n'as pas d'enfants, j'imagine. Mon fils est mon talon d'Achille.

Abdou ne supporte pas, finalement, que le visage de cet homme, qu'il a tant aimé, se voile de tristesse.

— Je ne vous ai même pas encore raconté mon rêve.

— Je t'ai vu sourire. Ça me suffit.

Joe se laisse aller à ses pensées. Il sait que son honnêteté a été déterminante lors de son élection. Après des décennies de mensonges et de vols, et après des guerres inutiles et interminables, il avait eu l'idée, toute simple, de proposer que les gens mettent en mots leurs rêves les plus fous, et que partout, des groupes y travaillent. Il fallait qu'en face de chaque rêve, soit notée sa faisabilité, il fallait se creuser

les méninges. Il en avait résulté un bouillonnement formidable, et surtout, cette idée de l'abolition de la propriété, « au profit (selon le législateur), de la seule jouissance de la terre et des biens, répartis en toute transparence et en toute équité ». Joe n'était pas peu fier d'avoir réalisé son projet. Il y avait longtemps réfléchi, il avait lu, travaillé. Il s'était entouré des meilleurs informaticiens, économistes, sociologues, historiens, de la région, et ensemble, ils avaient conçu le programme qui allait mettre en pratique son idée.

Quelle émotion, ce fameux 5 juillet 2025, lorsque fut dévoilé au monde entier le programme *Smart-Country* !

L'Afrique du Nord devenait leader dans la plus humaine innovation jamais connue dans le monde. Ce qui permit à l'idée abolitionniste de faire son chemin, c'était, il est vrai, que la grande masse des jeunes et des plus pauvres, dans toutes les régions récemment unifiées de la Tamezgha, voulait en découdre avec les soubresauts suicidaires du capitalisme moribond. Celui-ci, terrassé par les formidables révolutions pacifiques qui se succédaient, et qui contaminaient le monde, avait commis son ultime erreur en réduisant les libertés les plus élémentaires dans sa pratique insidieuse, cependant démasquée, de « fabrication du consentement ». La course la plus folle s'était engagée, vers l'accumulation des richesses au profit de ceux qui en détenaient déjà. Or, *Smart-Country* allait dénoncer ces

pratiques incohérentes et iniques, et y mettre fin. D'ailleurs, Joe se plaisait à répéter : « Non, certains ne sont pas plus égaux que d'autres, comme l'a insinué, ironiquement, le grand Georges (ce visionnaire du siècle dernier) ».

Les objections, il y en eut, bien sûr. Et curieusement, ce fut principalement de la part de ceux qui se disaient « progressistes ». Joe, au fond, s'y attendait. Et même, il prenait secrètement sa revanche sur ceux-là. Cette tranche de la population, il l'avait longtemps fréquentée et aimée, admirée pour sa rectitude, résultat d'accumulations de luttes et de savoirs partagés, de solidarités agissantes. Avec le temps, son admiration s'était muée en douce amitié, celle qu'on éprouve, attendri, devant le discours d'un vieillard, aux expressions éculées mais sincères. Puis vint le temps des déceptions et de la désillusion. Celui où ces compagnons militants des causes ouvrières, adversaires du capital, qu'ils disaient, se mirent à accumuler les patrimoines, étalant leurs richesses au vu et au su de ceux qui avaient encore la foi. Inconscients, légers, ayant acquis, jusque dans leurs gestes et attitudes, cette espèce de morgue des nantis, qui, probablement, les avait toujours fascinés. Sans vergogne, ils étaient passés de l'autre côté de la rive. Les magots avaient été transférés illico en Europe durant la dernière guerre, pour leur assurer une planque confortable, tandis que leurs camarades se faisaient canarder quotidiennement dans les cités peuplées.

Revenus à temps pour rejoindre la révolution pacifique, ils voulurent imposer encore une fois leurs discours périmés. Mais ils échouèrent lamentablement au combat qu'ils menèrent contre Joe. Car il leur fallut, tout de même, aux yeux du monde, souscrire à son idée qu'ils se devaient moralement d'accepter. En catimini, ils déployèrent des ruses pour ne pas se laisser « dépouiller ». C'est-à-dire, en gros, qu'il leur fallait faire échouer le plan auquel eux-mêmes donnaient l'illusion de tenir. Ils durent, en quelque sorte, faire à la fois la révolution et la contre-révolution.

Zohra, l'épouse de Joe, l'avait soutenu à fond pour sa réforme. Ils avaient eu des moments heureux, se dit-il.

Son sourire n'échappe pas à Abdou, qui entre-temps s'est rapproché du plateau et s'est emparé prestement d'un morceau de pain avant de s'attaquer au poivron, en attendant que l'autre sorte de sa rêverie.

Elle s'était battue, Zohra, comme une lionne, pour faire abolir le code de la famille, sur l'ensemble des territoires d'Afrique du Nord. Dans l'ancienne Tunisie, c'était déjà le cas. Chez ceux-là, c'est historique, les femmes ont toujours eu des droits. Il fallut creuser dans les textes religieux, proposer l'*ijtihad*, en se basant sur le rite hanefite qui, de toute façon, déshérite les femmes. C'était plus simple de généraliser

une coutume à l'ensemble de la population. Déshériter tout le monde au nom de l'équité. Il faut, parfois, niveler par le bas. Ça apporte satisfaction aux plus démunis. Les autres sont assez poltrons pour ne pas protester trop fort.

Zohra parcourait les régions, faisait signer toutes les femmes, les poussait à témoigner du sort qu'on leur faisait subir (elles avouaient publiquement qu'on les avait forcées à tolérer des coépouses et les agressions conjugales, pour conserver un maigre héritage à partager avec leurs enfants). Tant de souffrances et de misère tues, Zohra en était, à chaque fois, encore plus bouleversée. Elle avait fait face aux misogynes de tout acabit, soutenue par les mères, les épouses et les filles mêmes de ces messieurs (bien que certaines d'entre elles, qu'elle avait surnommées « les saintes nitouches », impressionnées par leurs barbes et leurs allusions incessantes aux livres saints et aux direx sacrés des prophètes, aient fini par rallier leur cause). Ils furent démasqués ; on découvrit que leurs injonctions répétitives masquaient un manque cruel de savoir et de confiance en soi. Ils se volatilisèrent, les uns après les autres. Les plus durs, pour faire face au vide que leur autorité bafouée laissait dans leur vie, s'inventèrent d'autres combats de l'âme, renonçant, pour certains, aux plaisirs de la vie ici-bas. Des mosquées œcuméniques, temples du savoir et de l'inter-confessionnalisme poussent, depuis, dans les contrées les plus éloignées. Leurs recrues se dévouent bénévolement,

entre les heures de cours et de méditation, à la promotion de l'agriculture en milieu aride, qu'un vaste programme mis en forme par *Smart* développe depuis deux ans, en vue de préserver les ressources en eau des régions.

Zohra mena, tout de même, une lutte sans merci contre les esprits étroits de ses concitoyens. Au point où elle en conçut une détestation du genre masculin et, naturellement, se choisit une partenaire-compagne avec laquelle, selon ses dires, tout était tellement plus simple. Sa nouvelle compagne avait l'âge de leur fils aîné, et celui-ci ne trouva rien de mieux à faire que de s'amouracher violemment de sa « belle-mère ». Il fallut l'éloigner. On le fit inscrire à l'école d'architecture de terre, à Gafsa, mais le petit devint vite un cancre arrogant et stupide. C'est alors que Joe, secrètement, en déclarant les terres de ses ancêtres qu'il céda à l'État, omit, et le terme est faible, de déclarer le petit lopin qu'avait travaillé son père, patiemment, depuis les temps reculés de la colonisation. Il voulait transmettre à son satané rejeton quelque chose de la grandeur des ancêtres, inscrite là, sur cette parcelle. Bien que chuchotée dans le patelin où, tout de même, Joe bénéficiait de l'indulgence de la tribu, fière que le parcours de l'homme ait hissé leur petite bourgade au rang de « fief » des révolutionnaires, l'affaire avait été ébruitée, à la faveur d'une révision des listes d'attribution de terres. On découvrit un champ d'oliviers qui continuait à être exploité au

nom de la famille Lahcène. Le scandale fut d'autant plus grand que l'homme trahissait ainsi le principe fondateur de son propre combat.

— Vous bénéficierez de circonstances atténuantes. Beaucoup de gens vous aiment.

— S'il faut payer... Je n'ai pas beaucoup d'amis, détrompe-toi. Mes adversaires se frottent les mains. Je n'ai même pas cherché à être prudent, tout le monde sait que mon fils est un incapable. Alors, oui, j'ai voulu lui transmettre ce que mon père, son grand-père, m'avait inculqué : l'amour pour nos oliviers. Certaines personnes ont besoin d'enracinement pour se construire.

— Vous avez, tout de même, foulé aux pieds les principes que vous défendiez vous-même. Ces champs ne vous appartiennent plus. Votre fils...

— Il s'en fout royalement.

— Vous attendiez sa reconnaissance ?

— Non. J'attendais un peu d'amour. Il me déteste, tu sais ?

— Je ne crois pas. Mais vous, vous avez su l'aimer, au moins ?

— Bonne question. L'amour est certainement le sentiment le plus difficile à satisfaire et à donner. Je ne sais pas ce qu'il va devenir, après le procès. Je ne survivrai pas à l'emprisonnement de mon enfant, fût-il le diable lui-même.

— Il est recherché. Ils essayeront d'établir son degré de complicité. Peut-être savez-vous où il se trouve ?

— Non. Mais, si je le retrouve, je le garderai là, auprès de moi.

— Et sa mère ?

— Quoi, sa mère ? Elle n'a rien à voir avec ça.

— Je sais, mais c'est une dame sage. Elle en dit quoi ? Vous ne m'en avez pas encore parlé.

— Sa mère est jalouse de notre fils. C'est dire son degré d'inconscience. Enfin, il faut que folie passe. Je suis seul responsable de lui.

— Mais, il a quarante ans !

— Tu ne peux pas comprendre. Pas encore. Cette chose, dans les tripes. On meurt à chaque souffrance de l'objet de notre amour. Atiqa me dit souvent, dans sa grande sagesse, que la mort au fil de l'existence est pire que la Mort. Elle se comprend. Maintenant, moi aussi je comprends.

Abdou louche vers le plat de lasagnes. Osera-t-il les réchauffer ? Il aurait l'air de manquer de compassion vis-à-vis de Joe, qui n'est plus qu'un pauvre vieillard désemparé. Un bruit sourd, comme une chute, se fait entendre au-dessus d'eux. Joe lève les yeux au plafond. Puis il regarde Abdou en souriant. Tranquillement.

Ils s'assoient à présent, l'un en face de l'autre. Abdou met en marche son dictaphone.

CAPHARNAÛM

ATIQA BELHACENE

49 JUILLET 2199

Nous n'étions pas des épaves échouées aux rivages des maisons closes quand, pour la première fois, nous avons écarté les jambes contre l'assurance de pouvoir dîner. Comme toute chose, c'est à l'usure que nous avons rouillé. À la dixième passe à quelques centaines de dinars, à la centième ou, pour les plus combatives, à la millième, nous avons fini par être broyées. Fourmillant comme un million de teignes, les corps des hommes se sont entassés dans nos mémoires peuplées de lassitudes et nous ne les avons plus comptés.

J'ai rencontré Manel dans un jardin pour malfrats du centre-ville, un bébé dans un bras et un dogue argentin dans l'autre. Ainsi qu'une cinglée qui coupe et mange les ongles morts de ses gros orteils, j'ai volé, des semaines durant, à force de passages insistants, des images et des

regards, des sourires et des grimaces à ce chien qui avait éveillé en moi ce que je pensais mort et perdu : une nostalgie non douloureuse remontant à ma fraîche jeunesse, du temps où je vagabondais dans les rues d'Alger, fièrement accompagnée de mon staff américain.

Mendiante le jour, prostituée la nuit, Manel avait négocié son vagin auprès des gardiens du jardin : contre cinq cents dinars la passe, elle avait son coin à l'aile ouest où elle pouvait allonger son bébé et s'assoupir quelques heures avant le crépuscule, les laissant à leur shit et à leurs bières.

Ce n'est pas sa gueule de « désabonnée » – trait pour trait identique à la mienne quand j'avais fui mes parents, trente années auparavant – qui a squatté mon esprit blasé, tant j'en avais vu de semblables ; c'est mon être tout entier qui avait chaviré pour l'argent. Un hiver entier s'écoula avant qu'elle n'accepte de me confier le chien, avec, toutefois, le droit de lui rendre une visite quotidienne. Elle a fini par prendre une douche et un repas chez moi, puis un vêtement d'hiver et un matelas, et, l'hiver s'achevant, le bébé m'appelait déjà « Mmma ».

12 FÉVRIER 2200

Il est parti et ne reviendra plus.

Je l'ai vu de mes yeux, de mon cœur si profondément meurtri. Il ne survit de lui qu'une

pierre tombale et de la boue, sur laquelle a poussé un cactus à trois têtes.

Il n'emporte ni sa clinique, ni son scalpel, encore moins ses diplômes. Pour finir, le Pharaon, qui rêvait d'une chambre mortuaire, repose sobrement au milieu d'une ligne d'autres cadavres. Nul ne saura s'il fut mendiant ou médecin. Nul ne saura que sa fille fut une putain.

Et moi,

Et moi,

Depuis deux semaines, je creuse dans mes glandes lacrymales pour en extraire le spectre d'une larme ou le fantôme d'un mucus qui viendraient confirmer à ma psyché dérangée que mon père est bien mort. J'écoute s'écouler mes longues nuits à attendre les prochains épisodes anorexiques, la crise d'anxiété et la gueule de bois qui marqueraient le début de ma prochaine descente aux enfers. J'attends un soubresaut de mon subconscient qui jetterait du sel dans mes narines pour m'empêcher de respirer ou qui me redonnerait l'envie de me jeter dans une citerne.

Mais moi,

Mais moi,

Depuis deux semaines, je dors comme un bébé et mange comme un porc, ris comme un enfant et fais des marches nocturnes au port.

Il est mort, et bon débarras.

Il est mort et ne reviendra pas.

Je ne le pleurerai pas. Pas plus qu'il n'a pleuré sur moi lorsqu'il m'a menottée dans son bloc opératoire, fumant sa pipe au pied de mon échafaud

pour m'arracher des entrailles mon bébé. J'avais dix-neuf ans. « Je t'ai envoyée à Alger pour que tu reviennes avec un diplôme, pas un bâtard ! », criait-il en brandissant le pauvre corps ensanglanté de ma fille, ensanglanté et sans vie. « Si le pauvre Houari n'avait pas témoigné son empathie en t'épousant et effacé toute souillure de notre maison, c'est ton utérus tout entier que j'aurais arraché », hurlait-il à chacun de mes cris.

Nous avons fui cette nuit-là, mon utérus et moi.

17 MARS 2200

— Mais dis donc, comme ils se prennent au sérieux à la télé ! Ces vieux moustachus, étranglés par leurs cravates à carreaux, et ces petites bourgeoises qui s'essuient les fesses avec du coton, s'affrontent et se déchirent, s'embarquent dans des débats voltairiens passionnés depuis des mois pour remplacer dans le dictionnaire – que plus personne ne consulte – le mot « prostitution » par « travail du sexe ». Comme ça, d'un coup de baguette magique, ils prétendent métamorphoser ma place dans le monde en rayant quatre syllabes d'un dictionnaire. Et puis quoi encore ! De l'échelon 1, « pipeuse débutante », je grimperais jusqu'à l'échelon 8, celui du « grand écart » ? Non merci, je n'en veux pas, de cette carrière. Tout ce que je veux, c'est prendre ma gosse et me tirer d'ici... Ils veulent peut-être

aussi tester notre niveau lors de performances publiques, pendant qu'on y est !

Si « LE GRAND DÉBAT NATIONAL » sur l'avenir de mes fesses m'intrigue, il fait complètement enrager Manel.

— Tu dis ça parce que tu n'as que trente ans et qu'il y a encore de l'espoir pour toi. Moi, j'ai cinquante piges, et je me dis que ç'aurait été mieux si ce débat avait eu lieu lorsque j'en avais trente, commente Naïma.

— Pour tes cinquante ans, si cette fichue Algérie veut encore faire des choses pour toi, qu'elle te donne un logement, une indemnité de subsistance, une assurance médicale et une psychothérapie gratuite à vie pour sauver le peu qu'il te reste de neurones. C'est ça qu'un pays gavé au pétrole est censé faire pour ses citoyennes, pas leur construire des cabines publiques pour que leurs clients puissent les taillader en toute impunité. Et puis, c'est quoi ce travail dans lequel on se lubrifie l'anus toutes les demi-heures de peur qu'une queue indésirable y pénètre de force ?, rétorqué-je.

— Tu as raison. Regarde-moi cette gueule de *hallouf* qui ne veut pas comprendre que le seul désir d'une prostituée est de voir brûler les maisons closes.

— *Yarham babakoum*, éteignez *rab* la télé, sinon je vais la casser !, hurle du fond de la pièce Cherifa qu'on croyait déjà saoule et endormie.

— Les gens ont des diplômes, rédigent des CV et passent des entretiens d'embauche pour

avoir un travail. Et toi, tes parents te jettent à la rue, un vautour te file quelques sous pour te baiser au lieu d'acheter charitablement du lait pour ton bébé en pleurs. À peine as-tu le temps de t'essuyer pour te délivrer de sa puanteur que, hop, un débat national est lancé pour te dire que c'est ça ton métier !

Nous éclatons toutes de rire. Au point où nous en sommes, mieux vaut en rire qu'en pleurer.

10 JUILLET 2201

— D'hiba Benmokhtar.

— Présente, monsieur le Juge.

— Fille de Mustapha ?

— Oui, monsieur le Juge. Oui, je suis autant la fille de mon père que mes enfoirés de frères.

Du fond du hall de cette cour de justice glauque et sinistre, ils me scrutent d'un regard-revolver que je leur retourne sans détourner les yeux.

Elle a raison, Manel. Je ne leur laisserai pas un sou, même pas une soucoupe, pas un seul tiroir d'une quelconque commode défoncée. J'y mettrai le feu ou irai les balancer dans un puits au fin fond du Sénégal, qu'importe. Mais je ne leur céderai rien. Seul le livret de famille dit encore que mon père a eu une progéniture nombreuse, mais nous n'avons jamais été une famille pour autant.

Regroupés en meute au bout du couloir, ils s'efforcent de croire qu'ils sont mes frères. La meute contre la putain, ils s'imaginent certainement capables de me dévorer toute crue.

Je n'étais pas accompagnée ce jour-là, mais ils se doutaient bien que si j'étais présente à cette première audience, c'est que je n'étais pas vraiment seule ou complètement à leur merci.

« Nous ne sommes pas condamnées à mourir étouffées par la queue d'un minable. Un jour, je leur mordrai les couilles et nous nous enfuirons à dix mille kilomètres. » Manel avait envie de tous les tuer : les puants, les névrosés, les gros-nez, les poilus, les gras, les maigres, les sales-dents, les grands-pieds, les petites-oreilles, les bouton-neux, les testicules-ridés, les ventres-plissés... Elle avait envie de tous les passer au hachoir.

« Tu ne crois pas qu'ils seraient plus utiles à l'humanité en pâtée pour chiens ? Et si on nourrissait de leurs entrailles les barbus des bordels ? », se moquait-elle.

Il fut un temps où, moi aussi, emportée par la fougue de la jeunesse, je nourrissais le projet viscéral de tous les faire passer sous un semi-remorque. Sur le chemin séparant la maison close d'El Derb de celle de M'dina J'dida, je m'imaginai à moto, les traînant en plein vent par une corde au cou. Cette fougue m'a quittée à ma cent-cinquante-neuvième passe exactement, lorsque c'est sur mon propre cou que les deux mains de mon agresseur se sont serrées et m'ont écrasé le larynx.

« Écoute, D'hiba, il s'est passé ce qui s'est passé, et il n'y a plus rien que l'on puisse partager ; je t'appelle pour te dire que ton père est mort sans se décider à te déshériter. Tu le connais, il a toujours redouté les médisances, mais il n'a entamé aucune démarche pour te renier. Il a répété à qui voulait l'entendre que tu étais morte à l'étranger, si bien qu'au fil des années, il a fini par le croire lui-même. Quant à moi, je ne lui ai jamais avoué que tu demeurais à quelques kilomètres de chez nous. Je t'appelle en osant croire qu'après toutes ces années, tu ne souhaites pas mourir dans la rue. » Au bout du fil, durant une minute et quarante-trois secondes, c'est ma mère. Je n'avais plus entendu sa voix depuis vingt-trois ans.

Quelques semaines plus tard, la rue Gambetta s'est ornée d'une nouvelle tente verte et de nouveaux luminaires : voisins et parents ont uni leurs lamentations pour l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure.

Elle est morte. La tumeur qui a dévoré mon père du testicule l'a dévorée, elle, de l'utérus.

Bon débarras, à elle aussi.

Qu'ils reposent tous les deux dans les vastes enfers !

1^{ER} JANVIER 2202

Cinquante bougies et qu'en ai-je donc fait ?
J'ai aimé les tulipes, les chiens, la nuit, l'odeur

du bitume, les ruelles silencieuses à l'aube, ainsi que toute une série d'autres futilités qui n'ont cure de moi, comme cette statue d'une déesse toute noire à l'entrée d'un vieil immeuble abandonné de la ville et qu'on a nommée Semiramis. J'ai souffert de varices, de gale, de migraine chronique, de onze fractures, d'amnésie et d'un tas d'autres troubles qui m'ont arrachée au sommeil. Tant pis. Je ne regrette ni d'être venue au monde ni de m'y être perdue. Tant mieux. Je demeure soulagée de n'avoir pas existé au siècle du sida et de la syphilis. Dieu merci.

J'ai trouvé la vie ennuyeuse et aussi inutile que les drapeaux des pays, les tortues et l'opéra. Un drôle d'estomac d'herbivore qui n'en finit pas de ruminer. Je me retourne, tous les soirs, sur cet âge gagné et ce temps perdu et je me dis – à raison ou à tort, qu'en sais-je ? – que la vie m'a donné ce qu'il y a de mieux dans ce monde : une vie de femme parmi les femmes.

Nous sommes sorties ensemble, avons échangé nos vêtements, nos culottes et nos marmites, pleuré, vomi et pué ensemble. Nous avons dormi à six dans une chambre et avons allaité les bébés les unes des autres. Les murs des bordels nous ont ramolli le cerveau mais il y a toujours eu les blagues de Naïma, les maladresses de Cherifa et les phobies de Lamia pour alléger sur nos humeurs le poids des hommes.

Nous n'aimions pas les nouvelles, fraîchement débarquées, mais contrairement aux hommes, nous n'en avons jamais violé aucune et avons fait

de notre mieux pour qu'aucune ne reste à la merci de la rue. Quand les clients ne voulaient plus de nos fesses trouées de cellulite et de nos gorges ridées, les plus jeunes remplissaient les marmites et les portefeuilles, et les plus vieilles gardaient les enfants et offraient un toit et un carnet d'adresses. J'ai partagé mes gains avec Rqaya en contrepartie de ses clients, et aujourd'hui, Manel a les miens, et me reverse la moitié de ses recettes.

Puisque la vie n'est pas une BD dans laquelle le méchant est l'exact opposé du super-héros, nous avons trouvé dans cet éternel recommencement une forme de justice que Dieu et l'État nous ont refusée.

10 JUILLET 2203

Alors que j'aspire à m'isoler dans un village lointain, entourée de dix chiens, vingt chats et trente poules (et même d'une tortue), les filles veulent activer les moteurs et courir à contre-vent. Ça se jouera donc à pile ou face. Pile pour une garderie de chiens et chats, face pour une coopérative de taxis pour femmes. La pièce tombe, elles gagnent. Ç'en est fini de Djamel, de Nacer et de Charef, plus aucun « taxieur » ne violera une fille saoule à la sortie d'un bar, ou ne la criblera de dettes de transport jusqu'à ce qu'elle lui cède une nuit gratuite. De tous les enfoirés, les taxieurs sont les pires : ce sont de vraies sangsues.

Je reporte mes rêves à un peu plus tard, mais ne renonce à rien. Vingt audiences, quatre avocats et deux recours, trois longues années de bataille juridique contre mes frères, n'ont pas été vaines. J'ai un toit sur la tête en attendant un relogement social, un rat d'égouts m'a mordu le mollet en attendant une équipe d'assainissement, mais ma petite fille ne partagera plus jamais ses toilettes avec seize familles.

Notre pays ne nous a rien donné et ne donnera jamais rien à des prostituées.

Nous arracherons des étoiles au ciel,
Et des flammes à l'enfer,
Mais le ferons alors pour nous-mêmes.

TERRE INCONNUE

HABIBA DJAHNINE

Avons-nous un pays de rêves ?
Ou un pays de fantômes ?
À chaque marche
À chaque émeute
À chaque cri
La certitude que nous ne sommes pas seuls
Qu'ils sont là avec nous...
Sentinelles

Ai-je rêvé de l'Algérie ?
Ou bien au pays des fantômes ?
Je n'ai pas fait de rêves pour l'Algérie
Mes rêves sont si petits
Sont-ils ceux des fantômes ?
Nous marchons à côté d'eux
Ils marchent à côté de nous

Je n'ai jamais fait de rêve pour l'Algérie
Mes minuscules songes ne savent rêver à
ce pays

Si grand, si flamboyant
Si fantomatique
À chaque bruit de pas
À chaque slogan
À chaque arme
À chaque couteau
J'entends leurs voix
J'aperçois le spectre violé

Je n'ai jamais fait de rêve pour l'Algérie
Ma mémoire blanchie ne sait plus les chemins
Ne connaît plus les noms
Ne reconnaît pas les visages

Les pavés et les chemins sinueux connaissent
Les cris
Les rires
Les chants
Devinent le poids de nos pas désabusés
J'entends des mots qui ne riment pas avec
mes rêves
Tissu social, eux, nous, pluriel, divers, unité,
démocratie...
Des mots barrière

Je rêve de mots barricades
Je rêve de mots pour nous réinventer
De mots qui riment avec la liberté tant chantée
Elle est si seule dans mon rêve, la liberté !

Je ne rêve pas pour l'Algérie
Année après année, j'apprivoise mes cauchemars

Je les transforme en actes
Je leur montre le chemin du vent
Je les laisse occuper les tempêtes
Je m'éloigne pour regarder le paysage
Qui s'offre telle une destinée contrariée

Est-ce qu'un jour je trouverai les mots pour
dire mon rêve ?

Que la désespérance est belle parfois !
Elle nous conduit dans un univers
Aux contours incertains
Un espace... comme dans un rêve
Où personne ne peut nous atteindre
Ici nous n'attendons plus rien
Nous inventons tout par nous-mêmes
Y compris des espoirs nouveaux

Est-ce qu'un jour j'ai rêvé ?
Est-ce que rêver est espérer ?
Est-ce que rêver est s'abandonner ?
Lâcher, couper, rompre
Lâcher prise
Couper le fil qui nous relie à la douleur collective

Rompre de façon métaphorique avec la
mémoire des morts

Dans mes rêves d'enfant
Qui ressemblaient à des cauchemars
Je voyais le monde en grand
Tout allait si vite
Il y avait des chats prédateurs
Beaucoup de chats
Ils me mettaient mal à l'aise
Je me levais alors pour marcher dans la nuit
La lune guidait mes pas
Je montais, je descendais
J'écoutais le souffle des êtres endormis
Mes rêves d'enfant
Éloignaient le sommeil
J'ai compris, ils me maintenaient éveillée

Le matin entre éveil et sommeil perdu
Je raconte mes rêves à mon père
Il m'écoute en faisant griller le pain
Il remplit la coupelle d'huile d'olive
Il me sert un café
Il me dit c'est un bon présage
Des mots doux pour commencer une vie
Pour regarder le monde si grand de mes rêves
Pour côtoyer les incertitudes et les doutes
Avec sérénité et engagement
Pour croire, encore croire, que les espérances
aussi sont belles
Comme une aube en compagnie du père

Les portes qui mènent au monde immense
sont multiples

Certaines sont fermées, d'autres grandes
ouvertes

Fissurées ou délabrées

En ruine ou majestueuses

Parfois majestueuses et en ruine

Ces portes ont vu entrer tant de rêves

Certains se sont évanouis

D'autres ont vu le jour

Parfois ils ont repris le chemin du retour

Ils ont rencontré la débâcle, la violence,
l'ennui

Comment rêver le futur sans le présent ?

Comment vivre le présent sans rêver à
demain ?

Y a-t-il un rêve collectif sans rêve individuel ?

Y a-t-il un rêve individuel sans rêve collectif ?

Je l'ignore, moi qui ne sais plus habiter mes
rêves

Qui ne sais plus à quoi ressemble le monde
immense

Les mots rôdent et incarnent les rêves

Les manifestations offrent l'instant...

Pour déclarer son existence au monde

Brandir ses mains vers le ciel avec joie

De manifeste en manifeste

Se dessine dans les rues

Une géographie des tragédies
Des disparus
Des disparus
Des disparus
Celles et ceux qui restent pour attendre
Le retour... la justice, la vérité
Les mots inaudibles ne cessent leur incan-
tation
Il semble que la magie finira par opérer
Dans mon rêve j'ai vu un bateau rentrer en
terre
Porté par des jeunes des femmes et des
hommes
La procession occupe les rues déjà pleines
Le rêve était à portée de main
Au-dessus de leur tête
Le bateau symbole s'envole quitte la terre
Le verbe « être » quitte les rues
Les oiseaux quittent les marécages et entrent
en ville
Les silhouettes quittent la nuit en silence
Pas de retour possible !

Pouvons-nous remplir les absences avec nos
rêves ?

J'ai vu défiler les nombreuses couleurs de la
guerre

J'ai placé du blanc et du noir
Là où la mémoire et les mots s'absentent
Le temps s'épuise face à tout ce désarroi
Et la lenteur de nos histoires réelles
Déplie les nuances du rêve

Je marche dans un désert brumeux
Chaque pas me mène vers une terre inconnue
J'ignore s'il s'agit du monde des rêves
J'ignore si le rêve est encore possible
D'autres disent que le rêve est ce qui reste
Lorsque tout est perdu
Avons-nous tout perdu ?

PETIT SCÉNARIO D'ANTICIPATION À L'USAGE DES TYRANS

SARAH HAIDAR

— Sais-tu ce qui est le plus dur, ici ?

— Ne pas baiser...

— Non. Mon corps s'en est accommodé et en a même tiré une certaine philosophie...

— Ne pas manger ce qu'on veut et ne pas fumer à sa faim ?

— Non. Je trouve la nourriture très correcte et la cigarette ne me manque pas tant que ça...

— Alors, ça doit être ces gardiennes de merde qui te bastonnent pour dire bonjour...

— Non. Mais tu brûles. Essaie encore !

— J'sais pas, meuf ! Tu fais chier avec tes divagations ! Tout est pire, ici ! À commencer par le fait d'être enfermées, bordel !

— Oui ! C'est ça ! Enfermées. En-fer-mées ?

La moiteur du soir, et quelques bruits de bottes résonnant sur la dalle chaude. C'est la tournée du coucher : les gardiennes s'assurent que nous sommes sagement enterrées avant de laisser l'équipe de nuit écouter nos cauchemars.

Le rituel est impeccable, aussi bien réglé qu'une menstruation banale. Ma codétenue s'applique à écraser quelques moustiques sur sa peau sèche. J'entends dans les autres cellules des chuchotements qui, s'élevant en nuées, défient le silence réglementaire.

Dahbia doit commencer à sentir les électrodes du plaisir lui courir sur le corps sous les coups de langue de Kaïssa... Djidji négocie, comme chaque soir, une dernière cigarette avec la geôlière qui prélèvera 50% de son colis mensuel envoyé par le Croissant Rouge... Tata Aïcha raconte ses amours de jeunesse à Mouni qui rêve de gazer tous les hommes... Et Pamela, poème pourpre des abysses, grattant les murs avec ses ongles en ruine, et blasphémant compulsivement comme on dorlote un enfant mort...

Abri de chiennes errantes et malades ; fourrière où s'entassent les accidentées de la vie ; cimetière grillagé où palpitent encore des cœurs pleins de haine et de tendresse. Ici, nous faisons cohabiter nos démenances et, devant les murailles et les miradors, danser le peu de rage qui nous reste. Nous avons mordu jusqu'à l'usure et bavé aux portes des bonnes gens jusqu'à émousser prématurément nos crocs et nous vider de nos sécrétions. Empoisonneuses, empoisonnées à l'acier rouillé des barreaux, à l'étreinte féroce du gourdin, à la ponctualité inhumaine des choses...

Nous sommes ici pour des raisons factuelles différentes mais nous avons toutes en commun l'odeur étrangleuse du crime. Repues d'une

liberté scandaleuse, nous avons refusé de désobéir au démon, force ultime de l'âme abattue, dernier sursaut de rébellion d'un cœur à l'agonie.

En attendant la déportation, nous renflouons les statistiques et embellissons les papiers à en-tête qui engloutissent fièrement noms, prénoms et condamnations. Au lendemain de tous les outrages, nulle liberté ne point au loin. Au lendemain, ce sera la mort ou le pourrissement programmé des sèves et des amours coupables.

On te dit le nombre de pas que tu peux faire en dehors de ta cellule, à quelle heure dormir, quelle maladie mérite des soins... Ici, désarmée, ta verve et ta gouaille au cachot, terrifiée par un coup de bâton toujours à venir, le dos courbé, les yeux cloués au sol, rasant les murs et respirant à peine pour ne rien provoquer.

La prison des Glaïeuls. Quelle ironie ! Elle fut construite au siècle dernier pour désengorger le baigne central de la région. Décharge de pestiférées et avant-dernier cycle d'une mort programmée, elle arbore fièrement ses odeurs immémoriales, sa galerie de pendus et son indémodable enracinement dans le drame urbain. Érigée comme un palais au milieu des décombres, goguenarde et majestueuse dans sa capacité renouvelée à absorber et laminer les vies, ricanante et légère comme une bulle carnivore. J'y ai rencontré des projets de cadavres,

des esquisses de fantômes : ces femmes étaient toutes des créations romanesques tant elles suintaient le drame, rutilantes, et dégoulinantes de malheur et de colère, emprisonnées non pas tant pour le crime commis que pour prémunir le reste de l'humanité contre leurs relents toxiques. Mères infanticides, tueuses d'hommes, voleuses de haut vol, charpardeuses, lanceuses de cocktails Molotov, jeunes filles impures ou malades, prostituées, dégénérées politiques, innocentes. Chacune a soldé ses comptes avec « le dehors » et ne regrette rien, si ce n'est qu'elle aurait voulu en faire plus, détruire davantage, laisser plus de victimes sur le pavé... C'est de cette haine, poème sans fin et élégie noire, que je me nourris désormais, comme d'une beauté inépuisable.

Pamela...

Elle porte les stigmates millénaires des femmes abusées et les arbore comme autant de trophées sanglants. Dans ses moments fauves, elle griffonne sur les murs des projets délirants et des toiles abstraites où l'on reconnaît tout de même quelques mâchoires démantibulées et la promesse d'un visage terrifiant. Pamela fut arrêtée comme dans une campagne de dératisation, arrachée à ses bas-fonds, jetée en comparution immédiate où on la jugea pour usage illicite de son corps à des fins commerciales, puis on la déchargea ici. Son premier jour fut mémorable : entrée en météore, son œil au beurre noir supputant déjà les possibilités d'évasion, ses habits se confondant, par leurs déchirures, avec son corps...

« Appelez-moi la pute ! », nous cria-t-elle sur le chemin du rite de passage. Ah oui ! Je ne vous ai pas encore parlé de cette fête de bienvenue que nous organisent les geôlières. C'est une cérémonie dont les ingrédients dépendent du crime qui vous a envoyée ici : un chef-d'œuvre de créativité et de précision ! Comme une jument rétive qu'il fallait à tout prix dompter, Pamela fut d'abord enfermée dans un trou qui ne pouvait l'accueillir qu'en position recroquevillée. « C'est du yoga revisité », nous expliquait une gardienne dans un ricanement. Au bout de deux semaines, les terminaisons nerveuses et les muscles ressemblaient à une confiture périmée et l'esprit le plus récalcitrant devenait aussi solide qu'une diarrhée de nourrisson. Pamela, comme nous toutes avant elle, devait donc être prête pour sa nouvelle vie de bactérie inoffensive. Mais c'était sans compter le reste, ce léger détail qui a fait de nous, jadis, des humaines remplies d'un vieux maléfice tété aux seins sanguinolents, respiré dans les plaintes inaudibles, absorbé des plaies et hématomes de nos mères et aïeules : cette vieille colère, macérée, pétrie, mijotée, cajolée, nourrie et musclée, puis giclée sans crier gare dans ce qui ressemblait à une épidémie inexplicée.

Cela a commencé un matin de l'automne 2032. La ville découvrait ses murs tapissés de tracts, de dessins, de serviettes menstruelles, de

graffitis, d'empreintes sanglantes et de rapports d'autopsie. On avait d'abord pensé à un groupe féministe clandestin et on ne prit même pas la peine de vérifier les milliers de caméras de surveillance afin d'identifier les coupables. Si on l'avait fait, on aurait vu les images de l'apocalypse : des colonnes entières sortant simultanément à 2h45 du matin et se disséminant quasi-militairement dans les avenues, boulevards et ruelles. On aurait entendu le silence de la nuit entrecoupé de la terrifiante cadence des pas sur le bitume. On aurait très vite compris l'urgence d'étouffer ce premier soubresaut d'une future syncope. Mais on ne fit rien. On repeignit seulement les murs et fit endosser ce vandalisme par une meute de chiennes enragées.

Quelques jours plus tard, des bordels, connus pour employer des mineures, ont volé en éclats et deux maquereaux notoires étaient retrouvés pendus à cette même grue où certaines d'entre nous avaient coutume de pendouiller pour divers crimes de mœurs. Aucun groupe terroriste ni formation politique n'avait revendiqué ces actes. Mais leur rythme s'affolait au fil des semaines, les services de sécurité ne trouvaient rien à mettre sous leurs instruments de torture. Les années passées à s'entraîner contre un éventuel soulèvement « classique » ne servaient à rien face à un ennemi invisible et muet. La loi n° 1630 vit le jour, quand fut enterré tout espoir de débusquer les coupables. Elle consistait à envoyer toute personne de sexe féminin

ayant atteint l'âge de quinze ans dans des prisons spéciales et des camps de redressement. Lorsque les premières bagnardes en sortaient au bout de trois ans, elles ressemblaient à des saintes excisées, des invertébrées souriantes, les yeux noircis par le vide, les gestes ordonnés et le pas insonore.

Pour nous, qui les avions précédées ici et qui, contrairement à elles, étions armées ne serait-ce que par la vanité de nos « crimes », le seuil de l'innommable était franchi. Dehors, les attentats et les actes de vandalisme se raréfiaient. Mieux qu'une répression coûteuse et inefficace, on avait opté pour l'exhumation d'un vieil instinct chez les masses : la délation ! « Dites-nous tout ce que vous voyez, entendez, sentez autour de vous qui pourrait être lié à ce mouvement de hyènes bâtardes. Une fois la paix revenue, ce sera la fin du système d'incarcération et d'internement disciplinaires pour vos filles ». Alors, les gens écrivaient, téléphonaient, photographiaient, filmaient et signalaient la moindre personne suspecte. C'était une vague de fond sinusoïdale qui réveillait les pires réflexes.

Il fallait rebondir. Et l'élan rédempteur ne pouvait venir désormais que de nous, les bêtes blessées, que plus personne ne craignait !

— Sais-tu ce qui est le plus dur, maintenant ?

— Déterrer nos mortes, leur offrir une sépulture et des chansons, des poèmes et des photos

du monde que nous bâtirons, des gâteaux et des glaïeuls, de vrais glaïeuls... Et puis, bâtir ce putain de monde, enfin !

Pamela et moi sommes parmi les rares survivantes... Nous étions cinquante-trois-mille-deux-cent-treize détenues, réparties entre la prison et le camp. Nous avons décidé d'en finir par la seule arme qui nous restait : le corps ! Cette chose immonde et diabolique qu'ils ont voulu piétiner ; cet engin piégé qu'ils ont tout fait pour désamorcer ; cette ruine, pensaient-ils, sur laquelle ils comptaient ériger leur foutu monde de vertu et de silence... Eh bien ! Il leur a explosé en pleine gueule !

Nous étions cinquante-trois-mille-deux-cent-treize. Notre grève de la faim a duré trois cent vingt-cinq jours, deux heures et trente-deux minutes. Lorsque les portes s'ouvrirent et que le premier soleil non filtré par les barbelés nous caressa les cheveux, nous n'étions plus que quelques dizaines...

— Sais-tu à quoi ressemble la vie sans geôlières, ni ateliers de couture, ni prières quotidiennes ?

— Non. Je ne sais plus. Mais regarde ! Regarde !

La foule n'avait rien de semblable à celle que nous avons laissée dehors en entrant ici. Elle était sereine, pleine d'une haine tranquille envers ceux que nous laissions derrière, désormais gardiens et prisonniers de leur propre prison. Cette foule qui, il n'y a pas si longtemps, pratiquait une délation massive pour sauver ses

filles, a fini par poser le stylo infâme et prendre la rue. On ne pouvait pas tirer sur tout le monde. On ne pouvait plus emprisonner et déporter, les places étaient déjà prises ! On ne pouvait plus acheter le silence international à coup de ventes au rabais de la terre et des êtres... Nos premières mortes étaient autant de tours dans les serrures ; nos estomacs vides remplissaient les boulevards ; nos yeux sur le point de s'éteindre allumaient les cocktails Molotov...

Sommes-nous libres, désormais ?

Dans un dernier râle, les haut-parleurs des miradors crachotent : « Par la magnanimité infinie du Président de la République, une grâce présidentielle a été accordée à l'ensemble des détenues de la... »

Un premier jet... Puis un autre... Une pluie de projectiles fait taire cette voix d'un autre monde... Est-ce vraiment la fin ?

— Reposez-vous ! Soignez-vous ! Nous avons besoin que vous soyez en forme, pour la suite...

Non, ce ne sera jamais fini. Et c'est tant mieux !

HAMMA 2034 : LE FABULEUX DESTIN DE BETBOTA

MOHAMED LARBI MERHOUM

Cela fait vingt ans que je ne suis pas retourné sur le belvédère de Pouillon, à Diar El Mahçoul.

La dernière fois que j'y suis venu passer quelques heures à contempler le Hamma, c'était en 2014. Je devais alors écrire un papier d'Urba pour « Alger en Vies », une expo algéro-parisienne que nous avions montée en coproduction avec mon pote de l'époque, N. Michelin, architecte frondeur parisien.

En vingt ans, que d'eau a coulé sous les ponts !

Un formidable « surgissement » populaire, comme aimait à dire, à l'époque, E. Ihsane, a balayé le Président devenu, au bout de vingt ans de pouvoir exclusif, omnipotent, impotent. La centrifugeuse qu'il avait installée pour être le centre de tout, l'a emporté. Des millions d'Algériens étaient sortis, aux premiers beaux jours du printemps 2019, pour s'opposer à sa candidature « inattendue » pour un cinquième mandat. Nous avons redécouvert l'envie de rêver, de dessiner notre destin.

Les élections présidentielles, maintes fois reportées, avaient fini par se tenir en décembre 2019 pour porter à la tête de l'État, le Président, A. T. Fragilement élu, il avait entrepris d'esquisser, dans l'indifférence générale des marcheurs du Vendredi, les contours de sa nouvelle république. Laborieusement, sans moyens ni manne financière à mobiliser. Le litre d'eau minérale de Lalla Khadija était devenu, vers la fin de l'année 2019, plus rentable qu'un litre de pétrole. L'économie était exsangue.

Le printemps qui suivit le Hirak ne fut pas fleuri. Une pandémie foudroyante plomba le monde. Le confinement strict imposé par la Covid-19 avait conduit les Algériens à une introspection forcée qui allait les pousser à interroger leur histoire ancienne et contemporaine, à revivre l'année de toutes les passions qui venait de s'écouler et à la repenser avec un peu plus de raison que d'émotion. L'envie d'agir avait remplacé peu à peu l'excitation euphorique de battre les pavés de la ville-XIX^e. Sous l'impulsion des jeunes de tous bords, des ponts s'étaient créés au-dessus des fissures idéologiques de leurs aînés pour transformer l'énergie formidable du mouvement en une action éclair, pour conquérir le pouvoir. La ligne Maginot ne pouvait dès lors que céder.

Je regarde la plaine, le cœur palpitant.

Les grues de moyenne taille de l'ex-Entreprise nationale des matériels de travaux publics (ENMTP), sauvée par l'intelligence

combinée d'un industriel privé, tout droit sorti de la défunte fabrique de freins automobiles de Oued Smar, tournaient de nouveau dans le ciel d'Alger. Telles des tournesols, elles égayaient bruyamment la grisaille de ce quartier emblématique, tellement rompu à tous les soulèvements, tous les espoirs et toutes les déceptions.

Le Hirak avait réussi, lors des dernières élections législatives, à créer le compromis historique : la coalition des indépendants apparentés au Hirak était parvenue à rafler cent quatre-vingt-huit sièges à l'APN ! S'était installée alors, au sein même du Palais Zighout, une sorte de Constituante en *live*. Une vraie décantation politique prenait forme.

La pandémie avait remis au goût du jour le rôle des États. La richesse par le travail avait retrouvé ses lettres de noblesse et la Constitution, *relif-tée* par la commission Laraba, avait tenu toutes ses promesses. La redistribution des pouvoirs entre le Président et le Parlement s'était faite en douceur. Le Président, n'ayant jamais eu à composer avec une alliance présidentielle, avait su jouer des équilibres fragiles entre tous les acteurs pour canaliser les énergies naissantes vers une participation agissante dans les affaires de la Cité. Il avait simplifié drastiquement les conditions d'éligibilité pour les indépendants. Il avait même réussi le tour de force de prononcer la dissolution de tous les partis politiques, les obligeant à se mettre en conformité avec les nouvelles règles régissant la vie publique.

Sans vraiment être bon pour le musée, le FLN était à la rue. Il avait même dû conclure une « Paix des Braves » avec le RND et fonder une nouvelle formation entre un Rassemblement national ou un Front national !

Une grande partie de la jeunesse du Hirak, connectée, libérale et pieuse (plus par culture que par militantisme), avait rejoint les figures emblématiques du Hirak, réduisant à leur juste mesure aussi bien les partis islamistes en *kamis* ou costume demi-manches, que le FFS jugé trop vieux pour être viable, désormais « viagable ».

Le Docteur au divan, un peu trop sélectif, avait encore été terrassé. À force d'être « en avance sur son temps », disait-il, idolâtré par tous les Johnny Halliday de mon âge, il avait été, encore une fois, en retard d'une génération, celle, très jeune, du Hirak, laquelle avait accepté de dompter sa schizophrénie et d'en faire autant de nuances et de couleurs de pensée. Une génération qui avait bien compris que l'Europe, en perte de foi en l'avenir, ne pouvait que les encombrer de considérations que leur sous-développement leur avait curieusement épargnées.

Je compte. Au moins trente chantiers avaient démarré. Le ministère de la Ville, devenu un ministère de souveraineté, était échu à un brillant architecte qui avait fondé il y a vingt ans l'une des rares revues d'architecture et d'urbanisme algériennes. Le Président de la République,

s'étant retrouvé dans une forme de cohabitation avec le Premier ministre, s'était désisté du ministère de l'Habitat, qu'il avait gardé jalousement sous sa coupe depuis son élection. En cela, il avait cessé d'être un « cumulard » pour devenir un Président à part entière. Je lui avais même trouvé un côté V^e République ! Le collègue de l'architecte, Abdelkrim B., un des fondateurs de *Nabni*, que la Covid-19 avait reconverti à un étatsisme nécessaire et mesuré, avait été élu député, puis nommé ministre des Finances. Brillant modérateur depuis les Samedis du Parc de Gallant, il avait amorcé une vision plus rationnelle de la solidarité nationale, plus pragmatique, de l'acte de bâtir, et plus responsable, de l'impératif du « vivre-ensemble ».

Quand le bâtiment va, tout va.

C'en était fini du fichier national, lequel, calculant les salaires, voire les ambitions, de la classe moyenne à deux chiffres après la virgule, l'avait rendue incapable de mobilité et d'imagination. Le populaire ministre des Finances avait même réussi à faire passer *in extremis*, à trois voix d'écart, la motion visant à rendre obligatoires le chèque et les moyens monétiques pour tout règlement supérieur à deux cent mille dinars ! Une fronde sans pareille des dernières sangsues de la place financière, du Hamiz et de Dubaï à El Eulma, essaya en vain de bloquer le processus. Terminés, les milliards de dinars qui alimentaient l'économie informelle, rendant l'idée même de faire des études universitaires obsolète

depuis des décennies ! Finis, les paiements, en forme de dessous-de-table, d'avances incongrues à des promoteurs avides de gains faciles, gains induits par des politiques publiques asphyxiées par la gestion de la pénurie, au lieu de respirer à pleins poumons une opulence possible. C'en était bel et bien fini du deal malsain : logement contre citoyenneté ! Terminé, le règne du « sans-facture », du « sans-déclaration-sociale », des honoraires dissimulés ! La Caisse nationale de sécurité sociale avait retrouvé de la vigueur et le système de santé, de la rigueur et des couleurs. L'acte médical avait cessé d'être gratuit : il avait désormais un coût tout en garantissant au citoyen défavorisé une réelle prise en charge sanitaire.

La pandémie de Covid-19 et l'année de Hirak avaient suspendu le temps et les certitudes. La consommation intérieure des ménages avait fini par rendre la rente pétrolière inopérante. Le regard sur la société et sur le territoire avaient changé. On commençait à se faire à l'idée que l'une et l'autre étaient intimement liés. La soif d'une vie digne, qui avait ébranlé les fondements du système, ne pouvait être dissociée d'une soif de ville, lieu par excellence de résolution pacifique des enjeux sociétaux.

Dans le sillage des illusions emportées par les dix dernières années, s'est trouvé réduit à néant, ou presque, l'ambitieux projet du siècle, Alger 2029. On avait fini par comprendre que

des images, aussi belles qu'elles aient pu être, ne pouvaient pas à elles seules faire la ville, et que le PDAU¹, validé en urgence (encore une !) en 2016, était devenu un frein au désir d'émancipation qui avait embrasé la société. Le monde autour de nous s'était rétracté. Les citoyens, partout dans le monde, avaient arrêté de manger des cerises en hiver. Ils pesaient dès lors sur les politiques publiques pour réhabiliter l'humain comme valeur essentielle. Sans être dans la décroissance, on était déjà dans la croissance utile et suffisante. Nous qui militions pour rêver algérien, réfléchir algérien et donc agir algérien, étions enfin écoutés. Notre offre d'intelligence « en dinars » était enfin prise au sérieux, par défaut ! Nous allions enfin « iciser », comme le répétait souvent mon ami, professeur d'architecture à l'université d'Oran.

Nous avons réussi à faire du quartier du Hamma le champ d'expérimentation d'un urbanisme alternatif balbutiant. Ni outrageusement présent ni délictueusement absent. L'État retrouvait son rôle régulateur. Tout comme la politique, l'urbanisme devait être l'art du possible.

Le quartier du Hamma, en état de léthargie depuis quarante ans, symbolisait à lui seul l'impasse structurelle de notre gouvernance. L'injection forcée d'un libéralisme débridé en 1986, avait plongé le pays dans une addiction au fric facile, souvent sale, dont il fallait

1. Plan directeur d'aménagement et d'urbanisme.

se désintoxiquer. Le système D, comme *debber rassek*, avait montré ses limites. Toutes les recettes d'un autoritarisme par la peur, puis par l'argent, avaient échoué. La confiance en l'autre devait remplacer la méfiance de l'autre. L'espoir en des lendemains constructifs, même faits de larmes et de sueur, devait supplanter la douleur (bien pire) de la défaite annoncée.

Nous avons alors posé un regard aussi tendre qu'incisif sur ce quartier. Que faire de ce parcelaire industriel ? Quelles centralités y promouvoir ? Quelles populations y installer ? Quels moyens y mettre ? Quel urbanisme y soutenir ? Celui des grands aménageurs mondiaux, des tableaux Excel à mille lignes et mille colonnes ? Celui des banquiers ou celui, plus intuitif, plus itératif, des infatigables arpenteurs que nous étions décidés à défendre ?

Par ailleurs, l'inversion du calendrier pour cause de Covid-19 avait redonné envie aux Algérois, servis par les dernières élections communales, de s'impliquer dans le devenir de leur quartier. La commission Laraba avait bien amorcé une démocratisation de l'État en réhabilitant les pouvoirs locaux, anéantis depuis l'expérience avortée des années quatre-vingt-dix. La simplification des modalités liées à la vie associative avait ouvert la voie à de multiples organisations de tous ordres. La fronde féconde qui agitait le Palais Zighout avait débordé de son lit et donné des ailes aux Belouizdadis.

Aux élections communales, une liste d'indépendants regroupés autour d'une grande dame connue de tous, ancienne directrice d'école des années quatre-vingt et élève de Madame Z'hor Ounissi, ancienne ministre sous Chadli et ex-élève des Oulémas, avait raflé la mise. Elle était conseillée par le Belouizdadi et, néanmoins, discret ministre des Finances Abdelkrim B., soutenue par mon ami de jeunesse, Farid D., architecte de formation et leader national de la menuiserie Aluminium. Farid avait commencé derrière le comptoir de la boulangerie paternelle « Délices d'Orient », non loin du salon de coiffure de *'ammi* Abdelkader, « Le pourquoi-pas ». Il avait participé, presque à perte, à la construction de mes premiers bâtiments subversifs algérois. Dans la foulée des privatisations de l'ex-ministre de la ProStat (prospection et statistique), il avait racheté la plus grande entreprise publique en la matière et en avait fait, au bout de quinze ans, un leader maghrébin. Ils avaient réussi à unir les Belouizdadis autour d'une liste colorée politiquement et rassemblée autour d'un mot d'ordre simple : « Belouizdad, terre de toutes les mémoires, terre de tous les espoirs ».

Madame la Maire, fraîchement élue, avait commencé par geler le permis de construire d'un méga-hôtel, d'un centre commercial et de résidences de très haut standing, prévus sur le site de la Société nationale des tabacs et allumettes (SNTA), qu'avait déposé le consortium Emiral-SNTA. Étant le premier pourvoyeur en

taxes après Sonatrach, le PDG avait bien tenté de faire jouer ses réseaux classiques pour exercer une pression sur la Maire, afin de débloquent la situation contre un lot de logements sociaux au fin fond de la Mitidja. En vain. Madame la Maire, forte de ses 65% de voix belcourtoises, était restée ferme sur ses positions.

Elle avait même réuni autour d'elle les derniers vieux baroudeurs du cinéma algérien, conduits par Bachir D., auteur du film jadis controversé « Ben M'hidi », pour proposer au propriétaire public des lieux de monter un haut lieu de la citoyenneté. Une Cité du Cinéma avait vu le jour, regroupant des espaces de tournage, des manufactures de fabrication de décors, des métiers de la couture, une résidence d'art et de cinéma, et même une université libre pour l'apprentissage et la mise à niveau destinés aux métiers de l'art, de la photographie et du cinéma. Nous avons pesé de toute notre sympathie et de tout notre engagement pour y intégrer les métiers de la ville. Elle s'était souvenue, avec un brin d'émotion, des quelques jours de pur bonheur qu'avait fabriqués le collectif *El Medreb* qui avait réuni, en 2016, quelques performances artistiques et soirées thématiques, organisées dans un vieux hangar désaffecté, destiné à la démolition. Se trouvaient là quelques architectes menés par Wardiya H., quelques jeunes artistes, et les citoyens du quartier dont les plus défavorisés avaient même réussi à se faire quelques sous contre de menus travaux, et « une assistance radar » plus que nécessaire dès

qu'on quitte la rue Hassiba Ben Bouali ou l'avenue Mohamed Belouizdad.

Le ton était donné. Madame la Maire avait gagné la bataille de la confiance. La première université libre des arts, de la photographie, du cinéma et des métiers de la ville était née. On y avait monté, avec l'aide bénévole de toutes les compétences algériennes d'ici et d'ailleurs, de véritables *workshops* autour des questions de la ville et de l'aménagement du territoire. De bruyantes discussions avaient secoué les murs de ces vieux bâtiments taiseux. On se reparlait sans invective.

Nous avons réussi à imposer l'idée que le parcellaire industriel du quartier était de l'ordre du patrimoine. Avec l'aide des propriétaires privés organisés en associations, nous avons défini des règles simples d'occupation des sols, et redessiné chirurgicalement les parcelles. Nous avons ouvert des voies piétonnes pour rendre les parcelles, beaucoup trop profondes, techniquement viables. Sur les voies existantes, nous avons charté et maintenu des gabarits honnêtes qui ne dépassaient pas les dix-neuf mètres. Sur les passages piétonniers créés, nous avons imaginé des petites maisons de ville destinées aux plus âgés du quartier. Nous avons confié ces tâches, à la suite d'une rude consultation, à de jeunes et prometteurs architectes qui signaient là leur première œuvre à Alger, parrainés par des confrères et consœurs plus aguerris. Toufik, Amina, Zaki, Abdou, Lamia, Akram et quelques autres, en

posant leur premier bâtiment, s'ancraient dans l'histoire de leur pays. Ils devenaient les acteurs à part entière de son destin. Ils profitaient de la présence de leurs voisins, monteurs de décors, pour leur fabriquer des maquettes à exposer auprès des habitants du quartier organisés en un conseil consultatif citoyen mené par la frémissante Betbota.

Il était important que le marché de *La'qiba*, le vulcanisateur, le petit cordonnier, le mécano, la petite échoppe de *garantita*, de pizza carrée ou de *khfaf-kalbalouz*, survivent au torrent des vitrines *glamour* des grandes marques internationales qui frappaient aux portes du projet de la nouvelle centralité en train de se dessiner : Zara devait côtoyer Zoro, le petit vendeur de jouets chinois. Dans la foulée, Madame la Maire avait décidé de réhabiliter les vieux cinémas du quartier. Le Mondial, Le Caméra, Le Musset et Le Roxy avaient naturellement trouvé un repreneur intéressé par la dynamique culturelle du Site SNTA.

Le quartier Cervantès, les belles demeures aux grottes fabuleuses de la rue Darwin, et même l'immeuble qui vit grandir Camus, étaient dorénavant protégés par le droit de préemption de la municipalité.

Le rêve se propageant, il devenait un tsunami d'espoir.

Betbota, Louisa de son vrai prénom, était l'architecte de la commune. Née de père inconnu,

elle avait passé son enfance dans un squat, derrière l'hôtel Sofitel. Elle y avait vécu avec ses deux frères et sa maman à moitié dépressive, vouée à tous les prédateurs sexuels du coin. Elle avait neuf ans quand je l'avais rencontrée, en août 2019, à l'occasion du chantier participatif qu'avaient initié Magda, Anys et Nesma, du collectif Ateliers d'Alger, ADA.

Avec son regard bleu-Alger et ses cheveux ébouriffés blond-soleil, elle était devenue la mascotte du chantier. Sa silhouette rondelette lui avait valu le tendre sobriquet de Betbota. Elle s'était prise d'affection pour Anys, architecte extraterrestre venu du fin fond du XVIII^e arrondissement de Paris, mû par son ADN et son désir de faire aménager, avec la participation des habitants du quartier, un jardin de proximité dans les décombres de cette partie du Hamma dévastée, puis oubliée depuis les grandes démolitions autoritaires des années quatre-vingt.

Ayant fini par trouver un havre de paix dans une vieille famille de Belcourt et retrouvé le chemin de l'école, Betbota, jeune fille, avait eu une vie à peu près apaisée. Avide par nécessité, elle avait accumulé les lectures et les diplômes. Elle menait tambour battant sa vie d'architecte de la commune et d'animatrice infatigable de la vie associative du quartier. Ses pieds, qu'avaient tant blessés les parcours caillouteux de son quartier d'enfance, arpentaient dorénavant les rues avec un aplomb radioactif.

Depuis quelques mois, se posait à la communauté nationale un problème nouveau. Les gamins issus des premiers mariages mixtes sino-algériens étaient en âge d'être scolarisés. L'« invasion » chinoise des années qui avaient vu les premiers projets AADL n'avait pas fait que féconder le bon sol algérois. En même temps, était revenu sur la scène publique le débat sur les langues d'enseignement. Les fissures idéologiques longtemps colmatées s'étaient rouvertes. Les petits-fils de Mostefa Chérif et de Cheikh Nour, députés hirakiens, soutenus par les ondes toniques et sans concession de E. Ihsane, descendu de son maquis de Zemmouri, avaient conjugué leurs histoires personnelles pour porter un amendement salutaire : il était dorénavant toléré de créer des établissements d'enseignement libre. Ils s'étaient inspirés de la formidable aventure culturelle des Oulémas des années trente. La primauté de langue maternelle avait déplacé le curseur des évidentes constantes nationales. On retrouvait une forme de laïcité spécifiquement algérienne des années soixante-dix.

On vit alors naître des écoles aussi diverses que pouvait l'être la société algérienne colorée, colérique et multiculturelle. L'arabe, le tamazight, le français, l'anglais, le mandarin, et même le turc, étaient dorénavant enseignés dans un ordre de préséance que seuls les parents d'élèves et les équipes pédagogiques définissaient. À charge pour eux de faire passer à leurs bambins les examens nationaux recentrés sur l'essentiel.

L'identité nationale froidement biométrique souriait de nouveau. L'État n'était plus le distributeur exclusif du bonheur.

Nous n'étions plus des objets de droit. Nous aspirions à être enfin des sujets de droit.

Pendant ce temps, les architectes affairés à dessiner avec bonheur du logement « solidaire » et de belles écoles aussi bien publiques que privées, avaient retrouvé une utilité sociale. Le copier-coller suicidaire qui leur avait enlevé toute légitimité n'était plus de mise. On permettait aux jeunes couples de cadres, par des dispositifs simples d'aide à la personne et une fiscalité intelligente, d'envisager d'habiter la ville, de forger avec les *soucheux* du quartier une nouvelle identité partagée par tous.

En farfouillant dans les archives, nous nous étions aperçus que les plans du métro, dans une spécificité tout algérienne, ne correspondaient pas partout à la distribution viaire en surface ! Les servitudes qui en résultaient fabriquaient du coup de véritables saignées dans le tissu urbain. Des rues diagonales à la catalane prenaient forme et dynamisaient le tracé orthogonal préexistant. Il avait fallu les nommer. Nous nous étions préparés à cette phase délicate où les noms et les lieux pouvaient s'allier pour le meilleur comme pour le pire. Betbota, la perle de Belouizdad, organisa, sous couvert de Madame la Maire, une plateforme numérique où jeunes et moins jeunes du quartier proposaient un

nom et un argumentaire. Les résultats furent surprenants. L'histoire glorieuse commune à tous, sans être pour autant débouloignée, n'était plus la seule référence indépassable... Yamaha, Hocine Dehimi de son vrai nom, El Hachemi Guerouabi, Hacène Lalmas ou Hassane Louahid dit Achour, arrivaient très loin devant. Le Père Scotto, Fernand Iveton ou encore Félix Collozi, redevenaient des enfants à part entière de l'Algérie après avoir été rangés dans le tiroir des « amis », depuis l'indépendance. Hamoud Boualem, Abassi Madani, et même Camus, firent leur entrée dans le *Top Ten* des noms de personnalités que les Belouizdadis voulaient inscrire sur les pavés de leur nouvelle République.

Belouizdad, terre de toutes les mémoires, terre de tous les espoirs.

Demain est un grand jour.

Louisa, la perle de Belouizdad, fan de football, va voir son rêve de gamine se réaliser. Le mythique stade du 20 août abritera un tournoi de football scolaire féminin. Le collège laïc Kateb Yacine disputera probablement la finale face au collège musulman Benbadis. Les feux d'artifice qui accompagnent bruyamment l'événement depuis une semaine n'ont pas fini de resplendir dans le ciel belouizdadi.

J'en ai rêvé, Betbota l'a fait.

LA BALADE DU CENTENAIRE

SAMIR TOUMI

Tous les matins, je traverse la place du 22 février, premier rituel de ma marche matinale. Et dans ma tête, j'entends résonner la même clameur, surgie du passé : celle des escaliers de la Grande Poste, bruissant de cris, de chants et de slogans, déclamés pour la première fois, ici-même, sur cette place, le 22 février 2019, ce jour où tout a commencé. Je venais d'avoir vingt ans, mais pour moi, ce fut une seconde naissance. Je devins un citoyen ! Et pour mes parents, enfants désabusés d'octobre 1988, ce fut une renaissance !

Nous avons été des millions à battre le pavé, en foules compactes et déterminées, dans toutes les villes d'Algérie, d'abord incroyables, puis ébahis, heureux, et résolus à en finir avec un système indigne, médiocre et corrompu, qui étranglait notre pays et nous privait d'avenir. Hommes, femmes, enfants, riches, pauvres, tous différents, chantions et clamions ensemble les

mêmes slogans, dans une incroyable harmonie, avec le fol espoir, qu'enfin, les choses changent.

La lutte fut longue et ardue, et les sacrifices nombreux. Activistes, simples citoyens ou journalistes, combien de personnes furent emprisonnées, combien de provocations visant à nous diviser furent tentées, par une gouvernance sournoise et manipulatrice. Mais rien, ni personne, ne nous fit basculer, ni dans la division, ni dans la violence. Notre arme ultime, le pacifisme, finit par triompher et un véritable régime démocratique fut enfin instauré. Une Algérie diverse, engagée et responsable, a fini par émerger, puis évoluer et s'épanouir, pour devenir l'Algérie d'aujourd'hui, celle où je vis un heureux crépuscule, et où mes jeunes compatriotes envisagent, avec sérénité, leur avenir.

Lorsque je les entends s'indigner du système actuel, le trouvant liberticide, ou insuffisamment social, ou s'offusquer du fait qu'un ministre ayant osé faire monter ses enfants dans un véhicule de fonction, n'ait toujours pas été démis, je me surprends à sourire. Leurs révoltes d'aujourd'hui me rendent fier et heureux, tant elles me confirment que les sacrifices de leurs aînés n'ont pas été vains.

La place du 22 février n'a pas beaucoup changé, après toutes ces années. Elle reste toujours aussi animée et vivante, avec son antique kiosque « Les fleurs d'Alger », ses portraitistes et ses terrasses de café. Seuls les embouteillages

envahissants de l'époque, avec leur cortège de voitures sales, bruyantes et polluantes, ont disparu. Je me revois tenter de me frayer un passage, tant bien que mal, avec mon vélo, et risquer ma vie à chaque minute, en slalomant difficilement entre les véhicules. Je longeais l'avenue Pasteur, pour emprunter le Tunnel des Facultés, et suffoquais en remontant le boulevard Mohamed V (rebaptisé Mohamed Tadjadit), derrière un bus bleu poussif de l'ETUSA, qui me crachait sa poisseuse fumée noire à la figure. Aujourd'hui, plus rien de cela, il n'y a que des *solarocyclottes*, des *électroplanches*, des *capsules autonomes* et des *sunshineboards*, qui fonctionnent tous à l'énergie solaire. L'air est désormais si pur à Alger, que notre ville est devenue une référence écologique mondiale. Il y a une vingtaine d'années, la célèbre *waliya* d'Alger, Selma H., a lancé le projet *Green Algiers*, sous les sarcasmes, l'incrédulité, voire les quolibets de l'ensemble de la classe politique locale, des islamo-takfiro-libéraux aux néogauchistes du Parti transhumaniste algérien, et sans même le soutien du tout-puissant Parti écologiste algérien, le PEA. Il est vrai que la Présidente de la République de l'époque avait fortement soutenu la *waliya*, tout comme les Algérois, entièrement acquis à sa démarche. Selma H. avait su impliquer les comités de quartiers, et consultait la population régulièrement par voie référendaire, pour tous les projets relatifs à l'écologie. Une fois sa mission terminée, Selma H. a quitté la fonction publique

pour se retirer au fin fond du désert algérien, où paraît-il, elle réside encore.

L'autre rituel de ma balade, consiste à m'asseoir sur un banc à suspenseur, Place Maurice Audin, face au « Lampadaire Khaled Drareni », vestige de mobilier urbain du début du XXI^e siècle, simple poteau en fonte orné de lampes et de trois horloges imitant pompeusement les réverbères parisiens de l'époque Art Nouveau. Ce vieux lampadaire se dresse de manière incongrue au milieu de l'esplanade ultra moderne en verre translucide. Tout autour de celle-ci, des bancs à suspenseurs se balancent au gré du vent : c'est l'un des lieux les plus emblématiques de la capitale.

Khaled Drareni, célèbre journaliste, fut emprisonné en Algérie lors de la vague d'arrestations menée par l'ancien régime pour tenter de casser le Hirak du 22 février 2019. Khaled avait pour usage de filmer les manifestations, muni d'un antique smartphone fixé au bout d'une perche, en se tenant précisément devant ce lampadaire. Il diffusait les vidéos du soulèvement pacifique à travers ce que nous appelions à l'époque « les réseaux sociaux ». Son arrestation, totalement arbitraire, survint en pleine crise sanitaire, lors de la toute première grande pandémie virale, en 2020, et suscita l'indignation dans le monde entier, contraignant le régime à le libérer sans conditions, quelques mois plus tard. Khaled refusa ensuite tous les honneurs

et toutes les opportunités ministérielles pour conserver son indépendance et se consacrer, jusqu'à un âge avancé, au journalisme. Le lampadaire fut baptisé de son nom à l'initiative des citoyens, quelle consécration ! Et aujourd'hui, les adolescents d'Alger ont pris l'habitude de se retrouver autour du lampadaire, sans savoir qui est ce fameux Drareni.

Après cette petite pause sur mon banc à suspenseur où j'observe le ballet des passants affairés, je reprends ma balade et longe la rue Didouche Mourad. Cette artère de la ville n'a pas vraiment changé, avec ses immeubles à l'architecture coloniale, et reste une rue commerçante, ce haut lieu du shopping, que j'ai toujours connu. La différence majeure est la végétalisation totale des façades, des terrasses, et de la rue. On distingue bien les ficus de mon époque, qui ont retrouvé leur forme originelle depuis que leur élagage a été interdit, mais ils coexistent désormais avec des jasmins, des oliviers, des figuiers, des orangers, des citronniers et autres néfliers, offrant leur ombre et leurs fruits aux badauds, et exhalant généreusement leurs effluves. Les terrasses d'immeubles, jadis en déshérence et parfois squattées, ont laissé place, comme partout ailleurs dans la ville, à des jardins suspendus – jardins potagers ou d'agrément, et où parfois l'on rencontre des ruches. Sous l'impulsion de la *waliya* Selma H., les Algérois ont ainsi renoué avec leur passion

pour les jardins, les fontaines, les oiseaux et les animaux de compagnie.

Ainsi, le chardonneret, l'un des emblèmes d'Alger autrefois menacé d'extinction, vit désormais en liberté. L'idée de les braconner et de les mettre en cage ne vient même plus à l'esprit de mes jeunes concitoyens, qui découvrent, incrédules, dans leurs livres d'*écobistoire*, ces pratiques désormais barbares, mais pas si lointaines. De même, les chats et les chiens, autrefois domestiqués, vivent désormais en meute, à l'état semi-sauvage, et cohabitent, non sans difficultés d'ailleurs, avec leurs anciens maîtres, les humains, qui n'ont d'autre choix, aujourd'hui, que de partager l'espace public avec eux

Je remonte la rue jusqu'à la cathédrale du Sacré-Cœur, m'obligeant à n'utiliser ni capsule, ni *sunshineboards*, pour me servir uniquement de mes jambes, tel que me l'a recommandé mon médecin traitant de l'Hôpital Mustapha. Je dois d'ailleurs m'y rendre – à pied ! – demain, pour une visite de contrôle à dix heures précises. Dieu merci, l'Algérie a su maintenir une médecine totalement gratuite, et ses nombreux détracteurs, comme ceux de mon époque, continuent à pointer du doigt la mauvaise prise en charge des patients et le retard technologique accusé dans les hôpitaux algériens. Personnellement, je demeure convaincu qu'il s'agit là du meilleur système de santé à envisager : un accès aux soins pour tous, même si les plus riches, comme

partout ailleurs, recourent à la médecine privée, plus performante. Par principe, je reste fidèle au service public, au grand dam de ma famille qui a largement les moyens de me prendre en charge. Mon jeune médecin, le Dr. Bouraoui, que j'apprécie particulièrement, est le descendant d'une gynécologue connue, militante de la première heure, que j'ai eu la chance de côtoyer lors des marches du Hirak. Amira, de son prénom, s'était distinguée par ses prises de position contre les quatrième et cinquième mandats du dictateur Bouteflika, et devint l'une des figures de proue du mouvement de protestation de 2019. Militante acharnée et convaincue, elle est aujourd'hui citée en exemple par nombre de jeunes militantes féministes. Au-delà de sa sympathique ascendance, j'apprécie beaucoup le Dr. Bouraoui pour sa compétence et sa sollicitude à mon égard.

Avant d'arriver à la cathédrale, je longe l'immeuble de la Paramount, communément appelé *Le 90*, en référence à son ancien numéro de rue, avec sa galerie marchande et sa façade fonctionnaliste, typique de l'architecture des années cinquante. L'édifice est aujourd'hui enchâssé dans un immense cube de verre, permettant de convertir l'énergie solaire et d'alimenter l'ensemble du quartier. J'aime observer les gros lézards immobiles, agrippés en ventouse le long des parois de verre, se réchauffant au soleil, indifférents à la turbulente colonie de macaques

de Barbarie qui a, depuis quelques années, élu domicile sur les toits des immeubles environnants. Indisciplinés et extrêmement agiles, ces primates s'adonnent à leur occupation favorite : chaparder aux passants glaces, sandwiches et autres friandises, pour agrémenter leur alimentation, composée essentiellement de fruits et de légumes très frais, disponibles à foison dans les potagers en terrasse. Ils se sont admirablement adaptés à la vie urbaine et font le bonheur des petits enfants, avec lesquels ils ont appris à jouer, sans jamais les agresser. Je mesure ainsi quotidiennement le chemin parcouru par l'humanité en matière d'appréhension de la faune et de la flore, moi qui viens d'une époque où tout concourait à la destruction de la biosphère.

Je suis également fier que la FAU, la Fédération africaine unie, dont l'Algérie fait désormais partie, ait montré la voie écologique aux trois autres Fédérations de la planète : la Belle Europe, les États-Unis du Nord et du Sud, et la Grande Asie-Océanie. La FAU a été le premier groupe de pays à ratifier le moratoire sur l'exploitation de la faune et de la flore, après avoir été frappé de nombreuses pandémies et catastrophes climatiques, et subi des guerres et des déplacements massifs de population. Cet accord a permis de mettre fin, peu à peu, au modèle productiviste destructeur des deux derniers siècles. Le mouvement pacifique du Hirak en Algérie, a fait émerger, partout dans le monde, de nombreux mouvements de protestation politiques protéiformes

sans leaders, ainsi qu'une conscience écologique globale. Le modèle de gouvernance pyramidal, et la logique économique basée sur la financiarisation et l'exploitation effrénée des ressources naturelles, ont ainsi été, radicalement, remis en cause. Et si le capitalisme sévit encore aujourd'hui et génère toujours des inégalités, force est de reconnaître que les progrès sont immenses : revenu universel, travail et logement pour tous, assurance maladie, et limitation des plus hauts salaires, semblent désormais acquis, même si certaines forces rétrogrades tentent de les remettre en cause. Il en va de même pour le fédéralisme, qui a permis de regrouper l'ensemble des pays africains, n'en déplaise à certains mouvements nationalistes, heureusement minoritaires, qui profitent de la moindre tension sociale ou communautaire, pour dénigrer notre modèle de gouvernance horizontale.

Le chemin du fédéralisme a été long, complexe et semé d'embûches. Avec, d'abord, l'édification du Maghreb uni, enfin concrétisée grâce à la victoire des HIRAK algérien et marocain, et à l'avènement de la paix en Libye. L'alliance Nord-Sud a ensuite été instaurée avec les pays de l'Afrique de l'Ouest, et enfin, dernière étape, il y a eu la fusion avec l'*ESAU* (East South African Union), représentant l'Est du continent. Tous les jours, lors de ma balade quotidienne, je ne peux m'empêcher de ressentir émotion et fierté, en croisant la diversité de la rue algéroise : elle

est enfin africaine. Je me souviens, non sans douleur, des migrants subsahariens à mon époque, exploités, méprisés et violentés, noyés, comme nombre de mes compatriotes, dans la mer Méditerranée, ou décimés dans le Sahara. Je me rappelle ma honte lorsque je croisais ces enfants du Mali, pieds nus, mendiant au bord de la route, non loin de leurs parents accroupis à même le sol, une timbale de plastique à leurs pieds. Quel chemin parcouru ! Le racisme a-t-il pour autant complètement disparu ? Non, hélas, mais aujourd'hui, il y a tous les moyens de le prévenir et de le combattre, et toute discrimination portant sur la race, le sexe, ou les croyances est passible de prison.

Perdu dans mes pensées, je me retrouve très vite devant la Basilique du Sacré-Cœur, restée intacte et qui a conservé sa fonction de lieu de culte. En lieu et place de la pompe à essence malodorante qui la jouxtait, s'étale une belle esplanade plantée d'oliviers, avec ses confortables bancs à suspenseur, son petit bassin, et ses concerts de musique holographiques, où l'on peut revoir et écouter les grands noms de la musique *cha'bi* interpréter les plus belles chansons du répertoire. Comme par le passé, les voix d'Ezzahi, El Anka, El Badji ou El Harrachi continuent à résonner dans les rues d'Alger, au détour d'un square, d'un jardin ou d'une terrasse, en bande son éternelle de la ville. Cette petite halte bien méritée au niveau de la

Basilique marque le moment où je commence à me fatiguer et à sentir les limites de mes jambes déjà centenaires, eh oui...

Je monte alors dans une capsule pour rejoindre le haut de L'Aérohabitat, et m'accorde quelques minutes pour contempler la ville. Autrefois immeuble d'habitation, l'édifice est aujourd'hui totalement dédié aux artistes. Les petits duplex, inspirés de l'architecture de Le Corbusier, sont devenus des ateliers d'artistes mis à la disposition de plasticiens du monde entier. Encore un projet de la *waliya* Selma H., qui a fait racheter l'ensemble des appartements privés pour les mettre à la disposition de la communauté artistique. Chaque étage porte désormais le nom d'une grande figure du Hirak, de Karim Tabbou à Walid Kechida, en passant par Sofiane Hamitouche, Hakim Addad, et tant d'autres encore, tandis que l'ancienne coursive marchande a été transformée en une immense galerie d'art. J'aime beaucoup y déambuler, avant de me perdre dans les étages, à visiter les ateliers d'artistes, tous ouverts au public, et baptisés de noms de plasticiens algériens, de toutes générations, faisant de ce lieu que j'aime tant le parfait point de rencontre des engagements culturels et politiques. Les terrasses-jardins des trois blocs, accessibles directement par capsules ou ascenseurs vitrés, permettent d'admirer l'un des plus beaux panoramas de la ville. Ces derniers jours, il y a beaucoup de visiteurs venus observer la parade saisonnière des cachalots et

des rorquals dans la baie, toujours accompagnés de la danse endiablée des dauphins d'Alger. Devant ce spectacle époustouflant, je ne peux m'empêcher de sourire en pensant à ces vidéos virales sur les réseaux sociaux de l'époque, montrant l'apparition inattendue d'une baleine non loin de la côte algérienne ou de quelques dauphins nageant autour d'une barque. La pollution de l'écosystème marin était telle que ces scènes relevaient de l'extraordinaire. Ce matin, ce sont des centaines de cétacés et des milliers de dauphins qui dansent devant moi !

Il se fait tard, je suis fatigué, il est temps pour moi de remonter dans ma capsule pour rejoindre le square Port-Saïd, où je réside depuis tant d'années. Avant de rentrer chez moi, je décide, une fois n'est pas coutume, de survoler ma terre, ma ville, celle qui m'a vu naître et que j'aime tant. J'ai l'impression de contempler des millénaires de souffrances, de combats et de douleurs, mais aussi d'espoirs et de victoires, si profondément inscrits dans le relief de la ville. Avant d'atterrir, je surplombe la blanche Casbah, qui faillit disparaître totalement, et qui s'étale aujourd'hui, fièrement, le long de la colline où elle fut édifiée, offrant ses terrasses au soleil. Je vois de jeunes enfants courir et jouer dans ses ruelles, ces enfants de l'Algérie d'aujourd'hui et de demain, ces enfants, qui enfin, récoltent le fruit de nos combats.

TÉMOIGNAGES
ET RÉCITS

QUAND LA MACHINE REMPLACERA
LE JOURNALISTE,
QUI ÉCRIT DÉJÀ SUR UNE MACHINE

CHAWKI AMARI

*Où sont-ils, qu'étaient-ils, où étaient-ils et où vont-ils,
qui « suivent »-ils et que sont-ils devenus ?
Il s'agit des médias, au sujet desquels seuls les médias
ont encore quelque chose à dire...*

HIER

Il y a bien longtemps à l'époque du Tyrex, Typex et Telex, quand l'éthique avait sa place au centre du débat, le journalisme était un véritable contre-pouvoir, réussissant à arrêter les guerres par le texte et l'image, l'information et l'analyse, le fait et l'opinion. Révélant par ailleurs des scandales au plus haut niveau des États, et poussant les corrompus et malhonnêtes de tout acabit, qu'ils soient Présidents ou ministres, à démissionner, ce noble métier rejoignait l'avocat des causes justes, le médecin humanitaire ou le religieux philanthrope. C'est là où beaucoup

de carrières sont nées, comme la mienne, celle d'un jeune avide de vérité et de justice qui veut intégrer l'échiquier de l'Histoire en poussant le progrès humain jusqu'à la libération totale de l'Homme, pas au sens où il est libre d'acheter un PC ou un Mac, un Burger King ou un Big Mac, mais de choisir ses dirigeants et le modèle de gouvernement approprié, de peser sur le destin de son pays et plus globalement sur le devenir de la planète.

La liberté de la presse n'étant pas linéaire, partant du moins libre au plus libre par maturation naturelle, elle va suivre des processus d'ouverture et de fermeture liés à des cycles générés par les affrontements des pouvoirs en place, à l'idéologie dominante ou, plus grave, aux réseaux qu'entretiennent les patrons de journaux qui ne sont plus des journalistes mais des gestionnaires d'influence plus ou moins riches, dont l'objectif est de se tailler une place au sein de l'énorme bazar des médias devenus plus nombreux que les maisons d'édition.

Que s'est-il passé ? Tout comme les présidents de nations sont dorénavant des hommes d'affaires, les patrons de journaux n'ont pas échappé à la règle et l'ont même précédée, les uns utilisant les autres, les autres alimentant les uns, les deux engances devenues alliées objectives ; l'information est un produit comme un autre. La grande surface peut ainsi avaler le petit épicier et l'emballage devient primordial au détriment du contenu, de même que l'apport

publicitaire ou la captation de subventions étatiques deviennent plus importants que le nombre de lecteurs ou la crédibilité de la ligne éditoriale. Déprimant ? Oui, mais puisque ce sont les médias qui nous informent de l'état des médias, cet effet cerceau, en raisonnement circulaire, devrait nous rendre heureux.

AUJOURD'HUI

Laissant loin derrière les vieilles dictatures et autocraties faire de la couture, en posant des fermetures éclair à commande centrale sur la bouche des organes d'information, la censure a aujourd'hui fait place à l'autocensure dans les démocraties modernes, pression discrète des patrons ou des pouvoirs pour éviter tel ou tel sujet qui fâche, appui en fonds à l'idéologie du moment, et alignement sans faille sur les puissances dominantes de la planète. Car, sous le réchauffement climatique, l'encre a séché et la posture a changé ; les médias, du moins ceux qu'on appelle « mainstream », vendent maintenant ouvertement des guerres et travaillent pour des multinationales, milliardaires introduits dans les réseaux d'état ou groupes politiques alliés aux pouvoirs en place. Ce qui fait qu'aujourd'hui on ne voit plus les journalistes que comme des mercenaires sans foi ni loi, bien loin du modèle de justicier redresseur de torts, simples VRP vendeurs d'aspirateurs sans sac,

sans fil, et sans effet, ou de boîtes Tupperware révolutionnaires dans lesquelles on peut mettre d'autres boîtes Tupperware. Ce qui a donné chez les lecteurs déçus ce néologisme de « merdias » pour désigner les médias, terme très peu glorifiant pour une profession qui a abandonné sa vraie mission. En dehors des exceptions, le journaliste est ainsi devenu un employé de firme ou un professionnel de l'information, qui vend, en dehors des guerres généralement réservées aux éditorialistes, du fait divers et du divertissement, des « stories » individualistes et de l'épopée humaine bas de gamme sur le mode de l'auto-contemplation, en n'empiétant jamais sur le domaine qui était pourtant le sien, la surveillance de la conduite du monde. De fait, le journaliste a mauvaise image et pratiquement plus personne ne pense à faire carrière dans la profession, si ce n'est pour avoir un bon salaire, ce qui n'est même plus toujours le cas, et dîner aux côtés des plus grands, même si c'est dehors et d'un mauvais sandwich.

Ce qui précède ne justifie pas pour l'Algérie ce nombre de médias électroniques censurés qui constitue un record en la matière, tout comme celui de journalistes en prison malgré la loi qui l'interdit explicitement. Est-on plus libres ou moins libres ? Moins libres qu'il y a dix ou trente ans, plus libres qu'il y a vingt ou quarante ans ; car, on l'a dit, le processus n'est pas linéaire, mais obéit plutôt à des logiques d'élargissement-rétrécissement. Obnubilé par

la perspective du chaos comme en Libye voisine ou en Syrie lointaine, le régime voit aujourd'hui d'un mauvais œil le journaliste ennemi de la stabilité, et toute critique mal emballée est sévèrement punie par l'arrêt pur et simple de son auteur ou de son support, selon le cas. Avec un alibi assez faible, on ne punit pas le journaliste mais l'activiste, établissant ainsi une frontière, qui est en réalité poreuse, avec une sémantique qui s'en mêle souvent puisque publier une information sensible est souvent, directement lié à une forme d'activisme. Le régime a tout faux, car il est faux de croire qu'un lecteur ne veut que de l'information, celle-ci étant aujourd'hui disponible partout, même dans le dernier four à micro-ondes connecté. Comme tout humanoïde non rigide, il veut aussi de l'analyse, voire de l'opinion, de la vision, voire de la prospective, de l'humour, de l'intelligence, un peu de divertissement et, pour les versions papier, une bonne grille de mots fléchés et sans erreurs, ce que le Web n'a toujours pas réussi à proposer. À ce titre d'ailleurs, alors que le gouvernement promettait de légiférer pour donner un cadre officiel et réglementaire à tous les médias électroniques qui sont légions – car moins chers à monter et plus difficiles à censurer –, c'est le contraire qui s'est passé : un nombre record de sites d'information ont été purement et simplement bloqués, pour une phrase d'opinion, une information non confirmée ou une analyse irrévérencieuse. Mauvais signe, l'organe de

surveillance des Technologies de l'information et de la communication (TIC) est passé sous contrôle militaire après avoir été longtemps du ressort du ministère de la Justice. En juin 2019, alors que l'Algérie poursuivait pacifiquement son Hirak, un décret présidentiel signé par l'intérimaire Bensalah, président du Conseil de la Nation (Sénat) placé de fait Président, en remplacement de Bouteflika, « démissionné » sous la pression de la foule, attribuait l'organe national de prévention et de lutte contre les infractions liées aux technologies de l'information et de la communication à l'armée et ses services de renseignement, cet organe devenant au passage un « établissement public à caractère administratif, doté de la personnalité morale et de l'autonomie financière, placé sous l'autorité du ministère de la Défense nationale. » Résultat ? Des VPN (*virtual private network* ; en français : réseau privé virtuel), payants ou gratuits, pour contourner ces interdictions par adressage Web, ce qui ne règle pas grand-chose, pour le censeur et le lecteur. Déprimant ? Certes, mais du point de vue de certains, ce qui peut se comprendre dans un pays entouré de chaos, la stabilité et la sécurité sont supérieurs à la liberté et à la vérité, et de toute façon, c'est bien l'armée, américaine, qui a inventé l'Internet. Match nul, balle au centre, l'arbitre est un vendu mais le public avait déjà déserté le stade.

DEMAIN

On peut et on doit rêver d'une Algérie libre d'expression mais la difficulté est double. D'abord convaincre le régime qu'une presse libre est bénéfique pour tous et les lanceurs d'alerte, primordiaux, dans la défense des intérêts de la Nation, ce qui n'est pas du tout évident, les lobbies et groupes politico-économiques tapis dans les structures de l'État n'aimant pas trop la transparence et l'agitation. Ensuite, deuxième difficulté, la ligne d'horizon au loin. Car le chemin choisi, d'après le principe de la linéarité de l'Histoire, pourrait mener à la situation des médias d'Occident, région réputée la plus libre du monde, où, par une forme d'inéluçabilité, les médias sont rachetés un à un par des milliardaires, multinationales, banques et autres groupes de *soft power*. Ce n'est pas ce qu'on doit souhaiter pour l'Algérie, avec toute naïveté bien-pensante mais raisonnable ; un média se doit d'appartenir à des gens de la branche, la loi algérienne obligeant d'ailleurs les journaux à être propriété de journalistes ou du moins de gens du domaine, même si de nombreuses exceptions existent. Gardons cette règle, rêvons de mieux et poussons l'idée jusqu'à l'impasse.

Sauf qu'il reste à régler le problème du modèle économique : un journal de journalistes est-il viable ? Payant ? Sur Internet ou pas ? Accessible à la publicité ? Avec un service d'abonnés, une société de lecteurs actionnaires

ou un financement participatif en *crowdfunding*? Le problème est complexe parce que, surtout, l'information est aujourd'hui gratuite ; c'est du journalisme sans journalistes avec un flux continu de *news* qui défile, le lecteur sur *smartphone* pouvant s'informer en direct, de ses toilettes, sur l'état du monde par un *scrolling* infini, voir la dernière baleine de l'Arctique, insulter les Japonais en anglais, ou suivre le discours du matin de la star électro à la mode sur l'état du monde. Pourquoi pas ? L'« ubérisation » a ouvert largement le domaine là où il fallait une licence, contraignante ou trop chère, pour être chauffeur de taxi entre autres. L'information est-elle comparable au transport ? Oui. D'un point de non-information à un point d'information, il y a un trajet, que le média se charge d'encadrer. Déprimant ? Oui, mais les médias gratuits ne font ni enquêtes ni reportages, trop chers à assurer dans leur logique de moindre coût : un ordinateur, une connexion Internet et deux ou trois rédacteurs stagiaires. Les médias payants ont donc, en théorie, encore de l'avenir. S'ils s'éloignent du modèle cité plus haut.

APRÈS-DEMAIN

Le temps est un oued au débit ininterrompu de données qui vont dans le même sens, un oued... quand il y a de l'eau dedans. L'arrivée des réseaux sociaux, où une opinion peut être

une information, une vue de l'esprit, une vérité, et où une vidéo vaut mille images fixes, celles-ci valant mille mots avec l'exponentielle 1000×1000 comme résultat, avait déjà bouleversé les rapports entre médias et médiums, journaux et lecteurs, gouvernants et gouvernés et entre gouvernés eux-mêmes. Et ce n'est pas fini, l'arrivée de l'intelligence artificielle couplée aux ordinateurs quantiques, au *Block Chain* ou à la découverte d'« exoplanètes » habitées mais sans journalistes, va encore changer le rapport de chacun à l'information et à la vérité, et de l'individu à la planète. Il y a bien longtemps, seuls ceux qui savaient lire avaient accès à l'information, du moins celle qui circulait librement. Aujourd'hui, tout le monde sait lire mais préfère les images, infantilisation ultime par un passage éclair des hiéroglyphes à YouTube. Pourquoi pas ? Le monde change et, logiquement, ceux qui y habitent aussi.

Finalement, a-t-on besoin d'information ? En dehors de la météo, la tendance est au divertissement : un chat qui boxe un chien parce qu'il lui a volé sa paire de Nike totalise un million de plus de vues que le dernier procès sur la collusion entre l'industrie de l'armement et les gouvernements ; et ce texte que vous lisez en ce moment même sur l'Algérie rêvée par un journaliste comptera moins de vues (oui, on peut maintenant « voir » un article et ne pas le lire) que le dernier match comptant pour la super-ligue des super-champions de la Ligue. À cette

nuance près que, par distanciation progressive pour des raisons sanitaires, j'ai relativement délaissé l'information pure, maniant humour, actualité, idées fortes, tentatives d'analyse et réflexion sur les mouvements du moment, qu'ils soient politiques, géopolitiques ou sociétaux. C'est pourquoi, je serai peut-être l'un des derniers à être remplacé par une machine parce que celle-ci a encore un problème de recul, et notamment avec l'humour, arme suprême du recul et finalement dernier ressort de l'humain. Encourageant ? Oui, mais surtout pour moi. C'est l'idéologie du présent qui prévaut, de plus en plus rares sont les médias et leurs *followers* à penser à l'intérêt général.

NOUS DEVONS SAUVER L'AVENIR¹

SALAH BADIS

Les Pères fondateurs des États-Unis d'Amérique promirent à leurs concitoyens la prospérité, la liberté et la quête du bonheur ; ils donnèrent un nom à ces promesses : « le rêve américain ». Le parti communiste, pour sa part, promit aux citoyens des Républiques de l'Union Soviétique qu'il allait façonner l'« Homme nouveau », lequel libérerait tous les peuples du monde, les conduirait à l'universalisme et à la conquête de l'espace... Et cela, alors même que le bloc était refermé sur lui-même, soumis à un régime répressif. Quant aux Français, après avoir décapité leur roi, ils se tracèrent trois voies : la Liberté, l'Égalité, et la Fraternité... D'autres pays ont fondé la vie et les rêves de leurs citoyens sur le projet d'étendre les frontières de la civilisation au-delà du désert ou de la mer, délaissant les forêts...

Le fait est qu'un rêve, quel qu'il soit, a toujours existé, permettant aux hommes de

1. Traduit de l'arabe par Farida Hellal.

supporter la vie. Ce rêve peut aussi bien virer au cauchemar, courir le risque d'être exploité par la publicité, ou devenir objet de spéculation pour les intellectuels et les penseurs. Il n'empêche : l'important est de rêver, qu'importe le rêve.

Toutes ces réflexions m'ont traversé l'esprit tandis que je conduisais sur l'autoroute en direction d'Alger-centre. J'avais aperçu un immense panneau publicitaire affichant un ciel inondé de lumière, celle d'un coucher de soleil. C'était la première fois que je voyais un ciel représenté dans une publicité algérienne, ce qui m'a donné à réfléchir. En fait, on ne peut guère concevoir l'existence de panneaux publicitaires le long des autoroutes algériennes, au contraire de la plupart des pays du monde – des États-Unis à l'Égypte, en passant par l'Allemagne et la Tunisie. Est-ce parce que, dans notre pays, nous n'avons pas grand-chose à promouvoir ?

Le plus étonnant est que j'ai alors pris conscience d'une chose : les publicités diffusées en Algérie, portant sur des offres ou des produits, quels qu'ils soient, ne donnent jamais à voir des ciels, des horizons ouverts, ou des navires fendant les flots. Pourquoi ? Je ne sais vraiment pas. Peut-être parce que nous manquons d'expertise en matière de publicité. Ou peut-être parce que l'horizon même nous échappe, à nous, que nous soyons producteurs ou consommateurs.

Partout dans le monde, l'horizon tient une place importante dans la publicité. Au

consommateur installé dans son fauteuil face au téléviseur ou assis derrière son volant, elle offre la promesse d'une vie bien plus attrayante que celle de son quotidien. Elle lui fait miroiter succès, bonheur, voyages, découvertes... en flattant ses instincts primaires, en lui suggérant qu'il ne doit pas être casanier. « Au contraire, sois un aventurier, découvre, consomme ! En échange de ton argent, nous t'offrirons le secret de la vie, nous t'aiderons à toucher du doigt le bonheur. » Et, bien sûr, les promesses se multiplient selon les services offerts. Ainsi va le monde... C'est le paradis promis du capitalisme. Mais, comme nous le savons tous, il n'y a pas de capitalisme en Algérie.

QU'Y TROUVE-T-ON DONC ?

L'Algérie est en réalité un pays à la vision et à l'esprit tournés vers le passé. Par « pays », j'entends toutes les composantes de notre terre, régime et forces sociales compris, mais j'entends par là, avant tout, l'imaginaire collectif – et c'est cet imaginaire collectif qui se projette vers le passé. Les lendemains – le futur en général – ne sont pas inscrits à l'ordre du jour dans l'agenda des Algériens, alors que pour d'autres peuples, l'avenir est une mine d'or, qui justifie qu'ils s'affrontent pour se la partager. Les hommes politiques, les boursicotiers, les banquiers, les révolutionnaires, les opposants, les savants, les

écrivains, chacun, selon son rapport au monde et ses représentations, se taille une place dans ces lendemains chargés de promesses.

En Algérie, au contraire, nous sommes confrontés au passé, qui tourne le dos à l'horizon, est à rebours du futur. La volonté, le rêve, et les ambitions de ce pays ne se sont guère projetés au-delà de la guerre de libération, et seule une sanglante guerre civile de dix ans a réussi à nous dégager de ce marasme. Mais après cet épisode, à l'aube même du troisième millénaire, encore marqués par une multitude de blessures et de traumatismes légués par les conflits que nous avons vécus, nous avons renoué avec la cristallisation autour de notre « glorieux passé ».

Le problème n'est pas le passé en lui-même, mais le *passéisme* : l'attachement à une période particulière du passé, si bien que l'avenir se trouve livré à l'inconnu, à la fatalité, à la superstition. Telle a été la démarche de l'État, pourtant détenteur des moyens de moderniser la société, État qu'anime un seul et unique mouvement : remonter le cours du passé.

Quel rapport existe-t-il entre le passé et la publicité ? Il s'agit d'une relation antagoniste. Le passé est aux antipodes de la publicité commerciale : celle-ci vous promet des lendemains qui chantent, un avenir radieux, et si elle convoque le passé, c'est, soit pour l'utiliser comme décor, soit pour flatter une vague nostalgie. La publicité, c'est l'horizon ouvert, l'invitation au voyage, c'est un avion qui traverse

le ciel comme un mirage, c'est la route qui se déploie devant le conducteur d'une belle voiture – voiture coûteuse mais qu'on peut posséder (en ayant recours à un crédit), c'est une splendide maison avec vue sur des champs ou sur la mer (et que l'on pourra acheter grâce à un prêt bancaire), c'est une femme séduisante, à moitié nue, ou un homme, au corps d'Apollon. La publicité, c'est le désir. Tout cela est-il perceptible dans nos minables publicités algériennes ? Nous y rencontrons des familles sans joie annonçant des chansons débiles, dans des décors intérieurs ternes, comme si la rue n'existait pas... Comment imaginer, alors même que la rue n'est pas représentée, que nous puissions offrir au consommateur des promesses de voyage vers des contrées lointaines ?

COMMENT DE TELLES PUBLICITÉS PEUVENT-ELLES FAIRE RÊVER LE SPECTATEUR ?

Voilà qui nous ramène au rêve. Existe-t-il quelque chose que l'on soit en droit d'appeler « le rêve algérien » ? Certes, le pays a connu, lors de sa fondation, une période de rêves puissants. Il a lui-même été forgé par le rêve de la libération, de l'indépendance et de l'auto-détermination du peuple (un rêve en soi). La « Mecque des révolutionnaires », le désignait-on alors ! L'Algérie était le modèle et le rêve de beaucoup de pays... Aujourd'hui, on s'en détourne comme d'un

spectre. Les crises économiques, puis la guerre civile, suivies du règne d'un homme malade et paralysé pendant vingt ans, ont fait que le rêve s'est mué en cauchemar à la vitesse de l'éclair.

Mais passons. Éloignons-nous un peu de l'histoire de la communauté, du rêve et du cauchemar collectifs, évoquons le rêve de l'individu singulier, du citoyen algérien. En quoi consiste son rêve ? Que vendent au peuple les grands argentiers et les décideurs de ce pays ? Eh bien, ils lui vendent le passé, non l'avenir. Or, le passé ne comporte pas de rêves... ni même de vie. Considéré comme un mineur, le citoyen est traité comme un citoyen réduit de moitié, voire un quart de citoyen. L'État-tenant est son tuteur, qui lui octroie ce qu'il estime devoir répondre à ses besoins, tandis qu'il dilapide les revenus du pétrole et du gaz. Tels sont les termes du *statu quo*, et le citoyen se retrouve courant après son salaire, heureux propriétaire d'une Maruti – ou d'une Renault Symbol –, résidant dans un logement AADL, remerciant Dieu, enfin, de lui accorder de quoi subsister et mener une vie décente.

Après avoir entonné « Nous avons chanté la mélodie de la mitrailleuse »¹ et promis la libération des peuples opprimés, l'Algérien est dorénavant isolé du monde, voire de ses compatriotes, habitant des villes reculées, ne se battant qu'à propos de certains détails de l'histoire,

1. Traduction d'un vers de l'hymne national algérien.

détails le plus souvent insignifiants mais qu'il imagine fondamentaux – ersatz d'un pacte social inexistant.

MAIS UN RÊVE ALGÉRIEN EST-IL UNE NÉCESSITÉ
POUR NOUS ? NON, ÉVIDEMMENT

Peut-être vaut-il mieux, après tout, que nous n'ayons pas de gigantesques pancartes publicitaires nous cachant l'horizon. Qu'avons-nous fait pourtant de cet horizon qui, lui, existe bel et bien ? C'est là toute la question. Il ne faut pas oublier que l'Algérien est totalement « programmé » pour ne pas voyager : les banques étatiques lui accordent une prime de voyage annuelle de cent euros, l'obligeant à acheter de la devise au marché noir ; et il n'obtient de visa – quand il l'obtient ! – qu'à condition d'avoir constitué un dossier au moins aussi fourni et compliqué, sinon plus, que celui exigé en général par l'administration algérienne. Voilà pour ce qui concerne le monde extérieur. Pour ce qui est de l'intérieur du pays, tout est programmé pour que l'Algérien ne sorte même pas de sa ville... laquelle est tout aussi dénuée d'une quelconque ouverture sur l'horizon.

Il est peut-être difficile de concevoir un rêve algérien en quête d'aventure et d'un ailleurs, qui aspire à repousser les frontières, qui soit une invitation au voyage. Peut-être cela s'explique-t-il, tout simplement, parce que notre histoire n'est

pas celle d'un pays expansionniste, que nos frontières n'ont pas été tracées par nous-mêmes, et que, en général, nous ne sommes pas un peuple nomade – si l'on exclut les voyages suicidaires entrepris, ces vingt dernières années, par des *harraga* tentant de franchir les étendues marines.

Cependant, il est crucial qu'une nation ait une certaine idée du bonheur, conception qui dépend non seulement des publicités mais aussi et surtout de la vision que nous avons de nous-mêmes en tant qu'individus et en tant que groupe.

Il est important que nous soyons armés d'une hypothèse en la matière et que nous soyons prêts à nous affronter avec nous-mêmes, tantôt pour la confirmer, tantôt pour l'infirmier, à l'instar de tous les peuples dotés d'un postulat sur l'existence (ou non) de leurs propres rêves.

Or, pour forger ce rêve, nous avons besoin d'un imaginaire nouveau. Seul un nouvel imaginaire peut en effet permettre à notre pays de modifier sa vision du passé par une projection vers l'avenir. Seul un nouvel imaginaire peut sauver le futur de la désagrégation. Contrairement au passéisme, le nouvel imaginaire n'est pas dans le déni du futur ; grâce à lui, celui-ci sera inscrit à l'ordre du jour des Algériens. La nécessité d'un nouvel imaginaire revêt une importance cruciale aujourd'hui. N'oublions pas que la portée de nos actions s'est rétrécie avant la pandémie du coronavirus. Certes, le Hirak a poursuivi son action après les

élections du 12 décembre 2019, mais il n'a pas su faire triompher les principes qu'il soutenait. Le Hirak a été déclenché le 22 février 2019 précisément pour élargir le champ du possible, celui-ci ayant pendant des décennies été étroitement confiné, sinon inexistant.

Ce sont les classes populaires qui ont élargi l'arène, le champ des possibles, et qui ont ouvert les portes de l'action, déferlant, en masses compactes, des mosquées et des stades. Ce sont les applaudissements et les chants des Ultras qui ont fait résonner la rue, qui ont rendu l'action possible. Le Hirak s'est maintenu pendant plus d'une année, certes, mais l'imagination nous a maintes fois manqué. Les Algériens ont en effet été mus par des données d'un autre temps, des manières de penser périmées. Exprimées sous un visage nouveau, elles n'ont cependant pas tardé à s'effondrer. On n'a pas vu de chercheurs soucieux d'expliquer comment les Algériens en sont arrivés à investir la rue, comment est née la *Silmiya*, et comment ce sursaut populaire a débouché sur une activité de ruche. Et nous n'avons assisté à aucun effort de la presse pour diffuser des récits individuels. Elle s'est contentée d'afficher des unes « téméraires », tantôt soutenant les manifestations ou les vilipendant, tantôt les ignorant... En fait, notre vision de nous-mêmes en tant que groupe n'a guère changé et la majorité continue de penser que le « peuple » doit s'unir pour vaincre les « méchants »... Devant nous, s'ouvrirait un

espace propice à l'action, mais nous y sommes entrés avec une mentalité du passé, dépourvue d'imagination nouvelle.

ET MAINTENANT ? QUE FAIRE ?

Nous devons sauver l'avenir. Car, nos affrontements perpétuels à propos du passé nous font véritablement oublier tant le présent que le futur. Tomber dans le piège de la recherche de notre identité profonde n'est pas une solution. Le désir insensé de réformer le passé et de brandir la seule et unique « vérité » ne débouchera sur rien. Si nous ne voulons pas laisser l'avenir aux mains d'un régime flétri qui joue dangereusement avec l'homme et la nature, parie sur le gaz de schiste, et qui est prêt à vendre la dernière once des richesses de ce pays pour rester en place, nous devons sauver l'avenir afin de pouvoir appréhender la révolution comme un phénomène en devenir perpétuel et non comme un épisode coupé du passé et de l'avenir. Nous devons sauver l'avenir afin de faire œuvre utile en réfléchissant à ce que doit être notre horizon, afin qu'il ne devienne pas *terra incognita*, qu'il ne se réduise pas à l'image d'une pancarte publicitaire sur le bas-côté de l'autoroute.

RÊVER LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE AUTREMENT

KHADIDJA BOUSSAID

Dans la vie d'un/e chercheur/e, ou d'un/e scientifique en général, une devise souveraine fait loi : toujours parler d'un sujet en l'étayant d'arguments, et partir de son expérience. Ce texte est le fruit d'une expérience ni bonne, ni mauvaise, mais seulement vécue, de manière parfois objective, parfois subjective, mais bel et bien réelle.

TUONS LA RECHERCHE À PETIT FEU :
LE/LA SCIENTIFIQUE CUIT/E À L'ÉTOUFFÉE,
OU COMMENT FAIRE DE LA « RECHERCHE DE BUREAU »

J'aurais aimé vous conter l'histoire d'une cuisine de fin gourmets, qu'on pourrait qualifier de « scientifique », s'élaborant dans le monde noble de la connaissance. Hélas, celle dont je vais vous parler ici se pratique dans un cercle pseudo-universitaire où la médiocrité le dispute à l'absurdité.

Bien entendu, comme dans toutes les cuisines, il y a les *chefs*, les *sous-chefs*, et les *commis* ; malheureusement pour moi, j'ai longtemps fait partie des *commis*, ceux qu'en jargon scientifique on désigne sous le nom d'« attachés de recherche ».

En tant que profane, ce terme ne vous dit peut-être rien... Pas grave ! Disons que cela s'apparente à un consommable scientifique, mi-figue, mi-raisin : le plus souvent, il s'agit d'un/e jeune chercheur/e presque docteur, mais pas encore tout à fait, à qui l'on demande beaucoup, qu'on persuade qu'il ne sait encore rien faire, mais qu'on ne se prive pas d'exploiter, bref, une créature hybride, dirons-nous !

Le *commis* que j'étais ne voulait pas être *chef* (*b'iid echchar*), loin s'en faut : il voulait apprendre, comprendre et appréhender les réalités de la matière, de la vie, de la société ou de tout autre objet d'étude qui pourrait susciter réflexion, émulation ou intérêt individuel ou collectif.

Or, pour ce faire, il faut se mettre en quête des bons ingrédients, faire des essais, maîtriser les bonnes techniques, en espérant obtenir un plat satisfaisant, disons, à tout le moins digeste. Dans ce but, le *commis* (attaché de recherche), est censé se documenter ou s'abreuver à toutes les sources de la connaissance qu'il pourra trouver. Il doit se mettre en réseaux, pour échanger avec d'autres *commis* et savoir comment cela se passe dans les autres cuisines du monde. Il doit aussi descendre sur le terrain pour observer, dialoguer, collecter de l'information et ce, afin

d'assouvir sa curiosité, certes, mais surtout de remplir son petit garde-manger, et de structurer les étapes de sa future recette. Cependant, et autant que faire se peut, le *commis* ne doit pas être menotté sur le plan institutionnel, il doit jouir d'une certaine liberté, afin qu'il puisse s'épanouir dans son travail, qui demande créativité et flexibilité, nécessaires à la pratique de l'art culinaire (en l'occurrence, la recherche scientifique).

Mais que se passe-t-il, dites-moi, quand le *commis* est enfermé, qu'il ne peut pas choisir ses ingrédients, goûter et tester de nouveaux mélanges, afin de créer des mets aux saveurs encore inconnues ? Eh bien, il est condamné à n'être qu'un exécutant, il est voué à la répétitivité, assis, à longueur de journée devant son « plan de travail », concoctant inlassablement les mélanges préférés du « chef ». Ainsi, dans sa condition de *commis*, « l'attaché de recherche » porte bien son nom, car il est plus « attaché » (*marabout*) à son bureau qu'à la recherche en elle-même, celle qui permet la compréhension, la capitalisation, puis la transmission... Cette recherche-là part en fumée, pendant que l'attaché de « bureau » cuit en cocotte, semble à la limite de la suffocation, exécutant les *desiderata* des « chefs ». Ah oui, les *chefs*... Parlons-en, des *chefs* (quel vilain mot) ! Il y a ceux qui prônent l'excellence et l'esprit d'initiative, mais ceux dont je parle ici sont de ceux qui se présentent en habit de prétendus scientifiques, et qui ne

défendent que leurs propres intérêts. Qui ne pense pas à ses intérêts, me direz-vous... Tout le monde !

Cependant, dans la sphère de la recherche dite scientifique, l'excellence, le respect de l'éthique, l'esprit critique et les échanges de haut vol devraient être les maîtres-mots, et sont censés être le souci de chaque scientifique, de chaque chercheur/e, et plus encore de ceux et celles qui ont le pouvoir de la structurer, de lui donner une épaisseur et une profondeur dont elle est encore dépourvue au moment où j'écris ces lignes.

Comme en cuisine, on peut choisir soit de valoriser les compétences et les talents de chacun, se hissant avec assurance vers une gastronomie de renom, soit de cultiver la médiocrité et le leadership négativiste, pour faire et refaire quotidiennement la même « tambouille », servir des plats inchangés depuis des lustres, qu'on ne cesse de réchauffer *ad vitam aeternam*.

« Tuons la recherche à petit feu » tel est le leitmotiv de ces *chefs*, faisant ainsi la part belle à des diatribes infécondes, des débats inconsistants et des échanges stériles... Ces *chefs* étouffent la recherche scientifique, ils la cantonnent à une activité domestique et domestiquée qui ne produit rien, ou très peu. Et gare au petit marmiton qui sort du rang, n'obéit plus aux règles, rêve à une démocratie de la recherche, gare à l'attaché de recherche, devenu attaché-de-bureau qui oserait ne serait-ce que donner son avis sur

une autre façon de faire ! Non, il est attaché, enchaîné à son meuble en bois, toute la journée les yeux rivés sur son ordinateur, faisant de la recherche virtuelle, loin du terrain, loin de la réalité... Loin de la vraie vie, tout simplement.

Là où le pouvoir de l'omniscience est confisqué, l'arbitraire inflexible s'affirme et règne en maître.

Aïe, Aïe... Attention, ça chauffe, ça brûle ! Mais personne ne semble remarquer la fumée, ou tout le monde la voit et préfère l'ignorer... Dur, dur de s'opposer au système, de nager à contre-courant, de refuser d'obéir alors que tout le monde le fait.

Il faut dire « stop », rendons sa liberté à la recherche scientifique... Mais comment, me direz-vous ?

TOUT D'ABORD, EN S'INDIGNANT. « INDIGNEZ-VOUS » DISAIT STÉPHANE HESSEL, CAR L'INDIGNATION OUVRE LES CHEMINS DE L'ESPÉRANCE

Oui, indignons-nous quant au sort qui est fait à la recherche scientifique ; pratiquer la recherche n'est pas un métier ordinaire, il est de l'ordre de l'éthique, de l'intellect et de la vertu, valeurs indissociables et indiscutables de ce que doit ou devrait être le travail du chercheur. Le temps est venu de rendre à César ce qui appartient à César, rendons la recherche aux vrais chercheurs, et débarrassons-la de l'indigence d'esprit.

Je rêve d'un monde où l'on ne serait pas au service d'une recherche préétablie s'interdisant même la liberté de penser par elle-même, pour elle-même, d'une recherche soucieuse du bien commun, des autres métiers, des autres catégories de la société. Libérer la pensée, s'interdire la censure des idées, prendre le temps et être à l'écoute de toute voix qui résonnerait comme un potentiel latent, attendant de se développer, sont les clés d'une recherche scientifique prenant pleinement sa place dans un pays qui en a tant besoin. Que ce soit dans le domaine des sciences naturelles, dures et... molles, la recherche doit d'abord exercer l'attrait d'une boîte magique qui ferait rêver de futurs jeunes étudiants, enseignants ou autres, car elle aurait le pouvoir de pénétrer dans des mondes inconnus et nouveaux, comme pour aller à la découverte de nouvelles histoires, de merveilleuses géographies, et de temporalités insoupçonnées. La recherche doit être un appel pour celui ou celle qui veut se trouver et rencontrer les autres, qu'ils soient de l'ordre de la matière ou du vivant.

Mais je voudrais revenir plus précisément à mon domaine d'élection, celui de la recherche en sciences humaines et sociales, qui est la moins bien lotie et qui pourrait pourtant être l'une des clés d'un développement certain pour notre pays. Les sciences humaines et sociales, touchant directement à l'humain, sont le domaine idéal pour se représenter un autre possible, à partir de ce qui est. Cela ne pourra se faire sans

aller vers une recherche fondamentale, basée sur une pensée critique construite sur le long terme, et qui est nécessaire à l'imagination, à l'éveil de la curiosité, à l'enrichissement par la lecture et la relecture de toutes sortes de textes, qu'ils soient scientifiques, littéraires ou artistiques et qui font ressortir, en un million de nuances, ce qui fait l'humanité.

Si nous sommes armés de cette recherche dite fondamentale, qui est à la base de toute *épistémè*, viendra le temps pour une recherche appliquée, allant à la découverte et à la redécouverte de sa propre société, celle que l'on veut appréhender dans sa pluralité et sa plénitude. L'invention d'une organisation plus horizontale de la recherche pour l'imbrication entre recherche fondamentale et recherche appliquée sera nécessaire pour se mettre au service de la société à tous les niveaux. Cette recherche ainsi vulgarisée et vulgarisable, deviendra un outil pour s'ouvrir à d'autres manières de penser et de faire, avec l'espoir d'une gouvernance sociétale renouvelée pour le « bien et le beau ». C'est en allant à la recherche de l'idéal de la « recherche » dans son esthétique la plus pure, que nous atteindrons la perfection dans sa pratique et son exécution.

DE QUELLE ALGÉRIE RÊVENT BOUCHRA, FÉRIEL ET ZAKI ?

BOUCHRA FRIDI, FÉRIEL KESSAÏ, ZAKI KESSAÏ

BOUCHRA, NÉE PEU AVANT 1962

Depuis que cette question m'a été posée, il y a quelques semaines, j'essaie de rêver, d'entrevoir l'Algérie de mes rêves ! Je n'arrive pas à en avoir une vision dans le futur. À chaque fois que j'essaie de me représenter l'Algérie de mes rêves, je me tourne vers le passé. Je crois que je revois l'Algérie des années quatre-vingt, celle de ma jeunesse, celle que j'ai essayé de quitter mais vers laquelle je suis vite revenue. Celle où je pressentais avoir une place. Attention, je ne suis pas nostalgique de cette époque, je ne souhaite surtout pas le retour à l'Algérie-Nation de ces années, car elle n'était toujours pas celle que son peuple mérite. Le lien que je fais avec l'Algérie des années quatre-vingt est très subjectif. C'est à cette période que je construisais ma vie ; que j'avais des rêves plein la tête. Le chemin était semé d'embûches et, en même temps, plein de

promesses. Le chemin de vie que je voulais m'y tracer n'était pas indiqué. Il fallait le débusquer, le saisir au détour d'une opportunité, d'une rencontre... c'est au cours de ces années que le bonheur, le rêve était à portée de ma main.

J'ai eu une vie dont je suis satisfaite, car j'ai pu pleinement m'accomplir. À tel point que je me sens, parfois, prête à mourir, sereine et comblée. Il arrive que je me dise : que veux-tu de plus ? Tu as tout eu ! Mais qui peut avoir la prétention de penser ne plus rien avoir à découvrir de la vie ?

J'ai eu la chance de faire mes propres choix et de prendre librement mes décisions. La vie que j'ai eue, je n'ai pas su la rêver. Je n'aurais jamais su l'imaginer avant de l'avoir vécue. Être heureux ne veut pas dire avoir la vie facile, mais se sentir capable de rompre les entraves. J'ai eu des moments extrêmement difficiles. Néanmoins, j'ai le sentiment jusqu'à aujourd'hui de m'être réalisée pleinement. J'ai pu concilier une vie de famille joyeuse, affectueuse, jamais ennuyeuse, et une vie professionnelle diversifiée et toujours enthousiasmante. Cela n'était pas offert sur un plateau. Cela a été obtenu à force d'efforts, de persévérance et de prises de risques jamais regrettées. Au contraire, plus je prenais de risques, plus ma vie était pleine et exaltante. C'est l'Algérie de ce temps-là dont je rêve encore.

Au cours des années quatre-vingt, nous avons passé des étés en camping sur des plages sauvages et paradisiaques. Nous nous sommes

dorées au soleil en bikini. Nous avons plongé dans des eaux transparentes traversées par les rayons de soleil, côtoyant des poissons à peine intrigués par notre présence dans leur royaume. Nous avons randonné à Tikjda et Talaguilef, bivouaqué dans le Tassili, pique-niqué dans des havres de paix au creux des forêts, à vingt minutes d'Alger. C'est celle-là, la terre-Algérie que je veux retrouver. Elle existe ! Il faut juste la dégager de dessous les amoncellements de sachets plastiques et de détritrus de toutes sortes qui la masquent, la défigurent aujourd'hui. Nous pouvons la retrouver si nous ouvrons les multitudes de portes que les autorités ferment à double tour les unes après les autres.

À cette époque-là, les Algériens que nous étions nous reconnaissions, car partageant les mêmes valeurs, les mêmes aspirations. Les écarts ne nous inquiétaient pas. Au cours des années quatre-vingt-dix, le doute et la méfiance se sont immiscés entre nous. Nous ne savions plus reconnaître les nôtres, nous étions devenus des étrangers les uns pour les autres. Nous avons alors cessé de nous exposer en public, nous nous replions sur nous-mêmes avec les plus proches et les plus fiables, de moins en moins nombreux et reconnaissables.

Je voudrais pouvoir de nouveau me reconnaître dans le regard de mes concitoyens. Avec le Hirak, c'est cette découverte que nous avons faite : des gens comme nous existent encore, des personnes avec qui nous pouvons crier à

l'unisson notre volonté de nous réapproprier notre Algérie, notre rêve d'une Algérie libre et moderne. Chaque vendredi, nous retournions retrouver, avec ces marches, la ferveur de ce rêve immense qui englobait chaque Algérien d'où qu'il soit, quelque langue qu'il parle, quelque religion qu'il pratique. Oui, nous étions conscients que restaient encore des différences que nous aurions beaucoup de peine à accepter et dépasser, mais nous avions foi dans la force de notre volonté à sortir du marasme. Il arrivait que cette foi soit ébranlée par un incident ou une déclaration qui restaient, à chaque fois, plus faibles que la volonté de se retrouver, de construire ensemble.

La pandémie du Covid-19 est arrivée et nous avons été privés de ce bain de foule qui nous remodelait à l'image les uns des autres. Nous sommes maintenant enfermés, chacun chez soi. Même les plus proches, les plus fiables, doivent être évités, car devenus potentiellement dangereux bien malgré eux, et sans qu'ils-elles-mêmes ne puissent le savoir, le vérifier... Comment rêver lorsqu'on ne peut plus respirer ? Muselés que nous sommes au sens propre comme au sens figuré ?

Je n'arrive à donner forme qu'à quelques bribes de rêves. J'entrevois certains changements qui me combleraient : la place accordée aux plus démunis, par exemple. Dans le cadre de mon travail, j'ai rencontré trop de femmes seules et de femmes avec enfants, condamnées à la rue

parce que l'État n'a pas prévu de mode d'hébergement pour cette frange de la population. Extrêmement rares sont celles qui obtiennent un logement social. À quelques-unes, il est proposé d'intégrer des centres d'hébergement où elles sont parquées, condamnées à l'assistanat, car elles n'ont pas le droit de sortir, donc de travailler. À celles accompagnées de leurs enfants, il est proposé, sans vergogne, de les placer, elles, dans des centres pour adultes, et leurs enfants dans des centres pour enfants ! Devant l'indécence de cette alternative, elles restent à la rue.

Je rêve d'une Algérie où les citoyens, hommes ou femmes sans distinction, qui ont de faibles revenus, puissent avoir accès à des logements décents en contrepartie de loyers à la mesure de leurs moyens. Car, il n'y a pire déchéance que de ne plus avoir de chez-soi. Je rêve d'une Algérie où il n'y aurait plus aucun laissé-pour-compte.

Dans ce monde du XXI^e siècle, les populations en migration sont de plus en plus nombreuses à la recherche d'un abri, d'une terre clémente. J'aimerais que ma terre si généreuse les accueille en son sein. Ne dit-on pas que lorsqu'il y en a pour deux, il y en a pour trois ? C'est un dicton populaire pourtant basique et que les pessimistes trouvent bien naïf – ou même niais – ; il est pourtant tellement évident ! Car il ne s'agit pas de posséder de plus en plus, mais de posséder de moins en moins, tout en étant comblé, chacun consommant ce qui lui permet de vivre décemment, dans la sécurité, l'aisance et non

l'opulence. Il suffirait d'adopter ce vieil adage, en se disant que tout nouveau venu apporte de nouveaux bienfaits. J'aimerais que nous accueillions ces étrangers en transhumance comme nos grands-parents, parents et nous-mêmes rêvions que les terres lointaines accueillent nos grands-pères, pères, oncles, frères, fils, quand ils s'exilaient pour que nous, restés au pays, puissions avoir une vie meilleure. Aujourd'hui, nos filles et fils vont chercher des vies meilleures ailleurs, car le rêve leur est spolié sur notre terre. Si nous voulons que nos enfants trouvent leurs voies ici ou ailleurs, nous devons œuvrer pour que la Terre entière redevienne une terre d'asile pour tous.

À l'ère de la mondialisation, l'Algérie dont je rêve fait partie d'un rêve plus grand, embrassant toute l'humanité. Je suis persuadée que nous ne pourrons devenir meilleurs que tous ensemble. Pas seulement les Algériens mais *tous les humains*, ensemble. Le seul moyen pour que, tous, nous puissions vivre de nos richesses, est d'accepter de les partager.

Le monde dont je rêve est d'abord un monde sans frontières. Un monde où les *harraga*, les migrants de toutes origines, ne seront plus condamnés à des départs sans retour. Les jeunes, les hommes, les femmes, seront libres d'aller, et même de revenir vivre, là où ils pourront donner le meilleur d'eux-mêmes, là où d'autres ont besoin d'eux. Les ressources de toute nature, y compris humaines, ne seraient plus concentrées au-delà de certaines frontières.

Nous sommes d'accord, n'est-ce pas ? Un rêve est une situation que nous aimerions voir se réaliser dans l'avenir, qu'il soit proche ou éloigné. Je me demande : suis-je encore capable de rêver ? Cette capacité est-elle altérée par la situation sanitaire-sécuritaire actuelle, ou simplement par mon âge ? Ou ma situation sociale ? Situation plutôt inédite dans une société comme la nôtre. Je ne connais pas les codes pour décrypter une vision d'avenir pour une femme dans une situation comme la mienne. Il faudra inventer ces codes. Ma génération y arrivera-t-elle ? Je ne connais aucune femme dans une situation similaire qui pourrait constituer un modèle inspirant. Je vis seule, alors que j'ai des enfants ! Et c'est mon choix !

Je sais ce que je ne veux pas, mais je ne sais pas imaginer ce dont je rêve. Par exemple, il n'est pas question que je me greffe à mes enfants pour donner un sens à ma vie. À mon âge, je devrais être grand-mère et, d'après mon entourage, m'accomplir dans cette fonction. Être grand-mère n'a jamais été pour moi une vocation à cultiver. Si un jour je devais l'être, je souhaite que cela ne soit pas le seul rôle qu'il me reste à remplir.

Ou alors, j'ai peut-être l'âge où les rêves sont ceux que l'on a réalisés quand on est une personne qui a pu s'accomplir ? Le chemin qui me reste à parcourir devrait-il être celui de l'achèvement des rêves de jeunesse ?! Aurais-je su rêver d'une vie à son zénith ? Et là, je me trouve dans

l'incapacité de rêver d'une Algérie où je pourrais avoir un crépuscule éclatant ?!

Rêver d'un avenir pour moi est peut-être quelque chose que je n'ose pas. Ou plutôt, j'espère que la vie, encore une fois, me réservera une voie que je n'ai pas su imaginer ! De la même façon, je ne sais peut-être pas imaginer une Algérie à venir. J'aimerais être surprise par une Algérie que je n'ai pas *osé* rêver ! Une Algérie que, sans doute, nos enfants osent, savent rêver pour nous. Oui, sachons leur transmettre le flambeau de l'Algérie de demain, *de cette Algérie rêvée* ! Faisons-leur confiance, laissons-les rêver pour nous d'une Algérie nouvelle ! N'est-ce pas là le lâcher-prise que nous réclamons à nos gouvernants ?

FÉRIEL, TRENTE-DEUX ANS,
ALGÉRIENNE DEPUIS TOUJOURS, FILLE DE BOUCHRA

De quelle Algérie rêvez-vous ? Quel drôle de question, tiens ! De quelle Algérie je rêve, moi ? Je rêve justement d'une Algérie où il serait possible de rêver. Et pas de ces rêves artificiels que tu achètes au coin d'une rue, depuis ta voiture ou à l'intérieur d'un « dépôt », et qui s'évaporeront dès le dimanche matin. Je rêve d'une Algérie qu'on ne rêve pas de quitter, à qui on ne rêve pas de dire au-revoir ou adieu, depuis la mer ou les cieux. D'une Algérie tournée vers

le Sud et ouverte sur le Monde. Une Algérie où nous aurions tous une place. Et pas une place qu'on nous prête, et qu'un autre viendra nous prendre car son « tuyau » aura été plus « épais » que le nôtre.

Je rêve d'une Algérie où j'aurai le droit de rêver : aujourd'hui je ne peux pas me le permettre, je sais qu'« ils » voleront mes rêves. On pourra rêver dans une Algérie où la justice est du côté du juste, et non du fort. Où ce sentiment de culpabilité qui nous habite, chaque fois que nous sommes dans « leurs » rues, disparaîtrait. Je rêve d'une Algérie où je n'aurai pas peur d'être coupable de dire, de penser, de porter, d'écrire, de dessiner, de chanter, de danser ma vie.

Je rêve d'une Algérie qui se connaît elle-même et qui n'a pas peur de se voir. Une Algérie qui connaît son histoire et pas celle qu'on lui raconte en plantant des statues au milieu des ronds-points. Des ronds-points qui créent les problèmes qu'ils sont censés régler. Des ronds-points au milieu de quartiers où rien n'est à nous. « Ah non, Madame, le contrat de location n'est pas valable. Pour faire une attestation d'hébergement, il vous faut un acte de propriété ! » Vous en connaissez beaucoup, vous, des propriétaires ? Je rêve d'une Algérie où chacun peut avoir une maison. Et pas une maison en carton que les gosses peuvent casser s'ils appuient trop fort sur le mur.

Je rêve d'une Algérie sans gaz, sans pétrole. D'une Algérie avec un hôpital pouvant accueillir

cent-vingt mille fidèles, euh... patients. Une Algérie où il est encore possible qu'un diplôme donne accès à un emploi, sans coups de fil, sans service rendu. D'une Algérie qui exploitera mes compétences, pas mes « connaissances ».

Je rêve d'une Algérie où le sable de la plage n'est pas confondu avec celui du Mont Arafat. Une plage sans côté « salle familiale climatisée » pour les uns, et « attention danger » pour celles dont la peau brille insolemment au soleil. D'une Algérie où les petites filles ne rêvent pas d'être des petits garçons pour avoir aussi le droit d'aller sur les rochers.

Je rêve d'une Algérie où l'amour peut exister sans avoir à se cacher. D'une Algérie où, pour éviter une grossesse dont personne ne veut, des infections que personne ne diagnostique, la sexualité soit expliquée, et non dissimulée dans une voiture, un « dicki », un parc zoologique ou une cave d'immeuble. D'une Algérie qui n'aurait pas peur d'elle-même et de ses désirs.

Comme des milliers avant moi, je suis partie moi aussi. Mais je suis vite revenue : tu n'as pas le droit de te plaindre, si tu n'essaies pas de changer les choses ! J'ai essayé de changer les choses, nous avons essayé de changer les choses. Nous avons chanté ensemble, scandé ensemble, pleuré, pris des coups, couru, et de nouveau rêvé ensemble. Et finalement, l'Algérie ne nous appartient toujours pas. Mais après tout, je n'ai pas choisi d'y naître, moi, dans cette Algérie. Alors aujourd'hui, je rêve de nouveau de partir.

Sans regrets, cette fois, en étant sûre de ne pas y revenir.

Je rêve de l'Algérie qu'« ils » nous décrivent pendant leurs conférences de presse, de l'Algérie dont tout le monde rêve. Une Algérie qui ressemble à ses gens : drôle, colorée, vive, pleine de fougue, d'énergie, d'espoirs, de rires. Mais, en attendant qu'elle m'accueille enfin, je rêve d'une Algérie où je n'aurai pas besoin de relire cent fois ces lignes, que ces mots ne soient pas à l'origine d'une justice injuste...

ZAKI, VINGT-TROIS ANS,
SE RÊVE CINÉASTE OU RIEN, FILS DE BOUCHRA

Par où commencer ? Mon rapport à mon pays est complexe et mon amour pour lui est inversement proportionnel à la distance qui m'en sépare : c'est un phénomène bien connu des Algériens en voyage. Beaucoup d'entre nous ne se sentent jamais aussi fiers et plein d'amour pour leur patrie que quand ils sont à des milliers de bornes de chez eux.

Je crois que ce serait une approximation hâtive que de classer ce sentiment comme une forme de la nostalgie ordinaire. Dans mon cas tout au moins, l'éloignement me fait méditer quant aux choses les plus importantes à mon bonheur. Est-il vraiment nécessaire de vivre dans un pays laïc pour être heureux ? N'est-il pas plus important d'être entouré de mes

proches ? Est-il essentiel de pouvoir manger sans contrainte durant le mois de ramadan, ou est-il plus vital de me sentir chez moi, même si ce chez-moi m'opprime ?

Telles sont les questions que mes amis et moi-même nous posons depuis notre installation en France : les gens, ici, sont moins chaleureux, spontanés et avenants qu'en Algérie, à tel point qu'il nous arrive de douter du bien-fondé de notre exode. Malheureusement pour mon pays natal, ce doute est passager et la plupart d'entre nous commence à lier des amitiés, des amours et peu à peu coupe définitivement le cordon avec l'Algérie. Certains parlent de projets qu'ils développeront au « bled », quand ils auront les fonds et l'expérience nécessaires, mais pour l'écrasante majorité, ces desseins relèvent davantage du fantasme.

Ce qui cloche avec mon pays, ce sont les mentalités. Je trouve que mon entourage est injustement pessimiste et défaitiste quant au futur de cette nation. Vieux comme jeunes, instruits ou pas, chômeurs ou actifs, ils s'accordent quasiment tous à décréter que notre avenir ne peut être que sombre, et encouragent quiconque le peut à s'exiler. Cela m'énerve ! Une (grande) nation ne se bâtit pas en soixante-huit ans ; or, la nôtre est piégée dans un cercle vicieux de négativité alimenté par la fuite des cerveaux.

Malgré l'ambiance pesante, l'humidité qui m'assaille au sortir de l'aéroport, et tous les problèmes évoqués plus haut, j'entretiens moi-même le fantasme d'un retour au pays pour

y mener une vie frugale nourrie de musique et de cinéma, y exercer un job qui me permettrait de vivoter et de vivre en colocation avec mes amis. Je ne sais pas si c'est du masochisme ou du simple romantisme, j'entrevois un mode de vie envoûtant, une vie menée au sein d'une société globalement intolérante à l'égard des mécréants de mon acabit, une vie de bohème en quelque sorte. Une existence partagée entre volutes de fumée de haschich et projets de courts-métrages sur fond de *Shine On You Crazy Diamond* des Pink Floyd.

Aussi désabusé que mon point de vue puisse paraître, je n'ai pas toujours vécu dans le rejet de l'Algérie. Il m'est arrivé de conduire un projet culturel qui m'a totalement fait oublier mes désagréments habituels, et permis d'entrevoir ce que ma vie pouvait être, à l'unique condition que je sois quotidiennement absorbé par une tâche passionnante. Avec mes trois plus proches amis, j'ai en effet créé un bourgeon d'entreprise nommé « Le Vinyle » à l'occasion du mois de ramadan 2018. Nous avons profité de l'opportunité de pouvoir exploiter librement un jardin spacieux, à la végétation luxuriante, pour y organiser des événements culturels durant chaque soirée du mois sacré, puis deux fois par mois pendant un an. Pour la première fois de mon existence, je fus à ce point engagé dans une activité me tenant à cœur qu'il m'a semblé possible de vivre épanoui à Alger.

L'organisation des événements était prenante, l'expérience nouvelle, et le retour des clients,

positif. En promouvant des artistes jeunes et méconnus – négligeons avec indulgence le fait que nous n'avions financièrement pas les moyens de faire autrement, de toute façon –, et en offrant des consommations à bas prix, nous avons réussi (... ai-je déjà mentionné mon côté un peu cuistre, parfois ?) à créer un espace d'échange où une certaine frange de la jeunesse d'Alger, exclue d'une majorité de lieux – Kheima entre autres – trop chers et sans intérêt (... je suis un peu pédant, je vous aurai prévenus), se voyait proposer des expositions photographiques, des concerts et des *jam sessions* dans le cadre enchanteur de « notre » jardin.

Néanmoins, nous avons été rattrapés par le besoin incontournable d'investissement afin de rentabiliser notre activité. Aussi « Le Vinyle » demeure-t-il une parenthèse dans ma vie algéroise : j'aurai appris qu'à condition d'y mettre de la sueur, de la passion (et un chouïa, non négligeable, d'argent), il reste possible de gagner sa vie en Algérie dans le domaine culturel.

Depuis, je suis installé à Toulouse où, parallèlement à mes études, je nourris l'ambition de devenir réalisateur de films. Mon premier projet de court-métrage est en cours et je m'imagine déjà percer dans ce milieu hasardeux, amasser les fonds nécessaires et retourner au bled pour créer une école de cinéma.

La France est un pays de culture, je serai donc beaucoup plus utile à l'humanité (j'ai bientôt fini de crâner, promis !) si je développais mon

projet en Algérie. Mon ambition a cependant toutes les chances de ne jamais se concrétiser en l'absence d'une industrie du cinéma algérienne dynamique ; il me sera sans doute impossible de créer des opportunités d'embauche à mes hypothétiques étudiants. Des quatre cent cinquante salles de projection existant à l'indépendance, il n'en reste qu'une quinzaine, cantonnée dans les grandes villes. Fait encore plus désolant (oui, je n'ai pas fini de me plaindre...), les films algériens ne sont pas diffusés en Algérie : j'ai récemment eu la chance d'assister, à Paris, à l'avant-première de *Abou Leila*, premier long-métrage de Amin Sidi-Boumediène. Je suis d'autant plus attristé qu'il ne soit pas diffusé en Algérie que c'est un film qui m'a époustoufflé à tous les points de vue, que ce soit la photographie, le scénario ou la mise en scène. Je considère d'ores et déjà Amin Sidi-Boumediène comme un modèle. Or, comment imaginer une Algérie cultivée et promotrice si mon admiration pour ce cinéaste ne peut être partagée avec mes compatriotes ?

Je ne vois pas l'intérêt d'ouvrir une école de cinéma qui ne soit fréquentée que par des enfants issus de familles aisées, qui iront plus tard travailler pour les industries cinématographiques étrangères ou, pire, qui feront ces études uniquement pour occuper leurs vies désœuvrées.

Récemment, la Sonatrach a publié ses estimations des réserves de pétrole (mais pourquoi parle-t-on subitement de pétrole, Zaki ?) : dans vingt-et-un ans, nous n'en aurons plus. Une fois

notre dépendance aux hydrocarbures révolue, commencera notre dépendance à notre matière grise (vivons dangereusement !). Ce sera, à mon humble avis, l'occasion pour notre pays de prendre un nouveau tournant. En attendant, je suis donc attentivement l'évolution du Chkoupistan, en espérant pouvoir y retourner au moment opportun !

DES RÊVES MODESTES ET FOUS¹

ARAB IZAR

Je prends le parti d'être « je » et d'écrire avec le « je ». À l'automne de ma vie, je réalise que le « nous » m'a étouffé. Que le « nous » est étouffant. Non que je sois nombriliste ; pas du tout, mais juste parce que j'existe. Je ne suis pas, ni ne veux être, le « nous ». Je ne suis que « je ». Que moi, un être comme tous les autres, mais singulier. Distinct. Un être qui existe par et pour lui-même. Un être entier, si vous voulez. Je pense comme je pense. Je vis comme je vis. Je ne demande à personne d'être ou de faire comme moi. Je ne demande rien. J'ai juste envie que chacun soit comme il est, lui-même. Peut-être, ainsi, pourra-t-on un jour s'en sortir. Sortir de ce dédoublement et de cette inaptitude générale à regarder le réel, et enfin appeler un chat, un chat. Alors, et au contraire de ce que l'on dit « A'oudou billah mine qawlet ana », moi, j'affirme mon « je » et j'abandonne ce jeu imposé, pervers, malsain et... morbide.

1. Vers tirés du poème « J'entends, j'entends » de Louis Aragon (in « Les poètes »).

Je suis né au commencement de la guerre d'indépendance dans un petit village des Hauts-Plateaux. Un village tapi au flanc d'une montagne, composé de quelques habitations et masures, de deux casernes de l'armée coloniale et d'une école. Le climat était très rude en hiver, chaud et sec en été. Ma famille, originaire de Kabylie, a fui la misère et s'est installée dans cette contrée presque aussi démunie que sa région d'origine. L'école, la route goudronnée et la modestie des ressources ont fini par convaincre mes parents, après moult hésitations, de lier leur sort à celui de ce village. J'écris « les parents », en fait, il s'agit des mâles de la famille : mon père et son frère, mon oncle paternel. Les femmes, ma mère et ma tante, n'avaient pas voix au chapitre. Ce droit à la parole, elles ne l'ont d'ailleurs jamais eu. Elles sont mortes sans l'avoir. À la vérité, il faut dire qu'elles ne le revendiquaient pas. C'est « quelque chose » qui relevait, et qui relève encore pour beaucoup de femmes, hélas, de l'impensé. Elles suivaient leur homme sans broncher.

MOINS QU'UN VILLAGE, PLUS QU'UN HAMEAU

Comme beaucoup de jeunes gens de leur région à la fin de la Seconde Guerre mondiale, mon père et mon oncle ont émigré en France et fait la connaissance des éboulements et coups de grisou dans les entrailles des mines de charbon.

C'est avec les économies accumulées centime après centime, année après année, qu'ils ont pu acheter une propriété composée d'une petite habitation, d'un moulin à grains y attenant, et d'un terrain en friche.

L'arrivée d'une famille kabyle, et son installation durable dans une région totalement arabophone, n'ont pas fait l'objet d'un franc rejet. Nous n'avons pas non plus été accueillis avec beaucoup d'empathie. Appréhensions et inquiétudes étaient au rendez-vous du côté des « autochtones ». C'est que, dans leur esprit, ce corps perçu comme étranger allait bousculer leur vie quotidienne dans ce qu'elle avait de plus sommaire, de plus anodin et de plus récuratif. Pis, l'appropriation, par les nouveaux arrivants, du seul moulin à grains de la localité – et, conséquemment, du centre du village –, fut considérée comme un élément perturbateur des fragiles équilibres dans les rapports entre tribus et familles. Une hostilité diffuse, de temps à autre déclarée, ne manqua pas de se manifester au tout début à l'égard de cette famille qui parlait une autre langue, avait d'autres coutumes, et dont on ne voyait jamais les femmes. Même pas leur ombre. Aussi, n'importe quel prétexte, y compris des bagarres entre chiens appartenant à tel ou tel, pouvait-il donner lieu à des batailles rangées avec bâtons, gourdins, manches de pelle et que sais-je encore.

Ce climat tendu a duré quelques petites années. Le temps de s'approprier, de regarder

l'autre tel qu'il est, différent et pourtant si semblable dans le dénuement, dans la condition sociale et, surtout, dans le rapport au système colonial qui opprimait sans distinction les « indigènes » qu'ils étaient tous.

Je suis donc né dans ce village rachitique, difforme, bourbeux en hiver et poussiéreux en été, au déclenchement de la guerre d'indépendance. Village est un bien grand mot. En fait, il s'agissait d'un entre-deux : ni vraiment lieu-dit, ni tout à fait village.

Étant le premier enfant de la famille à naître « chez les Arabes », je fus prénommé Mohand Arab, signe, pour mes parents, de leur bonne foi dans tous les sens du terme, et de leur volonté de vivre en bonne intelligence avec leurs voisins. Le préposé à l'état civil, pensant certainement qu'il commettrait un sacrilège s'il n'attribuait pas le prénom du prophète, a transcrit d'autorité « Mohamed Arab » en lieu et place de « Mohand Arab », Mohand étant un prénom typiquement amazigh. Depuis, je porte bien ce prénom, mais, jusqu'à ce jour, je ne sais pas dans quelle mesure il a pu servir la stratégie de mes parents.

LA GUERRE DES FOURMIS

Jeune garçon, et alors que la guerre battait son plein, avec mes cousins et d'autres gamins de mon âge, nous jouions, happés par le contexte,

aux « jeux » des grands : la guerre ! La guerre des fourmis. Sur un terrain vague, nous provoquions des combats entre elles. D'un côté les fourmis « *roumis* », fourmis rouges, imposantes, agressives et voraces, de l'autre, nos fourmis « à nous », les fourmis dites « arabes », fourmis noires, décharnées et inoffensives. On allait en bande organisée, résolu et excités, mobiliser de force les « troupes » ; on les rapportait dans des boîtes d'allumettes sur les théâtres d'opération choisis. Mieux dotées par la nature, plus fortes et plus combatives, les fourmis rouges ne faisaient, à tous les coups, qu'une bouchée des « nôtres ». Mauvais perdants, jamais nous n'acceptons la défaite pourtant nette, incontestable. Les « nôtres » devaient gagner coûte que coûte. Il y allait de l'issue du combat de « nos grands ». Alors, au cri de guerre lancé par notre chef de bande, un cousin téméraire, on envahissait le terrain et on se mettait à piétiner avec rage, jusqu'à la dernière, les fourmis roumis. Le combat s'achevait par un hourrah collectif faussement vigoureux, en vérité morne et sceptique. À l'évidence, il lui manquait la saveur farouche et nue de la victoire attendue. Il lui manquait la signature des entrailles. Il fallait faire semblant. Et on faisait vraiment semblant. Dans cette posture, le vrai et le factice, le rêve et la réalité, le désiré et le réprouvé, amalgamés, faisaient singulièrement bon ménage.

C'est penauds, traînant la patte mais avec des rêves de revanche et de victoire, que nous

rentrions à la maison avec l'espoir que les « nôtres » feraient mieux la prochaine fois. C'est que, dans nos petites têtes d'enfants, l'enjeu allait au-delà. Qui allait gagner la vraie guerre, « eux » ou « nous » ? Cette histoire de combats de fourmis n'était pas qu'un jeu. C'était surtout une façon, par le recours à la représentation, la substitution, de forcer le destin. Dans ce qui paraît puéril et vain, couve et grandit le rêve « modeste et fou » de la patrie qui, enfin, se libère.

L'ÉCOLE, LA CHEMISE BLANCHE
DE M. MONZIER ET... « MERCURE DE FRANCE »

L'école avec ses sept classes, située juste en face de chez nous, accueillait les enfants du village et des nombreux douars alentour. On était, en tout, environ cent cinquante élèves dont une vingtaine de filles. Ces dernières habitaient pour l'essentiel le village même, et les trois ou quatre douars les plus proches. La cantine, grâce à M. Monzier, instituteur et, dans le même temps, directeur de l'école, était ouverte à tous les écoliers et toutes les écolières. On y mangeait bien, même très bien, comparativement aux repas familiaux bien frugaux. M. Monzier faisait partie de cette catégorie d'instituteurs (et institutrices) républicains, franchement antiracistes, venus à l'enseignement par vocation profonde. Il habitait avec son épouse et ses deux

enfants, des garçons, un appartement dans l'enceinte même de l'école.

Je ne sais pas pourquoi une image en particulier de M. Monzier est restée gravée dans ma mémoire. Quand, au hasard d'une discussion, nous évoquons entre cousins ou amis d'enfance des souvenirs de notre scolarité, un film de quelques secondes défile dans ma tête.

Nous sommes en vacances, il fait chaud, très chaud et je vois notre directeur d'école au volant de sa voiture, une « Juva 4 » noire, si je ne m'abuse, le bras gauche posé en triangle sur le rebord de la fenêtre à la vitre complètement baissée, la main droite tenant délicatement le volant. Visiblement, il revient de la ville et se dirige vers l'épicerie familiale. Il stationne, descend de voiture, salue mon père qui est venu à sa rencontre et lui annonce la bonne nouvelle : mon frère aîné a réussi à l'examen du CEP¹. « Il va falloir que le gamin poursuive ses études. Il a les capacités d'aller très loin » ajoute-t-il. Me tenant un peu à l'écart, et alors que M. Monzier essaye de convaincre mon père, j'observe avec étonnement sa chemise. Sa blancheur immaculée et la propreté de son col me laissent stupéfait. Jamais je n'ai vu pareille blancheur. Comment, en plein été, avec cette poussière agressive et collante caractéristique des Hauts-Plateaux, peut-on garder sa chemise aussi parfaitement blanche ? Aussitôt, une question me

1. Certificat d'études primaire, équivalent de la classe de sixième.

vrille l'esprit : « Mais alors, pourquoi les chemises ou les gandouras des villageois, sans être forcément blanches, sont-elles toujours sales ? Un jour, quand la guerre sera finie, nous porterons des chemises immaculées ! Nous aurons tous, dans nos maisons isolées, l'eau courante, des toilettes et l'électricité ! ».

Dans le cas de notre village et de son école, très rares étaient les élèves qui passaient le cap de l'école primaire. Ceux qui, avant l'indépendance, réussissaient aux examens de fin d'études primaires se comptaient sur les doigts d'une seule main. Aucune fille malheureusement n'a pu aller aussi loin. En général, les parents, les familles, leur faisaient quitter l'école dès qu'apparaissaient les premiers signes pubertaires.

Les élèves qui avaient eu la chance de réussir au CEP, devaient ensuite se débrouiller pour s'inscrire au seul collège situé en ville, à dix kilomètres du village. Un vrai défi, difficile à relever pour les familles.

À l'école, j'ai commencé à ouvrir les yeux de façon confuse sur l'injustice faite aux filles. Ma sœur, de deux ans mon aînée, ainsi que mes deux cousines, ont été contraintes de quitter l'école avant l'épreuve du CEP. Elles ont été cloîtrées à la maison alors même qu'elles étaient plus assidues, plus attentives et certainement plus intelligentes que nous, les petits mâles de la famille. Il ne fallait pas être devin pour lire leur avenir. Leur ligne d'horizon se fracassant d'un coup sur le seuil des portes, côté réclusion. Le tracé

de leur vie est façonné depuis des siècles et des siècles. Tâches ménagères sans répit, mariage très souvent contraint et forcé, de nombreux enfants, un mari et des beaux-parents à servir, marier à leur tour les enfants, pleurer les morts. Et enfin... attendre la mort en remerciant Dieu pour tout ce qu'il a fait pour elles.

J'ai compris bien tard que ce sort infâme réservé aux petites filles et aux femmes n'était pas une fatalité. Qu'il ne pouvait en aucune façon être assimilé à un destin plombé, scellé une fois pour toutes. J'ai compris, ou du moins intégré l'idée, que ce qu'on appelle « le sort » ou « le destin » n'est pas quelque chose d'écrit « là-haut », encore moins une ingénieuse invention autorisant défausse et irresponsabilité. J'ai compris que ce destin n'est, finalement, que la résultante du colossal et terrible poids des morts qui pèse sur les vivants et souvent les écrase. Un poids qui les leste de toute sa bêtise, de toutes ses inanités. Il n'est, dans cette logique, que passé recomposé. Passé qu'on souhaite et qu'on veut projeter en avenir.

Dans les livres de lecture, des extraits de textes d'auteurs français étaient proposés à l'étude aux écoliers que nous étions. Enfant légèrement dissipé, naïf, je remarquais qu'au bas de nombreux textes, et sous le nom de l'auteur, figurait une curieuse mention : « Mercure de France ». Un jour, alors que nous devions nous concentrer sur le contenu du texte, je pris mon courage à deux mains et j'interpellai le maître : « Pourquoi

Mercure de France, Monsieur ? ». Il sourit et tenta une explication sur ce qu'est une maison d'édition, son rôle, etc. Pas du tout convaincu, j'osai la question : « Et pourquoi ça ne serait pas "Mercure d'Algérie", par exemple ? ». Rire général dans la salle. Ce jour-là, se confirmait aux yeux de tous ma singulière gaucherie. Raillé et vexé, je fis le serment que, plus grand, j'ouvrirais une maison d'édition algérienne. Plus d'une trentaine d'années après cet épisode, et alors que l'ombre même de l'idée s'est effacée de ma mémoire, le premier livre de la toute petite maison d'édition, créée avec deux amis, sortait en librairie. Ce n'était pas « Mercure d'Algérie » bien sûr, mais c'était une maison d'édition algérienne qui traitait de questions liées à l'Algérie. Hélas, elle n'a pas fait long feu. N'était pas éditeur qui voulait, dans les années quatre-vingt-dix, en Algérie.

LES LENDEMAINS QUI CHANTENT

Reçu à l'examen de sixième, je suivis la trace de mon frère aîné parti à Oran poursuivre ses études après sa réussite au CEP. Pour lui, la recommandation de M. Monzier avait été déterminante. Pour moi, la voie était ouverte et c'est tout naturellement que je m'y engouffrai. Je rejoignis le collège dans cette grande ville, et cela ne se fit pas sans difficulté tant j'étais dépaysé. Depuis, j'ai appris à devenir Oranais ;

car, comme dirait plus tard un de mes amis, ancien camarade de classe : « On ne naît pas Oranais, on le devient ». Mon frère d'abord, puis moi, avons été pris en charge par un oncle paternel et sa famille qui s'était installée dans cette ville juste après l'indépendance. L'oncle sortait de prison : jugé et condamné en France pour un attentat, il avait été gracié et libéré après les accords d'Évian. Rentré au pays, il avait décidé, après quelques mois d'adaptation, de s'installer à Oran, aidé en cela par le réseau de ses compagnons de guerre et de prison, ainsi que par des cousins déjà établis dans cette métropole de l'Ouest du pays.

Les années soixante et soixante-dix, en dépit des luttes fratricides de l'été 1962 et du coup d'État de 1965, ont été celles de toutes les espérances pour les adolescents et les jeunes que nous étions. Nos regards étaient fixés sur le cap indiqué : développement et justice sociale, le mythique « horizon 80 », désormais horizon d'attente pour tous. L'Algérie rentrerait de plain-pied dans la cour des puissants, la cour des grands. Ce n'était peut-être pas écrit là-haut, mais consigné à l'encre indélébile sur les tablettes de notre « Gosplan »¹ et de nos fiers et ombrageux décideurs. On y croyait. Mieux encore, on voulait y croire. Cette communion dans la foi en un avenir meilleur, radieux, nous ravissait.

1. Puissant comité d'État à la planification, en ex-Union soviétique (ex-URSS).

Comment ne pas y croire ? La génération aux commandes était celle-là même qui, avec presque rien, avait déclenché la guerre et permis au pays d'accéder à l'indépendance ! Oui, nous étions prêts à aller à l'assaut du ciel pour réussir.

Des écoles, collèges et lycées se construisaient partout et s'ouvraient à des centaines de milliers d'enfants et de jeunes. Des salles de soins, des dispensaires, accueillait dans les coins les plus reculés des populations qui, auparavant, n'avaient jamais vu une blouse blanche. Des routes reliaient hameaux, villages et villes. Des usines, des complexes industriels se dressaient partout dans le pays au point qu'un de nos enseignants coopérants, rentré d'un périple à travers le pays, s'exclama un jour : « Rendez-vous compte, l'Algérie est devenue en très peu de temps un immense chantier ! ».

Comment ne pas y croire quand Alger était partout saluée comme « la Mecque des révolutionnaires », passage obligé, halte désirée ou refuge pour tous les insurgés, pour toutes celles et ceux qui voulaient changer le monde, changer de monde ?

DÉSENCHANTEMENT : « LE ROUGE ET LE NOIR »

Bien sûr que le pays a beaucoup avancé. Bien sûr que des maladies contagieuses d'une autre époque (typhus, variole, gale, tuberculose...) ont été globalement vaincues, éradiquées. Bien

sûr que le nombre d'écoliers, d'étudiants, se comptaient et se comptent encore par millions. Bien sûr que la voix de l'Algérie était écoutée, respectée. Mais, comme souvent ou toujours, il arrive à un fleuve majestueux d'être, par petites touches et imperceptiblement, détourné. Il arrive aussi que l'illusion, le sentiment d'être seul dans le vrai, le mépris du dissemblable, les soliloques... conduisent droit au déni de réalité. N'a-t-on pas distribué à tire-larigot des bénéfices à des travailleurs et paysans dont les entreprises et les coopératives agricoles étaient structurellement déficitaires... ?! N'a-t-on pas gratifié les privilégiés et autres nantis, sous couvert d'investissements, de prêts jamais remboursés ?!

Tout ce qui a été fait ne l'a été que parce que la rente pétrolière nous irriguait en abondance. Et, à chaque fois que le marché mondial des hydrocarbures toussait, la catastrophe nous étreignait jusqu'à nous étouffer.

Oui... moins d'une vingtaine d'années après la libération, l'énergie cinétique de l'indépendance s'est peu à peu épuisée. Gouverné sur le mode de l'à peu-près, le pays a sombré progressivement dans l'inertie et le marasme. L'incompétence et la docilité ont été érigées en vertus. Sans cap et sans boussole, lesté des tares accumulées, il avançait à pas sûrs vers l'abîme.

Les manifestations d'Octobre-88, avec leurs morts – deux cents pour certains, cinq cents pour d'autres, sans parler des jeunes gens torturés –, mais aussi les changements politiques

induits dans leur sillage, ont été un tournant dans nos vies. L'espoir d'une ouverture démocratique mêlé à la peur et à l'angoisse du saut dans l'inconnu, du chaos et de la violence.

Dans ce sinistre clair-obscur, les monstres à l'affût ont surgi pour imposer leur ordre funeste. En une décennie, combien d'intelligences ont été assassinées ? Combien de personnes innocentes ont péri, égorgées, trucidées, violées ? Des dizaines de milliers de morts, voire des centaines de milliers... sont passés à la trappe d'un accommodement bancal et contestable.

Comment oublier toutes ces victimes ? Oublier... n'est-ce pas, pour les vivants, risquer de trahir ?

Et, comme « la paix ne corrompt pas moins que la guerre ne dévaste »¹, le pays, subrepticement au début, ostensiblement par la suite, a été livré, bâillon sur la bouche du verbe vaillant, aux légions de prédateurs et de lèche-bottes. Cédé à la vermine, il s'est mué en un ensemble hétéroclite de fiefs dirigés par de vils satrapes et de méprisables potentats de province. L'État, et ses institutions privatisées, sont tombés en déliquescence.

Ma génération, quelles que soient les chapelles, avait, peu ou prou, cru en la révolution. À sa façon, chacun a essayé de donner ce qu'il pouvait.

Le désenchantement a été total. Il n'y avait d'autres alternatives que celle « à trois termes »

1. John Milton, poète anglais du XVII^e siècle.

qui se présentait : continuer à se battre, rentrer dans le rang la queue entre les pattes, ou encore quitter le pays.

Quant à moi, et en toute conscience, comme d'autres, très nombreux, j'ai choisi mon camp. Et je ne le regrette pas. J'ai choisi « la famille qui avance », le camp de la liberté.

Alors, quels sont mes rêves, aujourd'hui ?

LES RÊVES BANDITS

Les rêves, on le sait, n'arrivent jamais sans avertir, à l'improviste. Ce ne sont pas des créations *ex nihilo*. Comme un poème, un air de musique ou une chanson, ils ont besoin, pour naître et exister, que soient réunies certaines conditions, socio-culturelles notamment.

Alors, mes rêves ? On y arrive...

Je rêve d'un halo de lumière

De pain à satiété et de vastes prairies.

Je rêve de terrasses métissées et de rires féminins.

Je rêve d'un pays où la liberté est vraie, où la vérité est libre. Je rêve d'un pays où la femme est l'égale de l'homme et l'homme l'égal de la femme. Je rêve d'un « vivre-ensemble » intelligemment construit qui assemble et rassemble, intègre, protège et sécurise chacun et tous. Je rêve d'un État républicain, démocratique et social, qui redonne confiance et appétit de vivre.

On s'y achemine très doucement, peut-être. Inéluctablement, ce jour arrivera. Comme le clamait, avec son souffle vigoureux, du fond de son cachot, la poétesse et *moudjahida* Anna Greki : « L'avenir est pour demain, l'avenir est pour bientôt ».

Louis Aragon, à propos du droit au rêve, écrivait dans le recueil « Nymphée » :

*« Le crime de rêver je consens qu'on l'instaure
Si je rêve c'est bien de ce qu'on m'interdit
Je plaiderai coupable il me plaît d'avoir tort
Aux yeux de la raison le rêve est un bandit. »*

Alors... que vive le rêve !

L'HISTOIRE DE G.

LOUISA MANKOUR

G. avait seize ans lorsque je l'ai rencontrée, elle venait rendre visite à sa sœur aînée, hospitalisée dans le service de neurologie où je travaillais, et qui souffrait d'une maladie neurodégénérative l'ayant rendue totalement grabataire à l'âge de trente ans. Je ne sais quel souvenir elle garde de moi, peut-être maudit-elle encore le jour où j'ai posé mes yeux sur elle, traquant les prémices de la maladie dont souffrait sa sœur. Honnêtement, je ne sais plus de quelle façon et avec quels mots je lui ai proposé de l'examiner... C'était sans doute maladroit et prétentieux. Bernée par mes bonnes intentions, je me suis octroyée le droit de m'immiscer dans la vie d'une personne qui n'était pas explicitement en demande de soin.

Je me rappelle parfaitement sa réticence et ses larmes, puis sa colère, face à l'insistance de sa sœur et de sa mère qui essayaient de la convaincre de se laisser faire. Elles étaient pleines d'espoir, celui d'obtenir un diagnostic et un traitement,

celui de la voir échapper au sort de l'aînée pour qui – elles semblaient l'avoir intégré – il était déjà trop tard.

J'ai respecté son refus mais, le lendemain, sa mère s'est présentée avec elle dans mon bureau : « Je t'ai ramenée G. pour que tu la voies ». Elles venaient de loin, une ville de l'intérieur du pays, la mère était très, voire trop pudique et respectueuse ; son regard suppliant m'a toujours perturbée, elle avait en permanence l'air de quémander un service. J'étais désolée pour elle, j'aurais voulu qu'elle soit forte et qu'elle sache que c'était son droit suprême d'exiger le meilleur soin pour ses filles, qu'elle ne mendiait rien et que c'était mon devoir et mon métier de m'y soumettre totalement. J'aurais voulu qu'elle ait conscience qu'elles se trouvaient dans une structure qui n'avait d'autre vocation que d'œuvrer à soulager, à soigner, et à promouvoir la santé des citoyens. La vérité, aussi, est que je savais d'emblée que je n'avais rien de bon à lui annoncer, j'étais la messagère du diable et je voulais lui dire : « S'il te plaît, pas la peine d'être gentille avec moi, ça ne changera rien aux gênes de tes filles ».

G. avait la tête baissée, elle était toute menue et extrêmement timide. J'ai essayé de la détendre, elle m'a concédé quelques sourires avant d'ôter son foulard et de monter sur la table d'examen. J'ai fait sortir la mère qui était, je crois – et c'est peut-être là, le propre de toutes les mères –, le seul être, sur cette Terre, capable de faire sortir G. de ses gonds, elle qui, d'ordinaire, était

d'une docilité et d'une gentillesse extrêmes. La pauvre dame s'affairait autour d'elle, rongée par l'inquiétude, ce qui ne manqua pas de décupler ma propre tension et qu'il aurait été criminel de laisser paraître.

J'ai fait en sorte de ne pas commencer par l'anomalie que j'avais déjà observée chez elle et qui affectait son regard, j'ai testé sa motricité et ses réflexes, sa sensibilité, sa coordination et d'autres fonctions neurologiques, la rassurant chaque fois, tout en essayant de dissimuler mon malaise.

Elle exécutait les gestes un peu ridicules de l'examen neurologique et me demandait de sa toute petite voix étouffée si elle faisait le bon mouvement. L'entretien était ponctué tantôt de son rire gêné, tantôt de ses larmes silencieuses. Puis, est arrivé le moment fatidique ; je devais examiner ce qui clochait : son regard. Je lui ai demandé de regarder à gauche, puis, à droite, sans bouger la tête, de suivre une cible que je faisais bouger dans tous les sens puis, de regarder rapidement la porte d'un côté, puis, la fenêtre de l'autre, et c'est là que ça n'allait pas. Sa tête s'orientait vers la cible rapidement mais ses yeux étaient comme légèrement englués et se déplaçaient lentement en un mouvement visqueux. Je lui ai fait répéter la manœuvre sans faire de commentaire et c'est là qu'elle m'a dit, en un sursaut d'orgueil : « *Rani a'labali* »... J'y décelai un soupçon d'insolence, l'air de dire : « Je savais déjà tout, ne crois pas avoir découvert quelque

chose ! ». Pourtant, l'anomalie était vraiment discrète, il fallait, soit le regard d'un professionnel, qui plus est, aiguillé par le cas avancé de la sœur aînée, soit l'enquête pernicieuse d'une adolescente qui a peur d'être condamnée et qui guette avidement les éventuels défauts de la machinerie de son corps.

Je lui ai demandé ce qu'elle savait, elle m'a répondu de sa petite voix entrecoupée de larmes : « Je sais que, quand je dois tourner ma tête pour regarder vers quelque chose, mes yeux ne suivent pas ». J'ai dû puiser en moi... – comment nommer cela ? – de la force, de la férocité, du courage ou de la cruauté, afin de ne pas m'effondrer à ses côtés et de reconnaître que la vie, c'était de la grosse merde.

Au lieu de quoi, j'ai posé une main affectueuse sur elle et je lui ai dit que tout irait bien et qu'il fallait qu'elle soit hospitalisée pour qu'on approfondisse les examens... Elle a refusé, sa famille a insisté et elle a fini par céder.

Une semaine plus tard, G. a été admise dans le service. Je l'ai vue se mêler aux autres patientes, elle écoutait plus qu'elle ne parlait mais j'étais heureuse de ne pas la voir en retrait. Comme il y a toujours pire que soi, j'aime à croire que le fait de voir les autres malades aide beaucoup de patients à se sentir moins seuls et à relativiser leurs propres situations. Même si pour certains,

côtoyer d'autres patients les anéantit davantage, au lieu de les galvaniser.

C'est avec beaucoup de courage que G. a subi les examens complémentaires, je l'ai vue blêmir dans la salle d'IRM : petite pièce exigüe et sombre contenant un tube à peine plus large qu'un cercueil et qui fait un bruit assourdissant. Les résultats de ses analyses sanguines ont conforté l'hypothèse diagnostique que l'étude génétique a, par la suite, confirmée. Le diagnostic est tombé au bout d'une semaine : elle souffrait du même mal que sa sœur, c'est-à-dire d'une ataxie avec apraxie oculomotrice de type 2. Il s'agit d'une maladie génétique dégénérative qui affecte principalement le cervelet et se caractérise par l'installation, dès le début de l'adolescence, de troubles de l'équilibre, de la coordination des membres et de la motricité oculaire. L'évolution est lentement progressive, les difficultés à marcher qui en résultent occasionnent souvent des chutes : l'usage du fauteuil roulant devient inéluctable vers l'âge de trente ans, lorsque l'hypotonie devient telle qu'elle empêche toute verticalisation.

Cette maladie provoque aussi des difficultés à écrire et à lire, une gêne pour tous les gestes fins tels que boutonner une chemise, lacer ses chaussures, faire sa toilette et se maquiller... Puis s'installe une gêne pour coordonner les muscles de la déglutition et de la parole responsable de fausses routes et de troubles articulaires : la parole devient incompréhensible,

manger devient une épreuve et on meurt le plus souvent à cause des infections respiratoires à force d'inhaler des débris alimentaires.

Je vais avoir la décence d'éviter de vous dire comment je me sentais le jour où j'ai dû annoncer la nouvelle à G. et à ses deux parents. J'ai dû édulcorer la phrase suivante : « Tu as une maladie génétique dont on ne guérit pas et tu vas devoir vivre avec. » Elle s'est jetée dans mes bras en suffoquant et en hoquetant. Les parents étaient accablés et le père murmura : « *Aboum zouj, ah tbiba, zouj!* » Il semblait en colère – et à juste titre –, contre le sort qui s'acharnait sur sa famille : d'abord son aînée, puis G.

Je n'ai pas eu « le courage de ma lâcheté » qui aurait voulu que je m'éclipse de cette pièce, que je disparaisse et me volatilise ; je me sentais mal, j'avais le ventre noué. Il me fallait trouver un équilibre entre mots rassurants, mais surtout pas trompeurs, et silences censés offrir à la famille l'occasion de formuler ses questions, de donner libre cours à sa colère, sa peine et son désarroi.

G., un peu calmée, m'a demandé si elle allait devenir comme sa sœur. C'est là que je lui expliquai concrètement les options dont nous disposions. Il est vrai qu'à l'époque où sa sœur a commencé à développer les premiers symptômes de la maladie, les choses, en Algérie, en étaient au stade primitif en termes de rééducation fonctionnelle et de prise en charge des maladies de la locomotion, la jeune femme n'avait alors bénéficié d'aucune aide. Depuis, plusieurs centres

avaient vu le jour dans tout le pays, dont un, parmi les meilleurs, mitoyen du service dans lequel je travaillais, accueillait les malades que nous diagnostiquions en neurologie. J'ai expliqué à la famille que même si aucun traitement n'existait, nous allions tout faire pour que G. soit autonome le plus longtemps possible, et que son état ne se dégraderait certainement pas avec une rapidité aussi dramatique que chez sa sœur. D'ailleurs, un rendez-vous était déjà programmé pour le lendemain avec l'équipe des rééducateurs et les parents étaient conviés à prendre part au processus de soins afin de se familiariser avec les techniques employées et d'apprendre à reproduire certains gestes à domicile. Ils furent ébahis par la pléthore de matériel dans ce service qui ressemblait à une grande salle de jeux, leurs visages s'illuminaient à mesure que le médecin rééducateur présentait son équipe de kinésithérapeutes, orthophonistes, ergothérapeutes, diététiciens et leur expliquait la stratégie de prise en charge, sous forme de séjours réguliers et de visites à domicile.

Sans l'aide de la psychologue, Soraya, je ne sais comment j'aurais géré le cas de G. car j'avais moi-même besoin d'aide psychologique. C'est peut-être pitoyable de le penser, et certainement déplacé de le dire, car ma souffrance morale est dérisoire par rapport à celle de G., mais être en contact quasi permanent avec la douleur des êtres et la déchéance des corps n'est vraiment pas une mince affaire, qui plus est dans cette spécialité

où les options thérapeutiques sont très limitées. Je ne suis donc pas qualifiée pour gérer l'affect de mes patients au-delà d'un certain seuil. Je déroge peut-être à mon devoir de réserve en précisant qu'il y a un être humain derrière le « diagnostiqueur » – vous voudriez peut-être que je sois une machine hermétique ou peut-être voudriez vous que je sois tout le contraire ? Je ne sais pas ce que je suis censée éprouver ni quelle serait la meilleure manière de me comporter, j'apprends – pardon de le dire aussi crûment – sur le tas, je compose et m'adapte.

Vous l'aurez compris, il ne suffit pas d'éprouver de l'empathie vis-à-vis des gens pour être capable de les aider, les bonnes intentions ne font pas tout et c'est pour cela qu'il y a des professionnels dont c'est le métier de soutenir les autres. Soraya faisait chaque jour des consultations avec G. Durant son hospitalisation dans le service de neurologie puis dans celui de la rééducation fonctionnelle, elle a discuté avec elle de ses craintes, de ses ambitions, de ses rêves, des freins réels inhérents à son handicap et des limites imaginaires qu'elle s'imposait... Peu à peu, au fil des semaines, elle a réussi à casser le plafond de verre que la jeune femme avait construit.

Soraya s'est aussi entretenue avec les parents, ils lui ont confié leurs craintes par rapport au manque d'autonomie, le devenir de G. : que deviendrait-elle lorsqu'ils ne seraient plus de ce monde, qui allait prendre soin d'elle ? Elle a su apaiser leurs angoisses en les informant

de l'existence de structures étatiques tout à fait décentes. Elle les a aussi conseillés sur le comportement qu'ils devaient, eux, ainsi que les autres membres de la famille, adopter avec G. : son handicap physique ne devait pas faire d'elle une mineure à vie, elle était capable de volonté, de rêve et d'accomplissements. Elle ne cessait de leur dire que toute une équipe expérimentée allait la prendre en charge pour prolonger son indépendance.

Soraya communiquait régulièrement ses observations à l'équipe que je formais désormais avec le médecin rééducateur pour que nous puissions adapter notre discours à G. et à ses parents. Il n'est pas bon de bombarder les gens de savoirs techniques et de détails théoriques dès le départ, ils sont sonnés par le verdict et leurs capacités d'assimilation sont vite dépassées. Il vaut mieux leur donner le temps de digérer et avoir la patience de répéter les informations, plus tard, parfois plusieurs fois.

En creusant dans le sentiment de culpabilité éprouvé par ce couple de consanguins qui, *a posteriori*, considérait que leur union était le *primum movens*, c'est-à-dire l'origine des malheurs de leurs filles et qui s'inquiétait pour les autres membres de la fratrie et sa descendance, Soraya m'a conseillé de réitérer les explications d'ordre génétique. À l'époque de leur mariage, les gens ignoraient les risques liés aux unions consanguines, d'où la prolifération des maladies génétiques au Maghreb. Depuis, l'État a

lancé une vaste campagne d'information et de sensibilisation sur le sujet : mosquées, écoles et agents d'état civil ont joué un rôle de sensibilisation. Ainsi, le certificat médical prénuptial n'est plus seulement une formalité administrative, mais l'aboutissement d'un processus de dépistage, nourri des conseils et de l'expertise consciencieuse de médecins formés et avertis.

À l'aide des schémas et des maquettes fournis par le ministère de la Santé dans le cadre de la prévention contre les maladies héréditaires, j'ai réexpliqué aux parents que, chacun d'eux, séparément, avait un gène malade et un autre sain, dont l'expression faisait qu'ils étaient eux, indemnes de symptômes. Chaque parent transmettant de manière aléatoire la moitié de son patrimoine génétique à sa descendance, chaque enfant a 25% de chances d'être totalement sain, 50% d'être un porteur sain, et 25% de risques d'être malade s'il hérite des deux gènes défectueux de ses parents. Tout ce processus, bien que pathologique, est tout à fait naturel et échappe à la volonté de quiconque, on ne peut rien y faire à part le prévenir. Désormais, la mission des parents de G. était d'empêcher que leurs enfants ne se marient avec leurs cousins qui étaient, eux aussi, probablement porteurs de l'anomalie génétique.

Lorsque, six mois plus tard, j'ai revu G. pour une visite de contrôle, elle avait fière allure et affichait un sourire apaisé ; elle était toujours accompagnée de sa mère, mais celle-ci était moins agitée et ne parlait plus à sa place.

Elles m'ont annoncé que toute la famille logeait temporairement à Rouiba grâce à une aide locative allouée aux personnes handicapées obtenue par l'assistante sociale de l'hôpital, le temps que leur logement bénéficie de travaux d'aménagement et d'accessibilité totalement pris en charge par la sécurité sociale.

G. m'a confié que le centre de rééducation l'avait ramenée à la vie et avait balayé les scénarios catastrophiques qu'elle s'était imaginés, elle m'a raconté qu'elle adorait tout particulièrement la balnéothérapie et qu'elle était prête à fournir tous les efforts nécessaires pour pouvoir rester debout. Puis, en éclatant de rire, elle m'a dit qu'elle ne céderait jamais, cependant, à l'insistance de l'orthophoniste qui voulait lui faire chanter des airs d'opéra.

En l'examinant, je constatais que son état semblait plus ou moins stabilisé. Sa démarche était encore tout à fait correcte et ses membres ne tremblaient pas. Quand je lui ai demandé d'écrire quelque chose afin que je puisse juger de sa coordination fine, elle a eu un rictus et a exigé que je ne regarde pas jusqu'à ce qu'elle ait fini. Puis, elle m'a tendu un papier sur lequel était écrit : « *Matkhafiche, yjibouli chkoun yektebli fel bac* » d'une écriture maladroite mais encore lisible suivie d'un smiley tout sourire. J'étais enchantée de cette petite plaisanterie, ravie qu'elle prenne les choses à bras-le-corps et infiniment reconnaissante à toute l'équipe de soignants.

Elle m'a invitée à assister à une rencontre organisée par l'association de malades ataxiques à laquelle elle avait adhéré, encouragée par Soraya. J'étais médusée par sa métamorphose, je me disais : pourvu qu'elle garde cette énergie ! Elle m'a expliqué que la rencontre avait pour but de faire connaître ces malades du cervelet au grand public et d'offrir une visibilité à ces patients qu'on prenait parfois pour des ivrognes à cause de leur démarche déséquilibrée. Des sportifs y participeraient afin de rendre les procédés de rééducation plus ludiques, G. ferait une présentation sur les techniques de chute en compagnie de la ministre et grande judokate algérienne : pour un ataxique, tomber sans se faire mal est en effet la première chose à apprendre et à maîtriser afin d'éviter d'aggraver son handicap par une fracture ou une entorse.

Avant de sortir, elle m'a tendu, en rougissant légèrement, un bracelet qu'elle avait confectionné au cours d'un atelier d'ergothérapie – « pour me remercier, dit-elle, d'être venue "foutre la merde" dans sa vie. »

Je l'ai enlacée et lui ai promis d'aller la voir... se casser la gueule sur un tatami !

ERRATUM

Rien ne s'est déroulé comme je vous l'ai raconté, tout ce qui précède est un rêve, non pas au sens onirique mais au sens utopique du terme.

Il faut donc rembobiner cette histoire jusqu'au moment de l'annonce du diagnostic : effectivement ils ont pleuré, et j'ai souhaité disparaître.

G. n'a jamais bénéficié d'une étude génétique car cette dernière n'existe que pour une poignée ridicule de maladies en Algérie. L'IRM de l'hôpital était en panne et ses parents, légitimement impatients et moyennement pauvres, ont dû payer pour réaliser cet examen dans un centre de radiologie privé... Peut-être ne se sont-ils toujours pas acquittés de leurs dettes à l'heure qu'il est.

Le diagnostic a été posé sur la base d'un faisceau d'arguments probants mais ce ne sera jamais un diagnostic de certitude ; on ne saura pas dans quelles proportions sévit telle ou telle maladie héréditaire en Algérie, on ne fera pas de recherches, et je ne pense pas que nous découvrirons des traitements de si tôt.

Je leur ai expliqué le mode de transmission mais j'ignore s'ils ont compris quoi que ce soit aux « gènes », à l'« ADN », au « cervelet » et autres conneries intraduisibles en *derdja*. Je n'avais ni schémas ni maquettes. Ils hochaient la tête en signe d'approbation mais je voyais le vide sidéral dans leurs pupilles dilatées par l'horreur.

Je leur ai dit, en insistant, que leurs enfants ne devaient pas se marier avec leurs cousins mais l'imam et le maître d'école oublieront probablement de le leur répéter ; la pédagogie étant l'art de la répétition, nous n'aurons pas fini d'avoir des individus malades en Algérie. Je

leur ai déconseillé d'aller en quête d'un autre diagnostic chez le privé car ça ne ferait que les ruiner davantage. J'ai rédigé une lettre adressée au service de rééducation fonctionnelle et je les ai renvoyés chez eux avec une ordonnance de compléments alimentaires puisque, selon les préceptes de mon mentor, il ne faut jamais lâcher un malade dans la nature sans pilules à avaler, c'est la moindre des attentions...

Nous ne nous sommes jamais plus revus depuis ce jour car, après l'hospitalisation, les patients sont contrôlés dans un autre centre, par un autre médecin qui, parfois, ne les connaît même pas.

J'ai appris plus tard qu'aucun service de rééducation fonctionnelle ne les avait acceptés car la maladie n'était pas assez avancée. Ils sont rentrés chez eux et G. s'est mise à avoir régulièrement des attaques de panique et des crises de nerfs. La psychologue de l'hôpital ne s'est entretenue avec elle qu'une seule fois et n'a jamais vu les parents.

G. n'a jamais rencontré la ministre judokate, son domicile n'est toujours pas adapté à sa condition et j'ignore ce qu'il adviendra d'elle lorsque ses parents décèderont...

Il est évident qu'elle n'aura pas de compagnon, ni d'enfants, qu'elle ne connaîtra pas l'amour, coincée qu'elle est dans son logement inadapté. Dans le meilleur des cas, un frère la prendra chez lui et sa femme s'occupera d'elle et la détestera pour le fardeau qu'elle représentera.

Drôle de façon de traverser la vie, n'est-ce pas ? Naître pour souffrir sans que personne ne bouge le petit doigt pour alléger votre tourment dans un monde où, par ailleurs, le progrès est tel qu'il permet aujourd'hui des voyages touristiques dans l'espace. Quel gâchis !

Sachez que G. est très loin d'être un cas extrême, elle fait partie de la catégorie des cas les plus courants et les plus banals. Elle fait partie du quotidien d'un service où le handicap est la première expression symptomatique. Que dire de ces enfants dont on n'arrive pas à diagnostiquer la maladie, faute de moyens, et qui décèdent sans que leurs parents ne puissent jamais mettre un nom sur le mal qui les a emportés ?

Je rêve d'une Algérie où G. aurait eu droit à la balnéothérapie, tout bêtement.

En réalité je ne rêve pas, je suis complètement désespérée, c'est juste une façon de parler, une figure de style pour ne pas vous transmettre mon cafard... Soit ! Je « rêve » d'une Algérie dans laquelle le soin palliatif ne serait pas considéré comme un luxe, étant donné qu'il est le seul secours pour ceux qui sont obligés de vivre en attendant de mourir. Je rêve d'une Algérie qui ne considère pas le soutien psychologique comme une bonne blague ou une mode de bobos, mais une nécessité absolue pour accepter l'inacceptable.

Je rêve d'un système de santé qui n'ait pas pour seul objectif de prévenir la mort mais qui

œuvre au bien-être global des personnes ; un système qui n'abandonne pas les patients handicapés aux mains de leurs familles désemparées mais qui leur donne le courage et les moyens de rester debout jusqu'à ce que les lois de la gravité les en empêchent (tout le travail des muscles érecteurs du corps consiste à adopter un certain degré de tonicité afin de pouvoir se verticaliser « malgré » la gravité terrestre. Les personnes qui ne peuvent plus avoir ce « tonus musculaire » s'affalent à cause des lois de la gravité. Sur la lune, elles flotteraient...) ; un système dans lequel le loisir, en tant que démarche thérapeutique, ne serait pas une lubie et ne se résumerait pas à une visite de clowns effrayants dans le service de pédiatrie une fois tous les six mois, mais qui procurerait la joie de dépasser les limites d'un corps défaillant.

En somme, je rêve d'un système qui se préoccupe de la dignité des individus... Et je rêve de citoyens qui ne cèdent pas à la facilité de blâmer les soignants pour tous les manquements de l'hôpital public.

L'AGORA

AKÇIL TICHERFATINE

La parole est le fondement majeur des civilisations : elle permet aux individus de communiquer, elle offre une ouverture vers soi, vers l'Autre.

Nous allons évoluer entre les mots d'espoir, de raison et de conviction, mots d'un rêve que j'ai façonné ; nous allons découvrir des personnes qu'une parole réunit autour de réflexions, d'interrogations et d'incompréhensions. Avec aisance, et en l'absence de toute forme de contrainte, l'échange inspire et donne au rêve une raison d'être.

La discussion qui va suivre se déroule sur un plateau télé pour un média indépendant, autour d'une *maïda*, ou dans un café populaire, en bas de chez-moi, *el houma*, ou à l'autre bout d'une ville qu'on croyait perdue par la tyrannie de ceux qui nous gouvernent, mais qui a su survivre aux tourments d'un passé presque lointain ; ce débat entre Algériens met en scène une génération qui écoute sans interrompre, qui

s'écoute dans l'attention et qui agit sans hésitation pour construire dans la durée l'avenir qui fut confisqué par le passé.

Une douce lumière éclaire les intervenants, une lumière propice à la réflexion, révélatrice de ce qui me semble être quelque chose de grand. Chacun se met à son aise, par terre, sur un tapis ou une chaise, tous respirent la gaité, rayonnent du bonheur d'échanger, toutes et tous animés par le besoin de comprendre cet autre qu'ils ont souvent renié, dépassant leurs divergences, reconnaissant leurs différences dans la légèreté d'une rencontre prometteuse, dans le sérieux d'une discussion animée, dans la nécessité d'un échange dépassionné. Ces personnes se laisseront peut-être convaincre par des réflexions et des aspirations portées par la voix de celles et ceux qu'ils n'ont jamais reconnus et qu'ils ont toujours fuis par peur, par ignorance ou par déni. Dans mon rêve en tout cas, la peur de l'autre s'efface, l'ignorance se dépasse et le déni se perd dans l'acceptation.

Une jeune lycéenne prend la parole, brisant ainsi le silence et ouvrant la discussion.

La lycéenne : Mon combat. Je dis *mon* combat mais il n'est pas le mien dans la mesure où il est le nôtre, vous êtes toutes et tous concernés ; sans vous, je n'irais pas loin. Commençons par le contrôle des naissances. Je sais qu'il est pénible de demander à des parents de ne point envisager d'avoir d'autres enfants, quand ils ont

connu la joie que procure la naissance. Et l'environnement ? Je sais aussi que jeter ses déchets sans se soucier de leur nature est plus simple que de les trier. Mais sommes-nous prêts à tout sacrifier, parce que nous sommes trop paresseux pour nous organiser ? Je ne verrai pas le monde de mes rêves, si le pauvre n'est pas nourri, ou que l'opinion n'est pas librement formulée ; je ne peux fermer les yeux si un enfant n'est pas scolarisé, si un homme de foi n'a pas le droit de prier, et si une femme est malmenée.

Un vieux : Il est dans l'ordre naturel des choses que le temps qui passe dessine sur la roche les années écoulées ; il fait de même sur l'individu qui, à travers le temps, a appris des leçons ; les rides sur sa peau ne sont pas seulement le reflet des saisons, ou le ralentissement de la régénération de ses cellules. Mes rides sont les témoins d'expériences vécues, que j'ai transmises à une génération qui succède à la mienne, mais la vérité est que ces apprentissages ne sont pas l'alpha et l'oméga d'une vérité absolue, et qu'une remise en question est nécessaire. Un jour, j'ai dit à mon petit-fils : « Ne siffle pas à l'intérieur de la maison ! », il me demande : « Mais pourquoi ? ». J'ai dit à haute voix : « Parce que la maison risque de se vider ». Dans cet élan, il me répond : « Mais grand-père, cela n'a aucun sens ! ». Ce jour-là, j'ai compris que cette génération était en mesure de pointer du doigt le non-sens de certaines traditions, de

certaines enseignements, qui n'ont plus de raison d'être ; c'est la jeune lycéenne qui a raison : nous devons éteindre les lumières de nos maisons pendant qu'il en est temps encore, sinon ces lumières s'éteindront d'elles-mêmes et plus jamais ne se rallumeront.

L'homme de foi : Ma foi est mon libre choix, et ce libre choix est le droit de s'engager en religion ou pas. Je vis ma spiritualité dans la verticalité et je me retrouve dans ce choix ; je trouve la paix dans le fait de ne rien imposer. Je souhaite voir la diversité qui est au centre des recommandations de ma foi. Mon attachement à l'humanité et à sa délivrance est une évidence, je suis intimement convaincu que ma prière doit être d'accorder à mon prochain le droit d'être Soi, de se sentir en phase avec ses convictions et de profiter de sa vie, d'être en quête de ses besoins, à la recherche des réponses à ses questionnements qui sont peut-être miens.

Le démocrate : Il est clair qu'un peu partout dans le monde, les démocraties ne sont pas le parfait reflet de la voix du peuple ; l'absence de l'ouvrier et de l'artisan dans le processus décisionnel peut en témoigner, sans oublier l'omniprésence des médias, l'influence des grands lobbys, qui biaisent le jeu démocratique et remettent en question ses fondements mêmes. Je ne souhaite pas siéger dans un parlement

qui fait abstraction de toi, l'homme pieux, conscient des dangers de la corruption, et qui croit que la punition divine s'abattra sur tous ceux et celles qui prendront quelque chose sans en avoir le droit. Je ne pourrai voter une loi qui criminalisera le port du voile et qui restreindra la liberté de mes concitoyennes, je n'accepterai jamais que quelqu'un soit persécuté dans sa foi et qu'il soit jugé pour ses convictions.

La féministe : J'ai vu des hommes s'interdire de verser une larme de peur des jugements, j'ai vu un homme suer, se blesser, se courber, subir la peine du travail harassant, sous la pression d'un soir sans dîner, saisi par la peur de rentrer les mains vides faire face à la femme qui l'attend chez lui, dans ce petit quarante-cinq mètres carrés, et craignant d'être indigne du rôle qu'on lui a attribué dans une société. J'ai compris alors que ma lutte est féministe mais pas spécifiquement féminine, qu'elle est égalitariste d'abord, émancipatrice surtout, et qu'elle se veut révélatrice des stéréotypes subis par nous, les femmes, et vous aussi, les hommes. J'ai compris que, dans la tradition, il y a du bon et du mauvais ; je sais qu'il y a une priorité, que la jeune fille a raison en effet car, si nous continuons sur cette lancée, aucun de nous ne verra le soleil se lever, et nous mourrons de notre acharnement à vouloir polluer.

Le militant culturel : Humain sur terre, citoyen à part entière, je peux être Arabe, Amazigh, je

peux parler ma langue, la tienne, quel serait le problème ? Si on se comprend, on échange, si on échange, on apprend, si on apprend, on avance. Personnellement, je défendrai mon amazighité jusqu'à mon dernier souffle, mais jamais au détriment de la culture d'autrui. Je ne suis pas sans savoir que ma culture a restreint vos libertés, mesdames, mais sachez que ces traditions que je défends ne seront pas contraires à l'idée du changement. Elles n'excluent pas l'idée de donner le droit aux femmes d'avoir pouvoir de décision non seulement sur leurs vies, leurs personnes, leurs corps, mais aussi au sein de la société dans laquelle elles évoluent, dans le gouvernement dont elles sont effacées, et dans les affaires dont elles sont souvent écartées, ainsi que dans la sphère privée où elles sont persécutées.

Le démocrate : Le cercle vicieux dans lequel est prise la démocratie, qui ne fonctionne que sur la base du suffrage universel, doit être brisé : ce principe est peut-être à revoir. Ce fondement a montré à maintes reprises ses failles. Cette manière illusoire de n'offrir aux citoyens le droit de décision que durant des élections, et qui ne garantit aucun contrôle sur les gouvernants, fait des masses populaires la source sacrée de tous les pouvoirs mais sans que celle-ci puisse, en réalité, en exercer aucun.

Je m'ouvre aux valeurs universelles, je m'ouvre à la mondialisation, mais je rejoins

le conservateur dans son idée de toujours garder des spécificités qui nous sont propres ; l'adaptation des principes et des fondements de la république aux contextes locaux est plus qu'une nécessité, et là encore, on reconnaît que vouloir reproduire le modèle occidental ne nous a jamais réussi.

L'homme de foi : S'imprégner de l'Orient n'est pas non plus la panacée, le militant culturel a raison : nous avons nos spécificités, nos traditions, nous avons notre histoire ainsi qu'un vécu qui nous est propre.

Le poète : Un mot est une délicatesse.
Une phrase vaut mille caresses,
Du débat, naît une remise en question. Un rêve d'émancipation.

Ce rêve met en scène un débat algérien – un débat incontournable, souvent décrit comme impossible au vu des clivages idéologiques qui ont divisé le pays. Ce rêve est le mien : d'abord être citoyen en se réappropriant tous les combats. Cette discussion montre le chemin que devrait emprunter une nation, elle révèle la prise de conscience des individus, se souciant d'autrui. Ce rêve est le mien, ces paroles sont le reflet de mes pensées et ce qui est pour moi une nécessité dans mon Algérie.

Dans mon rêve, nous parvient la parole du religieux soucieux de l'intégrité de sa foi, mais conscient que dans ce monde chacun possède une voie. Nous entendons un démocrate qui se pose des questions, ouvert à la critique de Soi. Nous sommes à l'écoute d'une lycéenne soucieuse des défis sociaux et environnementaux et d'une féministe qui lutte face au patriarcat et à la pensée rétrograde, pour créer la conscience dans l'urgence, toutes deux attentives aux difficultés que leur imposent le contexte local et la réalité sociale. Un vieux parle de la sagesse d'antan mais n'omet pas de dire qu'elle n'est pas valable tout le temps, un poète nous enivre de strophes douces intercalées entre deux interventions, pour apaiser l'échange ; enfin, un militant pour la culture nous parlera de son intime conviction et des concessions nécessaires à l'émergence et à la pérennité de ce débat.

Le poète : Une patrie. Identité retrouvée.
Une Algérie consciente de ses diversités.

L'homme de foi : La laïcité est le mot qui remédie aux maux ; elle permet de défendre mon intime conviction en l'éloignant de l'instrumentalisation des politiques politiciennes, elle garantit les libertés individuelles et assure

l'exercice de ma citoyenneté quand moi, je m'occupe de la pratique de ma foi.

La féministe : J'ai parfois mal jugé des femmes pour leur manque de ferveur et d'engagement, je m'attendais à plus de leur part ; mais chacune d'elles avait ses raisons, il suffisait peut-être que je leur montre que mon combat n'est pas dérisoire et que je comprenne moi-même que le féminisme n'est pas uniformisant.

Le vieux : Un jour, j'ai compris que ma compagne était malheureuse, que j'étais le responsable de sa vie morose. Combien de fois lui ai-je souhaité son anniversaire ? Combien de fois l'ai-je remerciée d'être là pour moi ? Combien de fois lui ai-je donné l'amour que je lui dois ? La réponse à ces trois questions est : jamais. Et jamais je ne me le pardonnerai.

Le militant culturel : Sous l'emblème de ma culture, des gens se sont toujours identifiés à une religion, ils ont traduit ses prières pour que même l'illettré puisse y avoir accès. Je soutiens ces communautés, elles ont le droit de prier et de construire des lieux de culte. Et je ferai toujours en sorte de les aider.

La lycéenne : Toute la pluralité que le monde a à offrir est une richesse ; dans chaque conception du monde, il y a des éléments nécessaires au fondement d'une société ; sans ces éléments,

nous ne pouvons adhérer à une cause. De ce fait, je ne souhaite pas rendre le monde plus compliqué, je souhaite donner aux futures générations le droit d'exister.

Mon rêve est celui d'un débat, d'un échange d'idées, mon rêve est celui de l'acceptation de l'autre et de son avis, mon rêve privilégie la nécessité de bâtir ensemble malgré nos différences, mon rêve est celui du triomphe des libertés, des droits et de la tolérance, mon rêve puise dans les valeurs d'humanité, avec l'histoire et le devenir de l'Algérie. Mon rêve est aussi de ne pas limiter le débat à une partie de la société, je rêve que ce débat soit étendu aussi loin qu'il se peut, touchant le non-instruit et l'instruit, et que ces catégorisations cessent d'exister. Je rêve aussi d'une presse libérée, où chacun s'exprime sans crainte, d'une justice impartiale et qui protège les libertés.

Mon rêve est fait d'amour, de partage, d'une préoccupation citoyenne, d'un avenir bâti sur des bases solides et qui s'inscrive dans la durée. Mon rêve est, comme vous l'avez vu, incomplet. Ce débat, cet échange, ne font que débiter et c'est à nous d'écrire la suite dans la réalité, c'est à nous, à la génération d'aujourd'hui, consciente de ses difficultés, d'aller d'un même pas vers l'Algérie de nos rêves.

Ce texte ne reflète qu'une partie seulement de ma pensée et de ma critique du champ politique miné, mais j'en suis au point où j'espère qu'il sera critiqué par toutes les parties citées ; peut-être, ainsi, leur ai-je permis de cohabiter dans l'espace de mon écrit, pour qu'un semblant de vivre-ensemble s'installe dans cette Algérie qui est nôtre.

NOTICES BIOGRAPHIQUES

Chawki Amari est né en 1964 à Alger. Après des études de géologie, il se tourne vers le journalisme. Il est d'abord caricaturiste, puis reporter et, actuellement, chroniqueur au journal « *El Watan* ». Il est également l'auteur de plusieurs romans parmi lesquels : *L'Âne mort* (barzakh, 2014) et *Balak* (barzakh, 2018). Peintre et musicien à ses heures perdues, il a aussi un pied dans le cinéma en tant qu'acteur et scénariste.

Wiame Awres est née en 1993 à Alger. Elle a suivi des études de pharmacie et s'est ensuite spécialisée en phytothérapie et botanique. Militante féministe, elle travaille sur les « féminicides » en Algérie et leur recensement. Elle gère également le blog « El Kahinate ». En 2019, elle s'est lancée dans le cinéma documentaire avec le film « *Bnett El Djebli* ».

Salah Badis, né en 1994, vit à Alger. Il est écrivain, traducteur et journaliste. Il a traduit du français vers l'arabe les romans *De nos frères blessés* de Joseph Andras (Actes Sud/barzakh, 2016) et *Congo* d'Éric Vuillard (Actes Sud 2012/barzakh 2019). Il est l'auteur d'un recueil de poèmes (El Mutawasset, 2016) et d'un recueil de nouvelles (El Mutawasset, 2019).

Hajar Bali, née en 1961, vit à Alger, où elle a enseigné les mathématiques à l'USTHB. Dramaturge, poète, romancière, elle est l'auteure, entre autres, du roman *Écorces* (barzakh/Belfond, 2020), et d'un recueil de nouvelles, *Trop tard* (barzakh, 2014). Hajar Bali est membre du comité international d'organisation de la rentrée littéraire du Mali. Elle a lancé, à l'automne 2020, un podcast « Tangente », conversations intimes sur des sujets variés : culture, art, société.

Atiqa Belhacene est née en 1988. Après un master en critique d'art et un parcours en droits humains, elle s'est consacrée au travail associatif auprès des femmes.

Khadidja Boussaid est née Alger en 1984. Docteure en Sociologie urbaine, elle est chercheure à l'université d'Alger 2.

Habiba Djahnine est née en 1968. Poète et réalisatrice de films documentaires, elle est aussi formatrice en cinéma et programmatrice de films dans des événements artistiques et cinématographiques.

Bouchra Fridi est née en 1959. Elle est psychologue et thérapeute de famille. Elle prodigue des formations dans la prise en charge psychosociale des victimes de violences et dans le travail thérapeutique de réseau. Elle est actuellement engagée auprès d'une association humanitaire où elle assure la prise en charge psychologique des personnes en situation de migration, à Alger.

Sarah Haidar, née en 1987 à Alger, est l'auteure de trois romans en arabe dont *Zanadeka* (El Ikhtilef, 2004), pour lequel elle a reçu le Prix Apulée 2005 de la Bibliothèque nationale d'Algérie. Elle a écrit deux romans en français *Virgules en trombe* (Apic, 2013) et *La Morsure du coquelicot* (Apic, 2016/ Blast, 2019). Elle est également journaliste culturelle, chroniqueuse et traductrice.

Arab Izar est né en 1954. Sociologue de formation, il a été tour à tour cadre d'entreprise, collaborateur de recherche, éditeur et journaliste. Depuis une vingtaine d'années, il est consultant indépendant dans diverses organisations et institutions nationales et internationales.

Fériel Kessaï, née en 1988, est titulaire d'une licence de psychologie et d'un master en gestion de projets de développement. Professionnelle de la coopération internationale depuis 2014, elle a travaillé dans différents contextes au sein de différentes ONG auprès de personnes en déplacement forcé ou choisi.

Zaki Kessaï, né en 1997, est titulaire d'un *Bachelor* en administration des affaires. Il est actuellement en Master 2 Business Development à la Toulouse School of Management. Il est, de plus, passionné de musique et de cinéma.

Louisa Mankour est née en 1990. Elle a fait des études de médecine à l'université d'Alger. Elle est actuellement neurologue et exerce dans une structure publique.

Mohamed Larbi Merhoum est né en 1964. Diplômé de l'EPAU (Alger), il entame sa carrière professionnelle en tant que libéral en 1993. On lui connaît quelques ouvrages architecturaux notables, parmi lesquels Le siège de la CNEP à Sétif, La Bibliothèque de proximité Mouloud Feraoun du Telemly à Alger, et L'Historial de la rue Ben M'hidi (Alger).

Akçil Ticherfatine est né en 1994. Étudiant en probabilités-statistiques à l'université Mouloud Mammeri de Tizi-Ouzou, il est par ailleurs militant des droits de l'Homme.

Samir Toumi, né en 1968, vit et travaille à Alger où il dirige une entreprise de conseil. Il est l'auteur de deux romans parus aux éditions barzakh : *Alger, le cri* (2013), *L'Effacement* (2016).

TABLES DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	7
FICTIONS.....	11
LA DERNIÈRE DANSE	
Wiame Awres.....	13
<i>SMART-COUNTRY</i>	
Hajar Bali.....	22
CAPHARNAÛM	
Atiqa Belhacene.....	41
TERRE INCONNUE	
Habiba Djahnine.....	52
PETIT SCÉNARIO D'ANTICIPATION À L'USAGE DES TYRANS	
Sarah Haidar.....	59
HAMMA 2034 : LE FABULEUX DESTIN DE BETBOTA	
Mohamed Larbi Merhoum.....	68
LA BALADE DU CENTENAIRE	
Samir Toumi.....	84
TÉMOIGNAGES ET RÉCITS.....	97
QUAND LA MACHINE REMPLACERA LE JOURNALISTE, QUI ÉCRIT DÉJÀ SUR UNE MACHINE	
Chawki Amari.....	99

NOUS DEVONS SAUVER L'AVENIR	
Salah Badis.....	109
RÊVER LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE AUTREMENT	
Khadidja Boussaid	119
DE QUELLE ALGÉRIE RÊVENT BOUCHRA, FÉRIEL ET ZAKI ?	
Bouchra Fridi, Fériel Kessaï, Zaki Kessaï	126
DES RÊVES MODESTES ET FOUS	
Arab Izar.....	142
L'HISTOIRE DE G.	
Louisa Mankour	158
L'AGORA	
Akçil Ticherfatine	174
NOTICES BIOGRAPHIQUES	185

« “De quelle Algérie rêvez-vous, et pourquoi ?”
La question n’est simple qu’en apparence. Si on la sonde vraiment, elle accule, elle nous enjoint de dépasser généralités et banalités expéditives.

Au départ, alors que le Hirak battait son plein et que les rêves semblaient accessibles, l’idée consistait à amener des jeunes à rêver l’Algérie dans le cadre des cycles d’ateliers d’écriture organisés par la Fondation Friedrich Ebert. Dans un contexte de crise sanitaire peu propice aux rencontres physiques, nous avons vite dû y renoncer.

C’est alors qu’avec Barzakh, nous avons décidé d’inviter des personnes, militantes ou non, journalistes, écrivain.e.s, architectes, psychologues, étudiant.e.s, médecins, citoyen.ne.s ayant un rapport amateur ou confirmé à l’écriture, à partager leur rêve, chacun et chacune à partir de sa place, de sa subjectivité, de son domaine d’intervention.

Loin des sentiers battus, des débats politiques et feuilles de route, cet ouvrage se veut l’expression subjective d’une projection de l’Algérie que l’on aimerait voir se réaliser.

Des voix singulières nous entraînent dans des combinaisons infinies : témoignages, fictions et récits. Quatorze textes, quatorze subjectivités, à travers lesquels miroite la possibilité de construire une société de libertés, de progrès et de vivre-ensemble. »

Amina Izarouken

Fondation Friedrich Ebert Algérie

TEXTES : Chawki Amari, Wiame Awres, Salah Badis, Hajar Bali, Atiqa Belhacene, Khadidja Boussaid, Habiba Djahnine, Bouchra Fridi, Sarah Haidar, Arab Izar, Fériel Kessaï, Zaki Kessaï, Louisa Mankour, Mohamed Larbi Merhoum, Akçil Ticherfatine, Samir Toumi.

FRIEDRICH
EBERT
STIFTUNG

<https://algeria.fes.de>

[barzakh]

www.editions-barzakh.com

ISBN 978-9931-04-079-8



9 789931 040798

© Photographie de couverture :
Sonia Merabet, Sablettes, janvier 2020.

Cet ouvrage est distribué gratuitement et ne peut,
en aucun cas, faire l’objet d’une commercialisation.